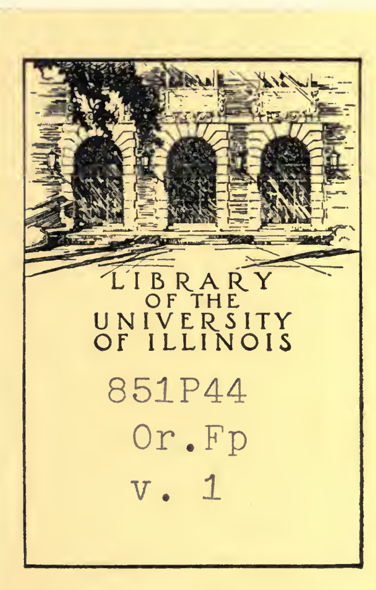


4085



RIMES

DE

PÉTRARQUE

RIMES

DE

PÉTRARQUE

TRADUITES EN VERS, TEXTE EN REGARD

PAR

JOSEPH POULENC

Petrarca, Francesco.

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

BOULEVARD MONTMARTRE, 15, AU COIN DE LA RUE VIVIENNE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie

ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1865

SONNET

A MADAME S***

—

Quand ma muse dormait d'un bien profond sommeil,
Par votre tact, madame, et votre clairvoyance,
Vous m'avez révélé sa douteuse existence ;
A vous donc elle doit le jour et son réveil.

Aussi, pour signaler ce bienfait sans pareil,
Lorsque de bégayer à peine elle commence,
Son premier mot s'adresse à vous : Reconnaissance.
N'êtes-vous pas pour elle un rayonnant soleil?

Si dans ma modestie il m'est permis de croire
Qu'elle puisse prétendre un jour à quelque gloire,
Communs seront pour nous le plaisir et l'honneur :

Car, si je puis porter le flatteur nom de père,
Par vous elle a cessé d'être un mythe, un mystère
Par vous ont palpité les fibres de son cœur.

CHER LECTEUR,

Je vous suis tout à fait inconnu, et peut-être aurais-je dû demeurer toujours dans l'ombre. Que si j'ose affronter le grand jour, permettez-moi de vous en exposer les motifs en peu de mots. Lorsque j'entrepris ce travail, je me gardai bien de penser que le résultat pût jamais prétendre aux honneurs de la publicité. Je passais alors l'hiver à Nice, et mon unique but était de me créer un passe-temps agréable. J'avais traduit en prose la *canzone* VIe, qui est la première sur les yeux de Laure. A la lecture que j'en donnai à une dame lettrée, dans sa trop grande bienveillance elle me fit observer qu'elle avait cru entendre de la poésie, et que j'aurais dû traduire en vers; et moi de m'écrier tout d'abord que ce serait peut-être une bien grande audace de ma part. Je prêtai néan-

moins l'oreille à ce conseil d'ami ; le charme que j'éprouvai à ce genre d'exercice prit sur moi un tel empire, qu'il dégénéra bientôt en une passion violente, à tel point que j'y dépensais mes journées entières, et que je prélevais souvent un bon à-compte sur les heures consacrées au repos. Des années s'étaient écoulées à polir et à repolir sans cesse mon ébauche, d'abord informe, quand j'eus l'insigne honneur d'être reçu par un membre éminent de l'Académie française, qui, dans une seconde visite, postérieure d'une année à la première, m'encouragea à risquer la publication de ce travail que j'offre aujourd'hui à qui voudra bien le lire.

Pétrarque fut longtemps difficile à comprendre, en raison de la concision extrême et de l'*obscurité* de son style, dont lui seul possédait le secret. C'est à l'aide des nombreux travaux des Bembo, des Muratori, des Castelvetro, des Lelio, des Tassoni, des Velutello, des Boccadelli et de bien d'autres, mais surtout du plus lumineux des interprètes, le savant Napolitain Léopardi, que la lumière s'est faite insensiblement. Ce sont les interprétations de ce dernier qui m'ont servi de guide dans ce dédale

intellectuel. Elles sont consignées dans l'édition publiée par Lemonnier, de Florence : c'est la plus récente et sans contredit la mieux coordonnée, grâce aux soins du professeur Marsand. C'est d'après les bons conseils du docte professeur florentin Ciardi que je fis choix de ce texte pour ma traduction. En joignant aux leçons, à l'expérience de tant de maîtres si éclairés qui m'avaient déjà aplani la voie, mes propres études et mes longues méditations personnelles, je suis parvenu à élucider autant qu'il se pouvait, je crois, bien des passages incompris, et à donner en français la photographie aussi exacte que possible de la pensée de l'auteur. Arrivé à ce résultat, quelque imparfait qu'il puisse être, j'ai pensé qu'il pourrait procurer quelques jouissances aux lecteurs qui voudraient parcourir les poésies si peu connues de cet incomparable poëte, où l'on voit éclater un amour si chaleureux et si pur, un sentiment religieux si profond, une indignation si noble contre les excès, contre les débordements de la cour papale de son temps à Avignon, et ses élans patriotiques pour la libération de son pays du joug de l'étranger. On a reproché à Pétrarque d'être tombé dans les redites, dans

les répétitions. Est-il donc surprenant que l'effervescence d'une passion si profonde et si vive, que son amour insatiable et jamais satisfait, ramènent parfois sur ses lèvres les mêmes élans de délire et d'admiration? N'est-il pas naturel qu'une souffrance sans trêve et sans fin provoque le retour des mêmes plaintes, des mêmes peintures, des mêmes transports?

La traduction que je donne de Pétrarque est, comme je l'ai déjà dit, une reproduction exacte de l'auteur, sans additions et sans suppressions; le mot suit le mot, l'image suit l'image; à tel point que sur dix mille vers environ, j'en ai, je crois, ajouté deux. Aussi est-il résulté de cette tâche de scrupuleuse fidélité que je me suis imposée la nécessité d'avoir recours un peu fréquemment peut-être à l'inversion, sans laquelle il eût été bien difficile, il me semble, de ne pas tomber dans la périphrase. Voulant être concis, il a fallu faire subir au style quelques-uns de ces contours si familiers à la langue italienne.

Le traducteur, à mon avis, n'a pour mission ni de mutiler ni d'embellir. Pétrarque est assez riche sans qu'il ait besoin de faire des emprunts! Je suis loin de prétendre que ce grand poëte soit

exempt d'imperfections, qu'il soit invulnérable, à l'abri de la critique; que l'ivraie ne soit quelquefois chez lui mêlée au bon grain. On m'a plusieurs fois conseillé de ne livrer à la publicité que des morceaux choisis des œuvres de Pétrarque ; mais pourquoi le lecteur ne serait-il donc lui-même juge et appréciateur de l'œuvre dans son intégrité, en lui laissant la faculté d'admirer ce qui mérite de l'être et de glisser sur ce qui lui paraîtra moins digne de fixer son attention?

En faisant cette traduction, calquée, pour ainsi dire, sur l'italien, je ne me suis point laissé effrayer par la sentence terrible de Voltaire, qui crie malheur aux faiseurs de traductions littérales. « C'est là, dit-il, que la lettre tue : tâchez plutôt d'entrer dans l'esprit de l'auteur. Quand vous en serez plein, rendez ses pensées, copiez ses images, autant que la gêne des vers et le génie des langues pourront vous le permettre; usez même quelquefois de la liberté, donnée par d'Alembert aux traducteurs, de corriger les traits défectueux de l'original. » Ces préceptes parurent bons à l'abbé de Sade, qui les suivit; il confesse néanmoins que sa traduction n'est à ses yeux qu'une mauvaise estampe d'un bon tableau,

qu'une bien faible copie donnant une idée très-légère de l'original. Ces paraphrases produisent parfois des œuvres pleines d'élégance et d'esprit; souvent elles font disparaître les contours difformes et disgracieux de l'œuvre première; mais est-ce là une traduction?

Voltaire lui-même a traduit la première strophe de la canzone XI[e] sur la vie de Laure, qui commence ainsi : *Chiare, fresche.*

Voici ses vers, fort beaux sans doute, mais qui ne sont qu'une riche et charmante imitation :

Claire fontaine, onde aimable, onde pure,
Où la beauté qui consume mon cœur,
Seule beauté qui soit dans la nature,
Des feux du jour évitait la chaleur;
Arbre heureux dont le feuillage,
Agité par les zéphyrs,
La couvrit de son ombrage;
Qui rappelle mes soupirs
En rappelant son image;
Ornements de ces bords et filles du matin,
Vous dont je suis jaloux; vous, moins brillantes qu'elle,
Fleurs qu'elle embellissait qand vous touchiez son sein;
Rossignols dont la voix est moins douce et moins belle;
Air devenu plus pur; adorable séjour,
Immortalisé par ses charmes;

Lieux dangereux et chers, où de ses tendres armes
L'amour a blessé tous mes sens;
Écoutez mes derniers accents,
Recevez mes dernières larmes.

Faut-il s'adresser à la prose, faut-il s'adresser aux vers pour bien rendre cette peinture si animée et si pleine d'images des œuvres de Pétrarque? Le choix ne me paraît pas douteux. Seules l'harmonie et la cadence des vers peuvent nous faire sentir les épanchements chaleureux d'une âme exubérante d'enthousiasme; et comme on l'a dit d'ailleurs avec tant de raison, enlever à un poëte l'harmonie et le feu des vers, c'est ne lui laisser qu'un cadavre et qu'un squelette, un corps sans âme et sans vie. Une autre considération qui m'a encouragé à suivre cette voie, c'est l'accueil si bienveillant, mais du reste si bien mérité, fait par l'illustre assemblée de l'Académie française à la traduction en vers du Dante, de M. Louis Ratisbonne. Pétrarque a fait l'objet de nombreux commentaires. Bien des historiens et des panégyristes se sont exercés à nous le dépeindre; l'abbé de Sade a compté au moins trente récits historiques publiés en italie, avant le grand et beau travail qu'il nous a

transmis sur le même sujet; et s'il est peu d'hommes qui aient eu un génie et une plume aussi féconds que Pétrarque, peu d'hommes aussi ont donné matière à des critiques et à des éloges plus variés et plus nombreux.

De toutes les traductions qui ont été faites des rimes de Pétrarque, même des plus modernes, on n'en trouve plus un seul exemplaire dans la librairie. Sans parler de celles qui furent faites dans les siècles passés et qui toutes sont tombées dans l'oubli, nous mentionnerons seulement la traduction partielle en prose de Placide Catanusi, en 1669, qui, d'après l'abbé de Sade, était la seule dont la lecture fût supportable, quoiqu'elle ne soit en réalité qu'une paraphrase diffuse. Les nombreux sonnets et les quelques canzones dont cet abbé nous a donné la traduction en vers dans ses volumineux et savants mémoires sur Laure et Pétrarque, sont souvent bien interprétés, parfois bien rendus, mais fréquemment mutilés par les suppressions. D'autres traductions partielles ont été faites à des époques plus rapprochées de nous. En 1774, Lévesque fit en prose une traduction bien comprise et assez élégante d'un choix de sonnets, de quelques canzones et de plusieurs triomphes.

Depuis, MM. Léonce de Saint-Geniès, Arnaud, Esménard, traduisirent aussi partiellement Pétrarque, et on lit avec intérêt huit où dix sonnets ou madrigaux de notre auteur dans un volume de poésies de M. Antony Deschamps. Des seules traductions complètes qui aient vu le jour, la première est due à M. le comte de Gramont, et fut publiée en 1842. Elle est en prose un peu trop servile, il me semble, et d'une exactitude telle qu'elle reproduit Pétrarque dans ses constructions de phrases. J'aurais cru que la prose pouvait être plus indépendante, la concision n'étant pas pour elle aussi rigoureusement exigible, d'autant plus qu'elle ne se sent pas serrée de près par ce grand tyran qu'on appelle la rime. La même année, M. le comte Anatole de Montesquiou publia une traduction en vers, qui joint au mérite de la facilité une certaine élégance; mais la fidélité est bien souvent lésée, et on ne saurait considérer ce travail comme étant la pensée même de Pétrarque. M. de Montesquiou, usant du procédé du patriarche de Ferney, a mêlé son esprit à celui du grand Italien, dont il a rendu la physionomie méconnaissable.

En terminant cette énumération, je signalerai quelques sonnets traduits en prose, mais

en prose poétique, majestueuse, cadencée, dont notre illustre poëte M. de Lamartine a embelli ses belles appréciations sur Pétrarque dans son *Cours familier de littérature.*

Je n'ajouterai plus qu'un mot pour rassurer les lecteurs timorés qui pourraient redouter la lecture de Pétrarque, et ce mot est d'un savant prélat italien qui vivait il y a environ trois cents ans. Panigarole, évêque d'Asti, disait donc que la vierge la plus scrupuleuse pouvait lire ce livre d'un bout à l'autre sans crainte d'alarmer sa pudeur.

JOSEPH POULENC.

Février 1865.

NOTICE SUR PÉTRARQUE

PAR LUI-MÊME

Extraite de ses œuvres latines et traduite en italien par M. le professeur MARSAND

Peut-être avez-vous entendu parler de moi, quoiqu'il soit permis de douter que mon nom si obscur et si petit puisse traverser le temps et l'espace. Peut-être désirez-vous savoir ce que j'étais et quel fut le succès de mes œuvres, de celles surtout dont le renom est parvenu à vos oreilles, ou de celles dont vous connaissez à peine le nom. Sur les premières, les opinions des hommes seront bien diverses, parce qu'en résumé, chacun n'écoute que son goût, et non les

inspirations de la vérité, et qu'on ne sait mettre des bornes à l'éloge ou bien au blâme.

Comme vous je fus mortel, homme de peu de valeur, issu d'une ancienne famille, qui, comme l'a dit César Auguste de sa propre origine, n'était ni dans les premiers, ni dans les derniers échelons de la société. J'étais né bon et modeste, mais le contact du monde me fut nuisible. J'écoutai les séductions de l'adolescence, les entraînements de la jeunesse; plus tard la vieillesse me modifia, car elle m'apprit par l'expérience ce que j'avais lu depuis longtemps, à savoir que l'adolescence et les plaisirs ne sont que vanité. Mais ce fut encore moins à la vieillesse que je dus cette leçon, qu'à celui qui a fait le temps et les siècles, qui permet parfois aux mortels de s'égarer dans leur fol orgueil, voulant néanmoins qu'avant de franchir le seuil de cette vie, le souvenir de leurs erreurs passées les contraigne à se reconnaître eux-mêmes.

Dans ma jeunesse, mon corps ne fut point d'une grande vigueur, mais d'une grande dextérité; et sans vouloir me glorifier, mes formes, quoique n'étant pas supérieures, avaient pourtant quelque chose qui savait plaire. Bien jeune encore, j'avais déjà quelques cheveux blancs sur ma tête. Cette blancheur précoce de ma chevelure, survenue je ne sais comment à l'époque où

ma barbe était naissante, donnait, au dire du moins de quelques personnes, une certaine dignité et une grâce peu commune aux traits adolescents de mon visage; la blancheur de mes cheveux était pourtant loin de me plaire, car elle formait un singulier contraste avec mon air jeune, dont j'étais si flatté.

Mon teint était frais, mes yeux vifs, et ma vue fut bien longtemps très-pénétrante; mais, contre mon attente, elle s'affaiblit tellement après ma soixantième année, qu'à mon grand regret, je dus recourir aux lunettes. Vint ensuite la vieillesse, et mon corps, qui jusque-là était resté parfaitement sain, fut assailli des infirmités qui lui servent d'escorte.

Que ceux maintenant qui ne dédaigneront point de connaître mon origine, sachent qu'en l'an 1304 de la naissance de Jésus-Christ, en qui j'ai mis toute mon espérance, le lundi 20 juillet, sur le point du jour, je naquis dans l'exil, à Arezzo, de parents honnêtes, originaires de Florence (1), d'où ils étaient bannis; leur fortune était médiocre et, à dire vrai, tout près de la pauvreté. Je ne fus personnellement jamais bien riche, ni bien pauvre. La nature du riche

(1) Son père était notaire en cette ville avant son exil.

est telle que plus il s'enrichit, plus la soif des richesses va en augmentant, et plus aussi la pauvreté. Je ne fus point atteint de ce mal; mon aisance ne fit jamais accroître mes désirs, ni diminuer ma tranquillité d'esprit; je suis même porté à croire qu'il en eût été autrement, si j'avais possédé de grandes richesses. Comme tant d'autres, j'aurais été probablement leur esclave. J'en fis peu de cas, non parce que je n'appréciais pas leur valeur, mais à cause des inquiétudes et des préoccupations qui en sont les compagnes inséparables, et non à cause du tracas qu'elles peuvent occasionner par la faculté qu'elles donnent de faire de somptueuses dépenses. J'ai vécu de peu, sans aucune recherche et plus gaiement que tous les successeurs d'Apicius avec les mets les plus exquis. Les festins, quoique ainsi nommés, n'en sont pas moins des gloutonneries, ennemies de la modestie et des bonnes mœurs; ils ne furent jamais de mon goût; et d'inviter les autres, ou d'être invité moi-même pour cette fin, me parut une corvée. Je trouvais pourtant un grand charme à me voir à table avec quelques amis, et quand il m'en arrivait, grande était ma satisfaction; jamais, selon mon désir, je ne prenais un repas seul. Que les plaisirs des sens n'aient eu aucun pouvoir sur moi, je ne saurais l'affirmer sans mentir; je dirai pourtant que toutes

les fois que je me suis laissé entraîner par la vigueur de l'âge ou de ma constitution, j'en proclamais la bassesse dans mon âme.

Dans mon adolescence, j'eus à soutenir les rudes assauts d'un amour bien ardent, mais unique et honnête ; je les eusse même soutenus encore plus longtemps, si un cruel mais utile trépas n'eût éteint mes feux qui commençaient à s'attiédir. J'aimai une dame, qui, peu soucieuse des sollicitudes de ce monde, portait tous ses désirs vers le ciel. Son visage étincelait des rayons d'une beauté divine (si le monde peut offrir quelque chose de pareil). Ses mœurs étaient l'honnêteté même, et ni sa voix, ni la puissance de ses yeux, ni son maintien, n'avaient rien de la nature humaine.

Je serai bref dans mon récit.

Je vis Laure pour la première fois dans mon adolescence, l'an du Seigneur 1327, le six avril au matin, dans l'église de Sainte Claire, à Avignon, et cette lumière disparut de ce monde, dans la même ville, également le six du mois d'avril et à la même heure du matin, l'an du Seigneur 1348, pendant que j'étais à Vérone dans l'ignorance du coup terrible qui m'avait frappé. Le 19 mai de la même année, j'appris la fâcheuse nouvelle à Parme, par une lettre de mon cher Louis. Le soir même de sa mort, son beau et chaste corps

fut déposé dans un lieu à ce destiné, chez les frères mineurs, et son âme, j'aime à le croire, s'envola vers le ciel d'où elle était descendue, comme Sénèque l'a dit de l'Africain. J'aimais la vertu de Laure qui vit encore; et ce n'est pas tant son corps que j'admirai, que son âme sublime et sa conduite exemplaire qui était pour moi celle d'un habitant du ciel. Rien, dans mon amour, ne fut honteux ni obscène, pas même blâmable, s'il n'eût été excessif. Je ne ferai même pas un mystère que le peu que je suis, je le dois à cette dame, et si j'ai acquis quelque gloire, je n'y serais jamais parvenu par moi-même, si le germe microscopique de vertu que la nature avait mis dans moi n'avait été fécondé par ses nobles affections. Par elle, mon cœur jeune et ardent sut éviter ce qui pouvait le souiller, et par elle, il fut contraint à n'admirer que les choses célestes. Et n'est-il donc pas vrai que l'amour fait adopter par l'amant la manière d'être de la personne qu'il aime? Jamais médisant, quelque mordant qu'il fût, n'osa porter atteinte à sa réputation; jamais on n'osa dire qu'on eût vu quoi que ce fût de répréhensible, je ne dirai pas dans ses manières, mais même dans les inflexions de sa voix; à tel point que ceux qui n'avaient rien respecté dans leur critique, n'eurent pour elle que respect et qu'admiration. On ne doit

donc pas s'étonner si cette réputation si grande réveilla dans moi le désir d'une grande renommée, et me rendit douces les fatigues que je dus supporter pour y parvenir. Que pouvais-je donc, jeune comme j'étais, désirer plus ardemment que de lui plaire et de plaire à elle seule, puisqu'elle seule m'avait plu? Mais parlons d'autres choses.

Je connus des gens orgueilleux; quant à moi, je ne connus point l'orgueil; et quoique je n'aie été qu'un homme de peu de valeur, je m'estimai toujours au-dessous de mon propre mérite. Ma colère me nuisit parfois, mais jamais à autrui. Très-désireux de posséder des amis honnêtes et sincères, ma fidélité fut grande pour les conserver. Je fus dédaigneux à l'extrême, mais franchement je m'en fais gloire, sachant que je dis la vérité, que j'oublie promptement les offenses, tout en conservant un persistant souvenir des bienfaits reçus. J'eus un tel bonheur à pénétrer dans la familiarité des princes et des rois, et à conquérir l'amitié des grands personnages, que je vis surgir autour de moi bon nombre d'envieux. Les plus grands rois de mon siècle m'honorèrent de leur amitié et de leurs faveurs; pourquoi? je l'ignore; qu'on cherche à le deviner. Avec quelques-uns d'entre eux la familiarité était réciproque, et il n'en résulta pour moi aucun ennui de leur élévation, mais de grands

avantages. Mon esprit était plutôt bon que pénétrant, et il fut apte à toute belle et salutaire étude, mais plus particulièrement porté vers la philosophie morale et vers la poésie. Je négligeai cette dernière dans la suite des temps, m'affectionnant davantage à la littérature sacrée, dans laquelle je savourais cette douceur mystique que je n'avais point ressentie dans le passé. La poésie ne fut plus dès lors pour moi qu'un ornement. Dans mes nombreuses études, je m'adonnai surtout à la connaissance de l'antiquité, car mon siècle m'a toujours déplu, et si l'amour de mes parents ne m'avait point inspiré des goûts contraires, j'aurais préféré être né dans un tout autre âge que dans le présent; aussi fais-je en sorte de l'oublier maintenant, ne voulant fixer mon esprit que sur les âges passés.

L'étude de l'histoire eut aussi pour moi beaucoup d'attraits, mais je regrettais souvent de rencontrer des divergences, et dans le doute je m'en référais à la vraisemblance et à l'autorité des écrivains. Ma parole était claire et puissante, on l'a dit du moins; à mon avis elle était faible et obscure. Dans la conversation avec des amis ou des personnes familières, je ne recherchai jamais l'éloquence, et je m'étonne que César Auguste s'y soit appliqué. Néanmoins, quand je crus que la chose, le lieu, ou la per-

sonne à qui je parlais l'exigeaient autrement, j'y portai mon attention. Que ceux qui m'ont entendu disent à quel point j'ai réussi.

Je dirai maintenant comment ma fortune ou mon vouloir disposèrent de mon temps. A Arezzo, où je suis né, je passai à peine une année; les six années suivantes dans la villa de mon père, à Ancise, quatorze milles au-dessus de Florence. A cette époque, ma mère avait été rappelée de l'exil. La huitième année à Pise; la neuvième et les suivantes dans la Gaule transalpine, sur la rive gauche du Rhône, à Avignon. Là, sur les bords de ce fleuve où les vents sont violents, je passai mon enfance sous la tutelle de mes parents. Toute mon adolescence fut donnée au culte de mes vanités, mais non sans de grandes variations. Je séjournai quatre ans à Carpentras, petite ville voisine d'Avignon, et dans ces deux villes j'appris un peu de grammaire, de dialectique et de rhétorique, autant que l'on pouvait à cette époque et comme on l'apprend dans les écoles; le lecteur sera juge lui-même de ce que j'appris. J'allai ensuite à Montpellier, où je donnai quatre ans à l'étude des lois. Puis pendant trois ans j'entendis à Bologne la lecture de tout le corps du droit civil. On a dit que j'aurais dû acquérir de grandes connaissances dans cette science si

j'avais persisté; mais je partis. Aussitôt que je ne fus plus sous la tutelle de mes parents, je laissai là tous mes travaux scolaires. A l'âge de vingt-deux ans je revins dans ma patrie ; j'appelle ma patrie Avignon, où pendant l'exil j'avais séjourné depuis mon enfance, car l'habitude finit par se changer en une seconde nature. Là je commençai à être connu et je fus recherché par de grands personnages. Quel en était le motif, j'avoue que je l'ignore, je m'en étonne même; mais alors je n'en étais nullement surpris, car selon la coutume de la jeunesse, je me croyais digne de tout honneur. En premier lieu je reçus le plus grand accueil de la noble et distinguée famille des Colonna, qui brillait à cette époque dans la curie romaine. Introduit dans cette famille, l'illustre et incomparable Jacques Colonna, alors évêque de Lombez, homme tel que je n'en ai vu et n'en verrai jamais peut-être, m'emmena en Gascogne, sous les montagnes des Pyrénées, où je passai un été de paradis, tant le plaisir que j'y goûtai fut grand. A mon retour, je séjournai bon nombre d'années chez le cardinal Jean Colonna, et j'étais avec lui comme avec un père et un frère dévoué, en un mot comme dans ma maison.

Mon ardeur juvénile me porta ensuite à voyager dans les Gaules et en Allemagne. Pour

en obtenir l'autorisation, je prétextai auprès de mes supérieurs bien des motifs divers, quand mon désir de voir les pays et les choses était le seul vrai. Je m'appliquai tout particulièrement à l'étude des hommes et des coutumes. La vue du pays nouveau me charma, et de tous ceux que je vis, quelque beaux qu'ils fussent, je ne regrettai jamais d'être né sur le sol italien, et plus je m'en éloignais, plus mon admiration pour mon pays allait croissant. Dans mes voyages, je vis d'abord Paris, et je me complus à rechercher tout ce qu'on en disait de vrai ou de fabuleux. De là j'allai à Rome, que je désirais tant visiter depuis mon enfance. J'y trouvai Étienne Colonna, le père magnanime de cette grande famille. A la manière dont il me reçut, vous eussiez dit que j'étais l'un de ses fils. Son affection et son amour pour moi durèrent jusqu'au dernier jour de sa vie. Le souvenir que j'en conserve ne s'éteindra qu'avec moi et peut-être après moi. Je quittai Rome, poussé par l'ennui, ma maladie naturelle, qui me prit dans cette ville comme partout ailleurs. Cherchant ensuite un lieu retiré où je pusse me réfugier comme dans un port, je choisis, à peu de distance d'Avignon, la petite, l'agréable, la solitaire vallée de Vaucluse, où prend sa source la Sorgue, la reine de toutes les sources. Enchanté

par l'agrément du lieu, j'y fixai ma résidence avec tous mes petits livres. Là je composai ces chants vulgaires des peines de mon jeune âge, dont je rougis et me repens maintenant, mais qui pourtant, comme nous le voyons, plaisent si bien à ceux qui souffrent le mal que je souffrais. Il serait trop long de raconter tout ce que j'écrivis pendant de longues années. Le principal est que toutes les petites œuvres que j'ai faites et qui sont si nombreuses, je les pensai et je les transcrivis dans ce séjour.

Mais, comme mon corps, mon esprit eut plus de dextérité que de vigueur. L'aspect champêtre du lieu m'excita à écrire des vers bucoliques et deux livres de la vie solitaire à Philippe, homme si grand, alors petit évêque de Cavaillon, maintenant grand évêque de Sabine et cardinal; c'est le seul des hauts personnages mes amis qui survive aujourd'hui. Il m'aima et il m'aime encore comme un frère. Un jeudi de la semaine sainte que je me promenais sur les montagnes, il me vint la pensée d'écrire un poëme héroïque sur les hauts faits de Scipion l'Africain, le premier nom qui, dans ma jeunesse, eut pour moi tant de charme et qui m'a tant émerveillé. Je me mis à l'œuvre avec une ardeur extrême, mais par diverses causes je fus contraint de l'interrompre. Je donnai le nom d'*Africa* à mon

livre, qui fut, je ne sais par quel hasard, tant estimé, même avant d'être connu. Pendant mon séjour à Vaucluse, je reçus le même jour, chose étonnante à dire, deux lettres, l'une du Sénat de Rome et l'autre du chancelier de l'Université de Paris, qui me sollicitaient de venir l'une à Rome et l'autre à Paris pour recevoir la couronne poétique de laurier. Ces lettres exaltaient mon jeune cerveau. Je me trouvais digne d'un tel honneur qui m'était offert par des hommes si haut placés ; et ne tenant nul compte de mon propre mérite, mais bien du jugement d'autrui, je balançai pendant un certain temps pour savoir laquelle des deux offres je devais agréer. Dans le doute j'adressai une lettre au cardinal Colonna pour lui demander conseil. Je reçus sa réponse le jour suivant, vers les trois heures, et d'après son avis je donnai la préférence à Rome sur toute autre ville, en raison de son autorité. Je partis donc, et quoique je fusse comme ont coutume d'être les jeunes gens, très-bienveillant appréciateur de ma cause, je fus pourtant honteux de ne marcher que sous l'impulsion de mon propre jugement ou de celui des personnes qui m'avaient fait l'invitation.

Pourtant si j'étais appelé, c'est qu'on m'avait jugé digne d'un tel honneur. Je me dirigeai d'abord sur Naples, et je me présentai devant le

grand roi et grand philosophe Robert, qui brilla tout autant par la culture des lettres que par l'éclat de sa couronne. C'est le seul roi ami de la science et de la vertu que notre siècle ait possédé. Le but de ma visite était de me soumettre à son jugement, quel qu'il fût. Je suis aujourd'hui émerveillé quand je pense comment et avec quelle grâce je fus reçu par lui, et vous, lecteur, si vous le saviez, vous en éprouveriez une égale surprise. Quand il sut pourquoi j'étais venu, il en ressentit une grande joie en pensant à ma haute marque de confiance, et peut-être aussi que de l'honneur que j'allais recevoir il en résulterait pour lui une certaine gloire, ayant été choisi parmi tous les hommes comme le juge le plus compétent. Après un long entretien sur divers sujets, je lui montrai mon poëme de l'*Africa* (1). Il lui plut tant qu'il me demanda comme une grande faveur de lui en faire la dédicace. Pouvais-je ne pas y consentir? Il me fixa ensuite le jour pour mon examen, qui dura de midi jusqu'à la nuit, et qui se renouvela trois jours de suite, en raison de l'étendue des matières. A la fin du troisième, après avoir mis à

(1) Pétrarque avait fondé une haute espérance de renommée sur l'avenir de ce poëme. Il le considérait comme son plus beau titre de gloire. Il n'en a pas été ainsi.

l'épreuve mon ignorance, il me déclara digne de la couronne de laurier. Il me l'offrait lui-même à Naples, et pour me la faire agréer, il y joignait les plus grandes instances. Mais mon amour pour Rome ne me permit pas d'accepter l'offre de ce grand roi. Me trouvant inflexible dans mon vouloir, il me donna des lettres et me fit accompagner près du Sénat romain, tout en lui donnant publiquement connaissance du jugement qu'il avait porté sur moi, et qui fut alors conforme à celui de tant d'autres personnes et au mien en particulier. Maintenant je désapprouve et sa manière de voir et la mienne et de tant d'autres en général. Son amitié pour moi et ma jeunesse eurent plus d'influence sur lui que l'amour de la vérité. En conséquence, quoique indigne, mais plein de confiance dans le jugement porté et quoique bien jeune encore de science, le 8 avril 1341 je reçus avec joie et au milieu d'une pompe considérable la couronne poétique. J'ai laissé écrites plusieurs lettres sur ce sujet, soit en vers, soit en prose. Cet honneur ne me donna point la science, mais il fit naître tant d'envieux autour de moi, qu'il serait trop long d'en parler ici.

De Rome j'allai à Parme, où je passai quelque temps auprès du seigneur de Correggio; pensant toujours à l'honneur de mon couronnement,

j'avais tant à cœur de n'en point paraître indigne! Parcourant un jour les collines environnantes, je passai la rivière Enza, sur le comté de Reggio, et je pénétrai dans la forêt dite Piana. Là je sentis renaître dans mon esprit la pensée de mon poëme interrompu de l'*Africa*. Mon ardeur, qui paraissait assoupie, s'enflamma de nouveau, et, reprenant la plume, j'écrivis beaucoup pendant cette journée. Chaque jour qui suivit je produisis quelques nouveaux vers. De retour à Parme, j'achetai dans un lieu paisible et retiré une maison qui m'appartient encore, et je conduisis mon œuvre à terme avec une telle chaleur et en si peu de temps que j'en suis vraiment surpris.

De Parme j'allai de nouveau dans ma solitude près la source de la Sorgue. Plus tard, je fis un long séjour à Parme, Vérone, Milan, et grâce à Dieu je reçus partout l'accueil le plus chaleureux; plus que je n'en méritais. Depuis que ma réputation grandissait, j'étais prié et supplié par l'illustre seigneur de Carrara, homme qui n'eut point son semblable, de me rendre près de lui. J'y fus invité pendant que j'étais au delà et en deçà des Alpes, soit par des envoyés, soit par lettres. Je cédai enfin à ses instances, voulant savoir ce que je pouvais gagner à l'amitié d'un homme si bon qui m'était inconnu. Je me ren-

dis donc à Padoue sur les dernières années de ma vie. La réception que me fit ce personnage si noble fut telle que je l'assimilais à celle que les êtres bienheureux doivent recevoir dans le ciel. Sachant que depuis mon enfance j'avais mené une vie cléricale, il me fit accorder un canonicat à Padoue, voulant m'attacher plus fortement à lui et à la patrie; et s'il eût vécu plus longtemps, je crois que j'aurais enfin mis un terme à mes voyages et à mes pérégrinations. Mais, hélas! rien ici-bas n'est durable, et si l'on goûte quelque douceur, l'amertume ne tarde pas à se faire sentir. Deux ans étaient à peine révolus que Dieu en priva moi, la patrie et le monde qu'il avait déjà quitté. Après sa mort, son fils hérita envers moi de son affection; mais il était jeune, et moi, qui étais si peu stable, je retournai encore une fois dans les Gaules, non pour voir ce que j'avais déjà vu tant de fois, mais pour tempérer mes ennuis par le changement de résidence. Je revins enfin à Padoue, et soit à cause de l'âge, soit à cause de mes péchés, ou bien pour l'une et pour l'autre cause, c'est mon opinion, je fus malade pendant trois ans. La fièvre, qui me quittait rarement, fut un jour très-violente. Aussitôt je me vis entouré de médecins, les uns venus par ordre du fils Carrara et d'autres parce qu'ils étaient mes

amis. Après m'avoir adressé les nombreuses questions d'usage, ils conclurent que ma mort arriverait vers le milieu de la nuit, qui déjà était commencée. Vous voyez combien peu il me restait à vivre, si tous les radotages de nos Hippocrates avaient eu quelque raison d'être.

Par là s'est confirmée de plus en plus l'opinion que je m'étais depuis longtemps faite sur leur compte. Ils prétendirent que le seul moyen de me prolonger un peu l'existence était, par je ne sais quel artifice de leur invention, de m'empêcher de dormir; que je pourrais alors peut-être vivre jusqu'au point du jour. C'était payer bien cher un si chétif bénéfice; et me priver de sommeil dans l'état où j'étais, c'était bien presque un équivalent de la mort. On ne tint aucun compte de leurs prescriptions. Je priai instamment mes amis et j'ordonnai à mes serviteurs de ne rien faire sur mon corps de ce que les médecins avaient prescrit, et que si quelque chose devait être fait, on fît tout l'opposé. Il en résulta que je passai la nuit dans le sommeil le plus doux et le plus profond, en tout semblable à la paisible mort, comme l'a dit Virgile. Le lendemain matin, étant revenus pour assister sans doute à mes funérailles, moi qui devais mourir à minuit, ils me trouvèrent occupé à écrire, et dans leur surprise ils ne surent me

dire qu'une seule chose : que j'étais un homme miraculeux. Telles sont les vicissitudes de mon existence, et quand je me crois bien portant, il est à supposer que je suis toujours malade. Comment pourrait-on expliquer autrement ces accès si prompts de fièvre, qui se succèdent l'un à l'autre et à de si courts intervalles ? Mais qu'importe que je fusse mort dans le milieu de cette nuit, ou un peu plus tard ? Le fait est que ma fin s'avançait. Quel préjudice résulte-t-il donc pour celui qui est pour tomber, s'il tombe, et que lui sert de se relever, si sa ruine est là qui l'attend ? Je dis donc finalement qu'il ne me reste plus qu'à penser et à désirer une bonne fin, le temps en est venu. A cet effet et sans trop m'éloigner de mon bénéfice, j'ai fait construire à dix milles de Padoue et sur une petite colline couverte de vignes et d'oliviers, une maison modeste et plaisante, de petites dimensions, mais pourtant suffisante pour une famille moyenne. Là je traîne mon existence ; et, quoique le corps malade, mon esprit est sans trouble, sans agitation, sans inquiétudes. Je lis constamment, je chante les louanges de Dieu et je le remercie de ses bienfaits, et de mes souffrances, qui, si je ne me trompe, sont plutôt une épreuve qu'un supplice. Je prie le Christ de donner une bonne fin

à ma vie, de m'accorder sa miséricorde et mon pardon, et qu'il daigne oublier les péchés de ma jeunesse. Dans ma solitude, la parole qui résonne avec plus de suavité sur mes lèvres, c'est ce verset du Psalmiste : *Seigneur, ne vous souvenez point de ma jeunesse et de mes fautes.* Et du fond de mon cœur je prie Dieu d'arrêter et quand il lui plaira le cours de mes pensées, qui pendant si longtemps eurent si peu de stabilité ; et qu'après les avoir appliquées en vain à tant de choses diverses, il les dirige toutes vers lui, qui est le seul, le vrai, le certain, l'immuable bien.

Pétrarque porta toute sa vie le costume clérical, et quoiqu'il n'ait point reçu l'ordre de la prêtrise, il en occupa certaines dignités. En 1332, il fut nommé archidiacre de Parme, et plus tard chanoine. Lorsqu'on visite la remarquable cathédrale du onzième siècle de cette ville, on peut voir dans la chapelle de droite, au pied du chœur, le portrait de notre poëte dans l'un des personnages qui figurent sur le tableau placé derrière le tabernacle. Il fut nommé chapelain de la reine de Naples, titre honorifique dont il ne remplit jamais les fonctions. Le pape Benoît XII le gratifia d'un canonicat avec un riche bénéfice

écclésiastique dans le diocèse de Lombez, et le pape Clément VI, d'un riche bénéfice dans l'État de Pise ; enfin il occupa un canonicat à Padoue. Lorsqu'en 1341, il fut conduit triomphalement au Capitole pour son couronnement, il était vêtu d'un manteau royal du roi Robert, qui s'en était dépouillé pour le lui donner. En 1352, Florence lui restitua les biens qui avaient été confisqués à son père lors de la lutte des Guelphes et des Gibelins, et ce fut Boccace, son ami, qui lui en porta le décret. En 1354, la république de Venise, voulant honorer cette grande illustration, le fit asseoir à côté de son doge dans une cérémonie publique. En 1356, l'empereur Charles IV le créa comte Palatin. En un mot, Pétrarque s'était acquis une considération tellement grande, qu'il fut appelé à remplir des missions diplomatiques près du pape et près des souverains. L'on peut dire, sans crainte d'être contredit, que peu d'hommes ont été honorés d'aussi hautes et d'aussi nombreuses amitiés. Il fut l'ami et souvent l'ami familier des grands et des savants de son siècle. Pétrarque fut le contemporain du Dante Alighieri, l'auteur de la *Divine Comédie.* Tous deux étaient Florentins. Le premier naquit en 1304, le second en 1265. Chose fâcheuse à dire, ces deux grands astres qui bril-

lèrent ensemble sous le ciel alors assombri de l'Italie, ne se trouvèrent jamais en face. L'amant de Laure n'eut jamais que dédain et indifférence pour l'amant de Béatrix, l'un des plus sublimes génies de l'Italie, à l'intuition prophétique, qui fut le père de la langue italienne. Mais ce que Dante avait si largement ébauché, Pétrarque le perfectionna tout à coup, et à tel point, que le langage qu'il parlait il y a cinq cent cinquante ans est encore celui de l'Italie moderne. Il fit d'un seul jet ce que le siècle de Louis XIV et le suivant ont fait pour la langue française. Il doit être considéré à juste titre comme le père de la poésie moderne, dont le style fait loi; et qui pourrait lui contester le premier rang parmi les auteurs classiques dont s'honore l'Italie? Pétrarque écrivit un nombre très-considérable d'ouvrages tant en prose qu'en vers latins, mais on ne connaît guère que ses poésies italiennes, le reste est relégué dans les bibliothèques.

Il mourut le 18 juin 1374, âgé de soixante-dix ans, dans sa maison qu'il avait fait construire à Arqua, bourgade que sa mort a rendue si célèbre. On lui fit de splendides funérailles, auxquelles assistèrent l'évêque de Padoue et une foule innombrable de personnages les plus distingués de toute l'Italie. Son corps fut porté à

l'église sous un dais de drap d'or doublé d'hermine. F. Bonaventure de Paraga, qui depuis fut cardinal et qui fut béatifié, prononça son oraison funèbre. Comme il en avait manifesté le désir, il fut enseveli devant la porte de l'église d'Arqua, dans un mausolée soutenu par quatre colonnes de marbre. Paul Zucchi, qui devint propriétaire de ses biens et de sa maison, fit placer au-dessus de ce monument le buste en bronze du grand homme.

PREMIÈRE PARTIE

SONNETS ET CANZONES

SUR LA

VIE DE LAURE

SONETTO I.

Chiede compassione del suo stato, e confessa pentito la vanità del suo amore.

Voi ch' ascoltate in rime sparse il suono
Di quei sospiri ond' io nudriva il core
In sul mio primo giovenile errore,
Quand' era in parte altr' uom da quel ch' i' sono;

Del vario stile in ch' io piango e ragiono
Fra le vane speranze e 'l van dolore,
Ove sia chi per prova intenda amore,
Spero trovar pietà, non che perdono

Ma ben veggi' or si come al popol tutto
Favola fui gran tempo : onde sovente
Di me medesmo meco mi vergogno.

E del mio vaneggiar vergogna è 'l frutto,
E 'l pentirsi, e 'l conoscer chiaramente
Che quanto piace al mondo è breve sogno.

SONNET I.

Le poëte réclame la compassion pour son état, et, dans son repentir, il confesse la vanité de son amour.

O vous qui dans mes vers écoutez la cadence
Des soupirs qui servaient à mon cœur d'aliment
Lors des premiers assauts de mon enivrement,
Quand ma jeunesse était dans sa toute-puissance;

J'espère bien trouver la pitié, l'indulgence,
Près de celui qui sent son propre cœur aimant,
Si dans l'espoir j'essaie, et le plus vain tourment,
Tant de styles divers en pleurs, en éloquence.

Mais je ne vois que trop combien au peuple entier
J'ai servi bien longtemps de fable et de risée,
Et souvent je rougis de ma lutte insensée.

J'ai donc, pour tout profit de mon long rêve altier,
Le repentir, la honte, et je vois sans mystère
Que ce qui plaît au monde est un songe éphémère.

SONETTO III.

Giudica Amor vile, che lo ferì in un giorno da non doverne sospettare.

Era 'l giorno ch' al Sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai,
Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostr' occhi, Donna, mi legaro.

Tempo non mi parea da far riparo
Contra colpi d'Amor : però n' andai
Secur, senza sospetto : onde i miei guai
Nel comune dolor s' incominciaro.

Trovommi Amor del tutto disarmato,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.

Però, al mio parer, non gli fu onore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l' arco.



SONNET III.

Il blâme fortement l'Amour de l'avoir frappé un jour qu'il n'avait point cru devoir se méfier de lui, c'est-à-dire le Vendredi-Saint.

C'est le jour qu'en voyant mourir son Créateur,
Le soleil s'obscurcit, que par inadvertance,
Madonne, je perdis ma propre indépendance,
Vaincu par vos beaux yeux, par leur charme enchanteur.

Je ne crus point que j'eusse à prémunir mon cœur
Contre l'Amour, aussi j'allai sans méfiance
Et d'un pas assuré : c'est de là que commence
Ma peine dans ce jour de commune douleur.

L'Amour me trouva donc au repos et sans armes,
Et l'accès de mon cœur bien ouvert par mes yeux,
Qui depuis sont toujours inondés par les larmes.

Son triomphe pourtant je dis peu glorieux,
Quand j'étais désarmé d'avoir fait ma blessure,
N'osant vous attaquer, vous armée et si sûre.

SONETTO III.

Giudica Amor vile, che lo ferì in un giorno da non doverne sospettare.

Era 'l giorno ch' al Sol si scoloraro
Per la pietà del suo Fattore i rai,
Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostr' occhi, Donna, mi legaro.

Tempo non mi parea da far riparo
Contra colpi d'Amor : però n' andai
Secur, senza sospetto : onde i miei guai
Nel comune dolor s' incominciaro.

Trovommi Amor del tutto disarmato,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.

Però, al mio parer, non gli fu onore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l' arco.



SONNET III.

Il blâme fortement l'Amour de l'avoir frappé un jour qu'il n'avait point cru devoir se méfier de lui, c'est-à-dire le Vendredi-Saint.

C'est le jour qu'en voyant mourir son Créateur,
Le soleil s'obscurcit, que par inadvertance,
Madonne, je perdis ma propre indépendance,
Vaincu par vos beaux yeux, par leur charme enchanteur.

Je ne crus point que j'eusse à prémunir mon cœur
Contre l'Amour, aussi j'allai sans méfiance
Et d'un pas assuré : c'est de là que commence
Ma peine dans ce jour de commune douleur.

L'Amour me trouva donc au repos et sans armes,
Et l'accès de mon cœur bien ouvert par mes yeux,
Qui depuis sont toujours inondés par les larmes.

Son triomphe pourtant je dis peu glorieux,
Quand j'étais désarmé d'avoir fait ma blessure,
N'osant vous attaquer, vous armée et si sûre.

SONETTO IV.

Innamorato di Laura, trae argomento di lodarla dal luogo stesso dov' ella nacque.

Quel ch' infinita provvidenza ed arte
Mostrò nel suo mirabil magistero;
Che criò questo e quell' altro emispero,
E mansueto più Giove che Marte;

Venendo in terra a illuminar le carte
Ch' avean molt' anni già celato il vero,
Tolse Giovanni dalla rete e Piero,
E nel regno del Ciel fece lor parte.

Di se, nascendo, a Roma non fe grazia,
A Giudea si : tanto sovr' ogni stato
Umiltate esaltar sempre gli piacque.

Ed or di picciol borgo un Sol n'ha dato
Tal, che Natura e 'l luogo si ringrazia
Onde si bella donna al mondo nacque.



SONNET IV.

Amoureux de Laure, il prend sujet de la louer en faisant l'éloge du pays qui la vit naître.

Celui qui mit tant d'art et tant de prévoyance
Dans son œuvre si grande, immense de beauté,
Par qui fut l'un et l'autre hémisphère inventé,
Qui plus douce à Jupin qu'à Mars fit l'influence;

Quand il vint sur la terre éclairer l'ignorance
Qui si longtemps avait voilé la vérité,
Pierre et Jean leur filet eurent bientôt quitté;
Plus tard il leur donna le ciel en jouissance.

De sa naissance à Rome il n'accorda l'honneur,
Mais bien à Bethléem : jaloux il parut être
D'exalter le petit plutôt que la grandeur.

Et depuis dans un bourg un astre [1] il a fait naître,
Tel que nature et bourg on bénit tour à tour
Qu'une si belle dame au monde ait vu le jour.

SONETTO V.

Col nome stesso di Laura va ingegnosamente formando l'elogio di lei.

Quand' io movo i sospiri a chiamar voi,
E 'l nome che nel cor mi scrisse Amore,
LAUdando s' incomincia udir di fore
Il suon de' primi dolci accenti suoi.

Vostro stato REal che 'ncontro poi,
Raddoppia all' alta impresa il mio valore ;
Ma, TAci, grida il fin, chè farle onore
È d' altri omeri soma che da' tuoi.

Cosi LAUdare e REverire insegna
La voce stessa, pur ch' altri vi chiami,
O d' ogni reverenza e d' onor degna :

Se non che forse Apollo si disdegna
Ch' a parlar de' suoi sempre verdi rami
Lingua mortal presuntuosa vegna.

SONNET V.

Avec le nom même de Laure, qu'on nommait Laurette dans sa famille *Laureta* en italien, il fait ingénieusement son éloge.

Quand de vous appeler mon souffle parfois tente,
C'est du nom [1] que l'Amour a gravé dans mon cœur,
En vous louant déjà je ressens la douceur
De ses premiers accents dont le doux son m'enchante.

Puis votre état royal à mes yeux se présente,
Qui pour mon grand dessein redouble ma valeur;
Mais tais-toi, dit la fin, car pour lui faire honneur
La charge est pour tes bras trop belle et trop pesante.

Qu'on doit bien vous louer et bien vous révérer
Le même mot [2] m'apprend, si j'entends vous nommer,
Vous du plus grand honneur et de tout respect digne.

Mais peut-être Apollon et s'irrite et s'indigne
Qu'un mortel puisse oser sans cesse en ses discours
Parler de ses rameaux [3] qui verdissent toujours.

SONETTO VI.

Viva immagine del suo amore ardente, e della onestà costante di Laura.

Si traviato è 'l folle mio desio
A seguitar costei che 'n fuga è volta,
E de' lacci d' Amor leggiera e sciolta
Vola dinanzi al lento correr mio ;

Che, quanto richiamando più l' invio
Per la secura strada, men m' ascolta ;
Nè mi vale spronarlo o dargli volta,
Ch' Amor per sua natura il fa restio.

E poi che 'l fren per forza a se raccoglie,
I' mi rimango in signoria di lui,
Che mal mio grado a morte mi trasporta,

Sol per venir al Lauro onde si coglie
Acerbo frutto, che le piaghe altrui,
Gustando, affligge più, che non conforta.

SONNET VI.



Vive image de son ardent amour et de l'honnêteté constante de Laure.

Tel est de mon désir le fol aveuglement
De vouloir la poursuivre alors qu'elle est en fuite,
Laure, qui ne craignant ni l'Amour ni sa suite,
S'envole, quand je meus mes pas si lentement ;

Que plus à revenir je la prie instamment
Dans de plus sûrs sentiers, plus ma voix il évite ;
Son recul ou son vol en vain je sollicite,
Puisque l'Amour le rend rétif obstinément.

Et comme par la force il est du frein le maître,
Je dois à son pouvoir souverain me soumettre,
Et malgré moi courir au devant de la mort,

En recherchant toujours du laurier [1] la présence,
Dont l'amer fruit ne donne aucune jouissance,
Mais de qui l'a goûté fait empirer le sort.

SONETTO VII.

Conosce di esser incatenato più forte che augello tolto alla sua libertà.

A piè de' colli ove la bella vesta
Prese delle terrene membra pria
La Donna, che colui ch' a te ne 'nvia
Spesso dal sonno lagrimando desta,

Libere in pace passavam per questa
Vita mortal, ch' ogni animal desia,
Senza sospetto di trovar fra via
Cosa ch' al nostr' andar fosse molesta.

Ma del misero stato ove noi semo
Condotte dalla vita altra serena,
Un sol conforto, e della morte, avemo :

Che vendetta è di lui, ch' a ciò ne mena ;
Lo qual in forza altrui, presso all' estremo,
Riman legato con maggior catena.



SONNET VII.

Il reconnaît qu'il est moins libre que l'oiseau privé de la liberté. Le poëte fait parler dans ce sonnet des oiseaux pris dans les environs du séjour de Laure et que Pétrarque envoie à un ami.

Près des coteaux où prit naissance la beauté
Unique par l'éclat de son rare assemblage,
Qui d'éveiller en pleurs a fréquemment l'usage
Celui-là qui vers toi nous mène en ta cité,

Nous passions dans la paix et dans la liberté
L'existence qu'on aime, et pourtant si volage,
Sans crainte de trouver rien sur notre passage
Qui pourrait molester notre sécurité.

Mais au sein de l'amère et si noire tristesse,
Qui succède pour nous à l'antique allégresse,
Un seul confort nous reste, il nous vient de la mort,

Qui nous venge de lui, l'auteur de notre sort;
Lui d'un autre captif, et quoique bien prochaine,
Il ressente sa fin, plus le serre sa chaîne.

SONETTO VIII.

Cerca com' essendo Laura un Sole, ei non abbia a sentirne tutta la forza.

Quando 'l pianeta che distingue l' ore
Ad albergar col Tauro si ritorna,
Cade virtù dall' infiammate corna
Che veste il mondo di novel colore;

E non pur quel che s' apre a noi di fore,
Le rive e i colli, di fioretti adorna,
Ma dentro, dove giammai non s' aggiorna,
Gravido fa di se 'l terrestro umore;

Onde tal frutto e simile si colga.
Cosi costei, ch' è tra le donne un Sole,
In me, movendo de' begli occhi i rai,

Cria d' amor pensieri, atti e parole.
Ma come ch' ella gli governi o volga,
Primavera per me pur non è mai.

SONNET VIII.

Il se demande, puisque Laure est un soleil, pourquoi il n'en ressent pas toute la force. On suppose que le poëte envoyait quelques fruits avec ce sonnet.

Lorsque l'astre du jour, qui les heures mesure,
Va rejoindre au printemps le signe du Taureau;
De sa corne enflammée un pouvoir tout nouveau
Descend, qui donne au monde une neuve parure.

Non-seulement l'éclat au dehors il procure
Quand se parent de fleurs la rive et le coteau;
Mais dedans, où ne luit du soleil le flambeau,
Il communique au sol sa féconde nature;

Et ce fruit ou tout autre on cueille en leur saison.
Si de ses yeux sur moi celle qui chez les femmes
Brille comme un soleil vient à darder les flammes,

Actes, pensers, discours de vive passion,
Je sens naître dans moi; mais, de quelque manière
Qu'elle les tourne ou roule, aucun fruit je n'espère.

BALLATA I.

Accortasi Laura dell' amore di lui, gli si fece tosto più severa che prima.

Lassare il velo o per Sole o per ombra,
Donna, non vi vid' io,
Poi che 'n me conosceste il gran desio
Ch' ogni altra voglia d' entr' al cor mi sgombra.

Mentr' io portava i be' pensier celati
C' hanno la mente desiando morta,
Vidivi di pietate ornare il volto ;
Ma poi ch' Amor di me vi fece accorta,
Fur i biondi capelli allor velati,
E l' amoroso sguardo in se raccolto.
Quel ch' i' più desiava in voi, m' è tolto :
Sì mi governa il velo,
Che per mia morte ed al caldo ed al gelo,
De' be' vostr' occhi il dolce lume adombra.

BALLADE I.

Laure, s'étant aperçue de son amour, se montre dans la suite plus sévère qu'avant.

Soit pour ombre ou soleil, je ne vous ai point vue
Votre voile délaisser,
Du jour que fut par vous ma passion connue,
Qui dégoûte mon cœur de tout autre penser.

Tant que j'ai pu tenir bien secrète ma flamme,
Dont l'ardeur consumait par le désir mon âme,
Votre front me parut de pitié nuancé;
Mais, sitôt que l'amour à vous m'eut dénoncé,
Vous voilâtes alors vos blonds cheveux, et vite
Vos regards amoureux fuirent dans leur orbite;
Ce qu'en vous j'aimais tant je me vois enlevé :
Si grande fait ma tristesse
Le voile qui l'hiver et l'été ne décesse
De cacher vos beaux yeux, dont je suis tant privé

SONETTO IX.

Spera nel tempo, che, rendendo Laura men bella, gliela renderà più pietosa.

Se la mia vita dall' aspro tormento
Si può tanto schermire e dagli affanni,
Ch' i' veggia, per virtù degli ultim' anni,
Donna, de' be' vostr' occhi il lume spento,

E i cape' d' oro fin farsi d' argento,
E lassar le ghirlande e i verdi panni,
E 'l viso scolorir, che ne' miei danni
A lamentar mi fa pauroso e lento;

Pur mi darà tanta baldanza Amore,
Ch' i' vi discovrirò, de' miei martiri
Qua' sono stati gli anni e i giorni e l' ore.

E se 'l tempo è contrario ai be' desiri,
Non fia ch' almen non giunga al mio dolore
Alcun soccorso di tardi sospiri.

SONNET IX.

Il compte sur le temps, qui, rendant Laure moins belle, la rendra plus compatissante à son égard.

Si vivant je pouvais assez bien soutenir
Mon bien rude tourment, ma souffrance si dure,
Et voir de vos beaux yeux, des vieux ans par l'usure,
Le bel éclat, madonne, alors s'évanouir,

Et vos beaux cheveux d'or argentins devenir,
Vous voir laisser les fleurs et la verte parure,
Et voir vos traits pâlir, qui font qu'en ma torture
De me plaindre j'ai peur et me sens retenir;

Alors l'amour pourrait rendre tel mon courage
Qu'à vos yeux je ferais le pompeux étalage
Des jours, des mois, des ans, passés dans le tourment.

Et si l'âge est contraire à mon rêve charmant,
Qu'au moins de vos soupirs la tardive assistance
Vienne alléger mon cœur de sa longue souffrance.

SONETTO X.

È lieto e contento che l' amore di Laura il sollevi al Bene sommo.

Quando fra l' altre donne ad ora ad ora
Amor vien nel bel viso di costei,
Quantò ciascuna è men bella di lei,
Tanto cresce il desio che m' innamora.

I' benedico il loco e 'l tempo e l' ora
Che sì alto miraron gli occhi miei,
E dico : Anima, assai ringraziar dei
Che fosti a tanto onor degnata allora.

Da lei ti vien l' amoroso pensiero
Che, mentre 'l segui, al sommo Ben t' invia,
Poco prezzando quel ch' ogni uom desia :

Da lei vien l' animosa leggiadria
Ch' al Ciel ti scorge per destro sentiero,
Sì ch' i' vo già della speranza altiero.

SONNET X.

Il est joyeux et content que l'amour de Laure l'élève vers le souverain bien.

Si de dames parfois étant environnée,
L'amour sur son visage allume ses doux feux,
Autant chacune est loin de son air gracieux,
Plus de l'aimer je sens mon âme dominée.

Et le lieu je bénis, et l'heure et la journée
Qu'un être si parfait vint s'offrir à mes yeux;
Et je dis à mon âme : Ah! rends grâces aux cieux
De t'avoir réservé si belle destinée.

C'est d'elle que te vient ce penser plein d'ardeur
Qui, tant que tu le suis, au grand bien te convie,
Puis à fort peu priser ce que tout homme envie;

C'est d'elle que te vient cette noble valeur
Qui dans le droit sentier vers le ciel te devance;
Aussi d'y parvenir j'ai la douce espérance.

BALLATA II.

Lontano non la vedrà, che col pensiero, e però invita gli occhi a saziarsene.

Occhi miei lassi, mentre ch' io vi giro
Nel bel viso di quella che v' ha morti,
Pregovi, siate accorti;
Che già vi sfida Amore; ond' io sospiro.

Morte può chiuder sola a' miei pensieri
L'amoroso cammin che li conduce
Al dolce porto della lor salute.
Ma puossi a voi celar la vostra luce
Per meno obbietto; perchè meno interi
Siete formati, e di minor virtute.
Però dolenti, anzi che sian venute
L' ore del pianto, che son già vicine,
Prendete or alla fine
Breve conforto a si lungo martiro.

BALLADE II.

Le poëte étant sur le point de quitter Avignon, il dit que, dans son éloignement, il ne la verra que par la pensée ; aussi engage-t-il ses yeux à s'en rassasier.

Mes tristes yeux, pendant que par vous tant j'admire
La beauté qui vous rend bien plutôt morts que vifs,
Soyez de grâce attentifs,
Car l'Amour vous défie, et moi tant j'en soupire.

La mort seule peut mettre aux pensers de mon cœur
Un obstacle imprévu sur l'amoureuse route
Qui les conduit au port où gît tout leur bonheur.
Mais un bien moindre[1] objet peut cacher, je n'en doute,
Votre astre si brillant, car de vous sont connus
Votre état moins parfait, votre moindre puissance;
Et puisque vous souffrez (avant que soient venus
Des larmes les instants, j'en ressens l'imminence),
Goûtez au dernier moment
Un bien léger répit à votre long tourment.

SONETTO XI.

Irresoluto nel dilungarsi da Laura, descrive i varj affetti da cui è agitato.

Io mi rivolgo indietro a ciascun passo
Col corpo stanco, ch' a gran pena porto ;
E prendo allor del vostr' aere conforto,
Che 'l fa gir oltra, dicendo : Oimè lasso.

Poi ripensando al dolce ben ch' io lasso,
Al cammin lungo ed al mio viver corto,
Fermo le piante sbigottito e smorto,
E gli occhi in terra lagrimando abbasso.

Talor m' assale in mezzo a' tristi pianti
Un dubbio, come posson queste membra
Dallo spirito lor viver lontane.

Ma rispondemi Amor : Non ti rimembra
Che questo è privilegio degli amanti,
Sciolti da tutte qualitati umane ?

SONNET XI.

Dans l'indécision s'il s'éloignera de Laure, il fait la description des sensations diverses qu'il éprouve.

Je tourne à chaque pas mes regards langoureux
Avec mon corps si las qu'à peine je le porte,
Et l'air où vous vivez à tel point me conforte
Que je marche en disant : Je suis bien malheureux !

Puis aux biens que je perds je pense soucieux,
Je pense au long chemin, aux jours qu'un souffle emporte.
Morne alors je m'arrête, et l'âme à moitié morte,
Vers la terre, en pleurant, j'abaisse mes deux yeux.

Au milieu de mes pleurs parfois je me méfie
Comment mes membres seuls peuvent se soutenir
Loin du souffle puissant qui seul les vivifie.

Mais, me répond l'Amour, faut il te souvenir
Que des vrais amoureux c'est là le privilége,
Que l'abnégation du nœud terrestre allége ?

SONETTO XII.

Ansioso cerca da per tutto chi gli presenti le vere sembianze di Laura.

Movesi 'l vecchierel canuto e bianco
Del dolce loco ov' ha sua età fornita,
E dalla famigliuola sbigottita,
Che vede il caro padre venir manco :

Indi traendo poi l' antico fianco
Per l' estreme giornate di sua vita,
Quanto più può col buon voler s' aita,
Rotto dagli anni e dal cammino stanco.

E viene a Roma, seguendo 'l desio,
Per mirar la sembianza di colui
Ch' ancor lassù nel Ciel vedere spera.

Cosi, lasso, talor vo cercand' io,
Donna, quant' è possibile, in altrui
La desiata vostra forma vera.

SONNET XII.

Inquiet, il recherche partout la ressemblance de Laure.

Ce vieillard chauve et blanc, conduit par sa pensée,
Quitte le doux logis où sa vie eut son cours.
Il quitte sa famille, objet de ses amours,
Qui se désole tant de se voir délaissée;

Et, traînant sa prison de vigueur épuisée
Qui s'approche à grands pas de ses ultimes jours,
De son meilleur vouloir il sustente toujours
Sa vieillesse avancée et du chemin brisée.

A Rome il vient enfin, guidé par le penchant
D'admirer ici-bas la haute ressemblance
De celui qu'il revoit au ciel en espérance

Ainsi, dans mon malheur, je vais parfois cherchant,
Madonne, dans autrui, si bien qu'il est possihle
La reproduction de vous la plus sensible.

SONETTO XIII.

Quale sia il suo stato quando Laura gli è presente, e quando da lui si diparte.

Piovonmi amare lagrime dal viso,
Con un vento angoscioso di sospiri,
Quando in voi adivien che gli occhi giri,
Per cui sola dal mondo i' son diviso.

Vero è che 'l dolce mansueto riso
Pur acqueta gli ardenti miei desiri,
E mi sottragge al foco de' martiri,
Mentr' io son a mirarvi intento e fiso;

Ma gli spiriti miei s' agghiaccian poi
Ch' i' veggio, al dipartir, gli atti soavi
Torcer da me le mie fatali stelle.

Largata al fin con l' amorose chiavi
L' anima esce del cor per seguir voi;
E con molto pensiero indi si svelle.



SONNET XIII.

Quel est son état quand Laure est en sa présence et qu'elle s'éloigne de lui.

Des pleurs amers je verse, et de mon sein je tire
Bon nombre de soupirs longs et tumultueux,
S'il advient que sur vous je dirige mes yeux,
Vous pour qui loin du monde isolé je respire.

Il est vrai que le doux, que le charmant sourire
Tempère mes désirs et leurs accès fiévreux,
Et par lui des martyrs je me soustrais aux feux,
Pendant que fixement vos si beaux traits j'admire.

Mais à votre départ, lorsque vos doux appas
Je me vois bien ravis par mes dures étoiles,
Tout mon être est glacé, couvert de sombres voiles.

Par les clefs de l'amour libre enfin, sur vos pas
Mon âme prend son vol, court à votre poursuite;
Et ce n'est qu'à regret plus tard qu'elle vous quitte.

SONETTO XIV.

Per poter meno amarla, fugge, ma inutilmente, dalla vista del suo bel volto.

Quand' io son tutto volto in quella parte
Ove 'l bel viso di Madonna luce,
E m' è rimasta nel pensier la luce
Che m' arde e strugge dentro a parte a parte,

I', che temo del cor che mi si parte,
E veggio presso il fin della mia luce,
Vommene in guisa d' orbo senza luce,
Che non sa 've si vada, e pur si parte.

Così davanti ai colpi della Morte
Fuggo ; ma non sì ratto che 'l desio
Meco non venga, come venir sole.

Tacito vo ; che le parole morte
Farian pianger la gente ; ed i' desio
Che le lagrime mie si spargan sole.

SONNET XIV.

Afin de pouvoir moins l'aimer, il fuit, mais inutilement, la vue de son beau visage.

Quand je suis tout entier tourné vers ces séjours
Où de Madonne luit le rayonnant visage,
Et que dans mon penser persiste son mirage
Qui dans moi me consume et me ronge toujours,

Moi que mon cœur alarme et qui mine mes jours,
Dont prochaine je sens la fin par son ravage,
Je vais comme celui qui se met en voyage,
Quoiqu'aveugle et malgré l'inconnu du parcours.

Ainsi, pour éviter la mort qui me consume,
Je fuis, mais d'un pas lent, si bien, qu'à sa coutume
A ma suite est toujours mon tenace désir.

Silencieux je vais; mes paroles glacées
Arracheraient des pleurs, lorsque de voir versées
Des larmes par moi seul ce serait mon plaisir.

SONETTO XV.

Rassomiglia se stesso alla farfalla, che è arsa da quel lume che si la diletta.

Son animali al mondo di sì altera
Vista, che 'ncontr' al Sol pur si difende;
Altri, però che 'l gran lume gli offende,
Non escon fuor se non verso la sera;

Ed altri, col desio folle, che spera
Gioir forse nel foco perchè splende,
Provan l' altra virtù, quella che 'ncende.
Lasso, il mio loco è 'n questa ultima schiera.

Ch' i' non son forte ad aspettar la luce
Di questa Donna, e non so fare schermi
Di luoghi tenebrosi o d' ore tarde.

Però con gli occhi lagrimosi e 'nfermi
Mio destino a vederla mi conduce:
E so ben ch' i' vo dietro a quel che m' arde.



SONNET XV.

Il se compare au papillon, qui trouve la mort dans la lumière qui le charmait tant.

Il est des animaux qui ne craignent de voir
Les rayons du soleil, quand même plus il brille;
D'autres dont le grand jour offense la pupille,
Et qui de leurs réduits ne sortent que le soir;

Et d'autres qui, bercés par le trompeur espoir
De jouir dans le feu qui devant eux pétille,
Les victimes se font de l'autre effet qui grille.
Dans cette plèbe, hélas! mon rang je dois avoir:

Car je ne puis fixer les lumières si vives
De cette femme, et puis je ne sais recourir
Soit aux lieux ténébreux, soit aux heures tardives.

Mais mon destin me pousse après elle à courir
Avec mes yeux en pleurs et brisés par la peine,
Quoique je sache bien qu'à brûler il m'entraîne.

SONETTO XVI.

Tentò e ritentò più volte, ma indarno, di lodare le bellezze della sua Donna.

Vergognando talor ch' ancor si taccia,
Donna, per me vostra bellezza in rima,
Ricorro al tempo ch' i' vi vidi prima,
Tal che null' altra fia mai che mi piaccia.

Ma trovo peso non dalle mie braccia,
Nè ovra da polir con la mia lima :
Però l' ingegno, che sua forza estima,
Nell' operazion tutto s' agghiaccia.

Più volte gia per dir le labbra apersi ;
Poi rimase la voce in mezzo 'l petto.
Ma qual suon poria mai salir tant' alto ?

Più volte incominciai di scriver versi ;
Ma la penna e la mano e l' intelletto
Rimaser vinti nel primier assalto.



SONNET XVI.

Il essaye bien souvent, mais en vain, de louer les beautés de Laure.

Rougissant quelquefois qu'en mes vers je ne tente
De prôner vos beautés, en les faisant saillir,
Je pense au premier jour qui me fit tressaillir,
Aussi depuis toute autre est pour moi déplaisante.

Mais je sens pour mes bras la charge trop pesante,
Ma lime ne saurait si belle œuvre polir,
Devant un tel labeur ma valeur vient pâlir;
Elle se tâte et craint de rester impuissante.

De parler bien des fois j'ai désiré tenter
(A si grande hauteur quel son pourrait monter?),
Et ma voix n'a voulu quitter sa résidence.

De chanter plusieurs fois en vers j'ai commencé,
Mais ma plume, et ma main, et mon intelligence,
Ont vite reculé dès le premier essai.

SONETTO XVII.

Dimostra che il suo cuore sta in pericolo di morire se Laura nol soccorre.

Mille fiate, o dolce mia guerrera,
Per aver co' begli occhi vostri pace,
V' aggio profferto il cor; ma a voi non piace
Mirar si basso con la mente altera;

E se di lui fors' altra donna spera,
Vive in speranza debile e fallace:
Mio, perchè sdegno ciò ch' a voi dispiace,
Esser non può giammai cosi com' era.

Or s' io lo scaccio, ed e' non trova in voi
Nell' esilio infelice alcun soccorso,
Nè sa star sol, nè gire ov' altri 'l chiama,

Poria smarrire il suo natural corso;
Che grave colpa fia d'ambeduo noi,
E tanto più di voi, quanto più v' ama.

SONNET XVII.

Il démontre que son cœur est en danger de mort si Laure ne vient à son secours.

Que de milliers de fois, en voulant apaiser
L'aspect de vos beaux yeux, pour moi d'un dur extrême,
Vous ai-je offert mon cœur ! Mais vous, fierté suprême,
Vos regards aussi bas vous ne daignez baisser.

Que si toute autre femme osait à lui penser,
D'un faible et fol espoir à se bercer elle aime ;
Et je crains (tant je hais tout objet que vous-même
Haïssez) de n'aimer plus à le caresser.

Or, si je le bannis, que dans vous le transfuge
N'ait d'accueil, si, d'autrui dédaignant le refuge,
Il ne peut rester seul dans son fatal exil.

Il pourra bien quitter sa bonne destinée,
Et de nous deux viendrait la faute et ce péril,
Mais d'autant plus de vous, vous plus affectionnée.

SESTINA I.

Espone la miseria del suo stato. Ne accusa Laura. La brama pietosa, e ne dispera.

A qualunque animale alberga in terra,
Se non se alquanti c' hanno in odio il Sole,
Tempo da travagliare è quanto è 'l giorno;
Ma poi ch' il ciel accende le sue stelle,
Qual torna a casa, e qual s' annida in selva
Per aver posa almen infin all' alba.

Edio, da che comincia la bell' alba
A scuoter l' ombra intorno della terra
Svegliando gli animali in ogni selva,
Non ho mai triegua di sospir col Sole:
Poi, quand' io veggio fiammeggiar le stelle,
Vo lagrimando e desiando il giorno.

Quando la sera scaccia il chiaro giorno,
E le tenebre nostre altrui fann' alba,
Miro pensoso le crudeli stelle,
Che m' hanno fatto di sensibil terra,

SEXTINE I.

Il expose son malheureux état, il en accuse Laure, et il désire ardemment qu'elle ait compassion de lui : il en désespère.

Pour tous les animaux qui parcourent la terre,
Si j'en excepte ceux qui craignent le soleil,
Le temps de travailler, c'est pendant qu'il fait jour;
Mais, sitôt que l'on voit scintiller les étoiles,
Tel rentre à son logis, tel regagne les bois,
Pour prendre du repos jusqu'au retour de l'aube.

Et moi, depuis l'instant qu'on voit arriver l'aube
Pour dissiper la nuit qui nous voilait la terre,
Provoquant le réveil des bêtes dans les bois,
Mes soupirs sont sans fin tant que luit le soleil ;
Et lorsqu'au ciel je vois scintiller les étoiles,
Je pleure et je voudrais voir éclore le jour.

Lorsque l'ombre du soir chasse l'éclat du jour,
Et que la nuit naissante, autre part produit l'aube,
Je contemple en pensant les cruelles étoiles,
Qui m'ont fait et rendu de si sensible terre,

E maledico il dì ch' i' vidi 'l Sole :
Che mi fa in vista un uom nudrito in selva.

Non credo che pascesse mai per selva
Si aspra fera, o di notte o di giorno,
Come costei ch' i' piango all' ombra e al Sole,
E non mi stanca primo sonno, od alba;
Che, bench' i' sia mortal corpo di terra,
Lo mio fermo desir vien dalle stelle.

Prima ch' i' torni a voi, lucenti stelle,
O tomi giù nell' amorosa selva
Lassando il corpo, che fia trita terra,
Vedess' io in lei pietà : ch' in un sol giorno
Può ristorar molt' anni, e 'nnanzi l' alba
Puommi arricchir dal tramontar del Sole.

Con lei foss' io da che si parte il Sole,
E non ci vedess' altri che le stelle;
Sol una notte ; e mai non fosse l' alba ;
E non si trasformasse in verde selva
Per uscirmi di braccia come il giorno
Che Apollo la seguia quaggiù per terra.

Ma io sarò sotterra in secca selva,
E 'l giorno andrà pien di minute stelle,
Prima ch' a si dolce alba arrivi il Sole.

Et je maudis le jour que je vis le soleil ;
A me voir on dirait un habitant des bois.

Je n'aurais jamais cru qu'il vécut dans les bois
Une bête si fière, ou de nuit ou de jour,
Que celle que je pleure à l'ombre, en plein soleil,
Sans jamais me lasser du soir jusques à l'aube;
Et quoiqu'issu je sois du limon de la terre,
Mon persistant désir je le tiens des étoiles.

Avant que je retourne [1] à vous, belles étoiles,
Puissé-je, avant de choir dans les amoureux bois,
Abandonnant mon corps pour redevenir terre,
Voir en vous la pitié; la douceur d'un seul jour
Peut calmer bien des maux, et même avant que l'aube
Paraisse, m'enrichir [2] du coucher du soleil.

Puissé-je être avec Laure au départ du soleil,
Et voir briller dès lors sans cesse les étoiles,
Seul pendant une nuit, sans revoir jamais l'aube,
Et qu'elle n'aille point se changer en vert [3] bois
Pour s'enfuir de mes bras, comme elle fit un jour
Qu'Apollon la suivait ici-bas sur la terre.

Sous terre bien plutôt je serai dans le bois,
Dans le jour on verra d'innombrables étoiles,
Avant que si belle aube ait pour moi mon soleil.

CANZONE I.

Perduta la libertà, servo di Amore, descrive e compiange il proprio stato.

Nel dolce tempo della prima etade,
Che nascer vide ed ancor quasi in erba
La fera voglia che per mio mal crebbe;
Perchè, cantando, il duol si disacerba,
Canterò com' io vissi in libertade,
Mentre Amor nel mio albergo a sdegno s' ebbe;
Poi seguirò siccome a lui ne 'ncrebbe
Troppo altamente, e che di ciò m' avvenne;
Di ch' io son fatto a molta gente esempio:
Benchè 'l mio duro scempio
Sia scritto altrove sì che mille penne
Ne son già stanche, e quasi in ogni valle
Rimbombi il suon de' miei gravi sospiri,
Ch' acquistan fede alla penosa vita.
E se qui la memoria non m' aita,
Come suol fare, iscusinla i martiri,
Ed un pensier, che solo angoscia dalle
Tal, ch' ad ogni altro fa voltar le spalle,

CANZONE I.

Ayant perdu la liberté, esclave de l'amour, il décrit et déplore son propre sort.

Puisque par la chanson la douleur s'atténue,
Je chanterai comment, en la douce saison
De mon printemps qui vit germer comme un gazon
La dure passion pour mon malheur accrue,
Je chanterai comment je fus en liberté,
Tant que mon cœur ne fut par l'amour fréquenté;
Et quel fut son courroux, quelle sa violence,
Je dirai quelle en fut pour moi la conséquence;
D'exemple peut servir pour d'autres mon malheur,
Quoique de telle douleur
Le tableau soit tracé déjà par mille plumes,
Lasses d'un tel labeur, fécond en amertumes,
Et que dans tous vallons résonnent mes soupirs,
L'existence attestant de mes durs déplaisirs.
Mais, si par cas ici me devenait rebelle
Ma mémoire, pourtant presque toujours fidèle,
Que tout martyr l'excuse : un seul penser si fort
L'oppresse, que tout autre il bannit sans effort;

E mi face obbliar me stesso a forza;
Che tien di me quel d' entro, ed io la scorza.

I' dico che dal dì che 'l primo assalto
Mi diede Amor, molt' anni eran passati,
Sì ch' io cangiava il giovenile aspetto;
E dintorno al mio cor pensier gelati
Fatto avean quasi adamantino smalto
Ch' allentar non lassava il duro affetto:
Lagrima ancor non mi bagnava il petto
Nè rompea il sonno; et quel ch' in me non era
Mi pareva un miracolo in altrui.
Lasso, che son! che fui!
La vita al fin, e 'l dì loda la sera.
Che sentendo il crudel di ch' io ragiono,
Infin allor percossa di suo strale
Non essermi passato oltra la gonna,
Prese in sua scorta una possente donna,
Ver cui poco giammai mi valse o vale
Ingegno o forza o dimandar perdono.
Ei duo mi trasformaro in quel ch' i' sono
Facendomi d' uom vivo un lauro verde,
Che per fredda stagion foglia non perde.

Qual mi fec' io quando primier m' accorsi
Della trasfigurata mia persona,
E i capei vidi far di quella fronde

Son empire exclusif à m'oublier me force,
Car il règne au dedans et me laisse l'écorce.

Je dis donc qu'en ce jour que la première ardeur
Je sentis de l'amour, à l'âge juvénile
L'âge mûr succédait, puis, autour de mon cœur,
De mes pensers glacés la cohorte virile
Formait comme un émail quasi-diamantin
Qui barrait le passage à l'amoureux instinct.
De pleurs n'était encor ma poitrine baignée,
Ni mon sommeil rompu ; ce qui ma destinée
N'était point chez autrui me semblait surprenant.
Que suis-je, hélas ! maintenant.
De la vie et du jour, le soir seul fait le prône !
Le cruel dont le nom dans mes discours résonne,
Voyant que par ses traits je n'étais point blessé,
Que son dard contre moi reculait émoussé,
Une puissante dame alors prit à sa suite
Qui par force ou savoir ne fut jamais séduite,
Dont j'invoquai toujours, mais en vain, le pardon.
Par eux deux je sentis mon corps et mon visage
Transformés en laurier au verdoyant feuillage,
Qui résiste aux rigueurs de la froide saison.

Quelle, au premier abord, ne fut point ma surprise,
Quand ma conversion j'eus clairement comprise,
Quand je vis mes cheveux en feuilles se dresser,

Di che sperato avea già lor corona,
E i piedi in ch' io mi stetti e mossi e corsi
(Com' ogni membro all' anima risponde),
Diventar due radici sovra l' onde,
Non di Peneo, ma d' un più altero fiume;
E 'n duo rami mutarsi ambe le braccia!
Nè meno ancor m' agghiaccia
L' esser coverto poi di bianche piume,
Allor che fulminato e morto giacque
Il mio sperar, che troppo alto montava.
Che, perch' io non sapea dove nè quando
Mel ritrovassi, solo, lagrimando,
Là 've tolto mi fu, dì e notte andava
Ricercando dal lato e dentro all' acque,
E giammai poi la mia lingua non tacque,
Mentre poteo, del suo cader maligno:
Ond' io presi col suon color d' un cigno.

Cosi lungo l' amate rive andai;
Che volendo parlar, cantava sempre,
Mercè chiamando con estrania voce:
Nè mai in si dolci o in si soavi tempre
Risonar seppi gli amorosi guai,
Che 'l cor s' umiliasse aspro e feroce.
Qual fu a sentir, che 'l ricordar mi coce?
Ma molto più di quel ch' è per innanzi,
Della dolce ed acerba mia nemica

Qu'en couronne pour moi je comptais voir tresser,
Et mes pieds qui servaient à la marche, à la course
(De tout membre l'élan dans l'âme prend sa source)
En racines changés, sur les ondes glissant
Non du Pené, mais bien d'un fleuve [1] plus puissant,
Et deux rameaux tenant de mes deux bras la place!
Non moins je sentis la glace
Quand un plumage blanc devint mon vêtement,
Alors que foudroyée et sans nul mouvement,
Pour avoir trop monté, gisait mon espérance.
Ignorant son refuge et ne sachant d'avance
Si je la reverrais, des larmes je versais,
Où je la vis tomber nuit et jour je passais,
La demandant aux bords, la demandant à l'onde.
Jamais depuis ce temps n'a cessé la faconde
De ma langue, en pensant à mon cruel malheur,
D'où du cygne je pris le chant et la couleur.

C'est ainsi que j'allai sur cet aimé rivage,
La chanson remplaçant le vulgaire langage,
Et d'une étrange voix je demandais pardon;
Mais jamais d'un si doux ni d'un si touchant son
Je n'ai fait résonner mon amoureuse ivresse
Pour fléchir de son cœur la sauvage rudesse;
Que me répondit-elle ? Ah ! cuisant souvenir !
Mais sur ma douce, hélas ! et bien dure maîtresse
A de plus longs détails je dois donc en venir,

È bisogno ch' io dica ;
Benchè sia tal, ch' ogni parlare avanzi.
Questa, che col mirar gli animi fura,
M' aperse il petto, e 'l cor prese con mano,
Dicendo a me : di ciò non far parola.
Poi la rividi in altro abito sola,
Tal ch' i' non la conòbbi (o senso umano !),
Anzi le dissi 'l ver, pien di paura ;
Ed ella nell' usata sua figura
Tosto tornando, fecemi, oimè lasso,
D' uom, quasi vivo e sbigottito sasso.

Ella parlava sì turbata in vista,
Che tremar mi fea dentro a quella petra
Udendo : I' non son forse chi tu credi.
E dicea meco : Se costei mi spetra,
Nulla vita mi fia noiosa e trista :
A farmi lagrimar, signor mio, riedi.
Come, non so ; pur io mossi indi i piedi,
Non altrui incolpando che me stesso,
Mezzo, tutto quel dì, tra vivo e morto.
Ma perchè 'l tempo è corto,
La penna al buon voler non può gir presso ;
Onde più cose nella mente scritte
Vo trapassando, e sol d' alcune parlo,
Che maraviglia fanno a chi l' ascolta.
Morte mi s' era intorno al core avvolta ;

Ce monde en entretenir,
Quoi qu'il n'est pour la peindre aucun style assez mâle.
Elle qui par ses yeux toute vigueur rend pâle,
De mon sein qu'elle ouvrit, prit mon cœur de sa main,
En me disant : Surtout de ceci ne dis rien.
Je la revis depuis si douce devenue,
Pareille (ô sens humain !) je ne l'avais connue,
Et le vrai je lui dis tout tremblant et peureux ;
Mais, elle reprenant son aspect rigoureux,
Ma personne à l'instant devint inanimée,
Et ma nature humaine en roche transformée.

En parlant elle avait le regard si troublé,
Que, tout roc que j'étais, dans moi j'en ai tremblé,
En entendant ces mots : Tu peux mal me connaître.
Moi je me dis : Du roc libre si j'allais être,
Tout autre sort pour moi je verrais sans douleurs :
Oh ! mon seigneur, [2] fais donc, fais recouler mes pleurs !
De cet affreux état je sortis, mais j'ignore
Par quel moyen ; de tout seul je m'accuse encore ;
Et, non moins mort que vif, je vécus tout ce jour.
Mais, le temps étant si court,
Ma plume à mon vouloir ne saurait point suffire ;
Ainsi des doux pensers le plan dois-je réduire,
Qui dans moi sont gravés, quelques-uns dénommant
Que les gens entendront avec étonnement.
De ma mort [3] je sentais mon cœur en la puissance ;

Nè tacendo potea di sua man trarlo,
O dar soccorso alle virtuti afflitte;
Le vive voci m' erano interditte;
Ond' io gridai con carta e con inchiostro:
Non son mio, no; s' io moro, il danno è vostro.

Ben mi credea dinanzi agli occhi suoi
D' indegno far così di mercè degno;
E questa spene m' avea fatto ardito.
Ma talor umiltà spegne disdegno,
Talor l' enfiamma: e ciò sepp' io dappoi,
Lunga stagion di tenebre vestito;
Ch' a quei preghi il mio lume era sparito.
Ed io non ritrovando intorno intorno
Ombra di lei, nè pur de' suoi piedi orma,
Com' uom che tra via dorma,
Gittaimi stanco sopra l' erba un giorno.
Ivi, accusando il fuggitivo raggio,
Alle lagrime triste allargai 'l freno,
E lasciaile cader come a lor parve:
Nè giammai neve sott' al Sol disparve,
Com' io sentii me tutto venir meno,
E farmi una fontana a piè d' un faggio.
Gran tempo umido tenni quel viaggio.
Chi udì mai d' uom vero nascer fonte?
E parlo cose manifeste e conte.

Ne pouvant de sa main l'avoir par le silence,
Ni mes sens affligés nullement secourir,
Captive étant ma voix, sans pouvoir discourir,
Par l'encre et le papier j'exprimai cette plainte :
A vous je suis; si donc je meurs, à vous l'atteinte.

Je pensais, en parlant avec cet abandon,
Que j'aurais, quoiqu'indigne, obtenu mon pardon ;
Et cet espoir avait redoublé ma hardiesse.
Mais, si l'humilité fait que le dédain cesse,
Souvent elle l'accroît : depuis je l'ai bien su,
Enveloppé dans l'ombre où j'ai longtemps vécu ;
Car, me voyant prier, elle avait pris la fuite.
Ma lumière, et malgré ma constante poursuite,
Son ombre ni ses pas ne pouvant découvrir,
Tel que bien las de courir,
Un jour je m'étalai bien fatigué sur l'herbe,
De l'astre fugitif plaignant la perte acerbe;
Alors mes tristes pleurs je mis en liberté,
Voulant les voir couler, même à satiété.
Non, le soleil ne vit neige si tôt fondue,
Que ma vigueur ne fut promptement disparue :
De mes yeux près d'un hêtre un ruisseau prit son jet,
Et bien longtemps dura cet humide trajet.
Qui croira donc qu'un homme en source se transforme ?
Pourtant ce que je dis est au vrai bien conforme.

L' alma, ch' è sol da Dio fatta gentile
(Che già d' altrui non può venir tal grazia),
Simile al suo Fattor stato ritene :
Però di perdonar mai non è sazia
A chi, col core e col sembiante umile,
Dopo quantunque offese a mercè vene ;
E se contra suo stile ella sostene
D' esser molto pregata, in lui si specchia ;
E fal, perchè 'l peccar più si pavente :
Che non ben si ripente
Dell' un mal chi dell' altro s' apparecchia.
Poi che Madonna, da pietà commossa,
Degnò mirarmi, e riconobbe e vide
Gir di pari la pena col peccato ;
Benigna mi ridusse al primo stato.
Ma nulla è al mondo in ch' uom saggio si fide :
Ch' ancor poi, ripregando, i nervi e l' ossa
Mi volse in dura selce ; e cosi scossa
Voce rimasi dell' antiche some,
Chiamando Morte e lei sola per nome.

Spirto doglioso, errante (mi rimembra),
Per spelunche deserte e pellegrine,
Piansi molt' anni il mio sfrenato ardire ;
Ed ancor poi trovai di quel mal fine,
E ritornai nelle terrene membra,
Credo, per più dolor ivi sentire.

L'âme, qui de Dieu seul tient sa noble valeur
(D'autres ne peut venir une telle faveur),
A son bon Créateur se retrouve semblable ;
De là de pardonner elle est insatiable
A qui d'aspect, de cœur humble et contrit se fait ;
Mais si longtemps parfois aux vœux elle résiste,
Comme lui bien longtemps elle veut qu'on insiste,
Afin que les péchés il aille détestant :
Car tel est mal repentant
Qui d'un nouveau méfait voit l'heure survenue.
Quand de compassion ma belle dame émue
Daigna me regarder, et voyant mon erreur
Compensée à son gré par ma longue douleur,
Bénigne me rendit à mon premier partage.
Mais sur rien ici-bas ne compte l'homme sage ;
Car depuis, la priant pour la seconde fois,
Je devins dur rocher, et ma tremblante voix,
D'un passé bien cruel triste réminiscence,
De la mort d'elle seule invoquait l'assistance.

Tel qu'une âme chagrine, il m'en souvient toujours,
Errant dans les réduits, dans les sombres séjours,
Bien des ans je pleurai ma trop ardente audace ;
Plus tard trouvant la fin d'une telle disgrâce,
L'usage je repris de mes membres charnels,
Mais pour souffrir, je crois, des maux bien plus cruels.

I' seguii tanto avanti il mio desire,
Ch' un dì, cacciando, siccom' io solea,
Mi mossi; e quella fera bella e cruda
In una fonte ignuda
Si stava, quando 'l Sol più forte ardea.
Io, perchè d' altra vista non m' appago,
Stetti a mirarla, ond' ella ebbe vergogna;
E per farne vendetta, o per celarse,
L' acqua nel viso con le man mi sparse.
Vero dirò (forse e' parrà menzogna);
Ch' i' sentii trarmi della propria immago;
Ed in un cervo solitario e vago
Di selva in selva, ratto mi trasformo;
Ed ancor de' miei can fuggo lo stormo.

Canzon, i' non fu' mai quel nuvol d' oro
Che poi discese in preziosa pioggia,
Si che 'l foco di Giove in parte spense;
Ma fui ben fiamma, ch' un bel guardo accense;
E fui l' uccel che più per l' aere poggia,
Alzando lei, che ne' miei detti onoro.
Nè per nova figura il primo alloro
Seppi lassar; che pur la sua dolce ombra,
Ogni men bel piacer del cor mi sgombra.

Si fort la passion j'aimais qui me consume,
Qu'un jour (en chasse étant, j'en avais tant coutume)
Je marchais, quand ma belle apparut à mes yeux,
Mais à l'aspect furieux,
Sous un soleil brûlant se baignant toute nue;
Et moi que satisfait, hélas ! sa seule vue,
Je m'arrête à la voir; elle de se fâcher,
Et, voulant se venger, à mes yeux se cacher,
Avec ses mains lança l'onde sur mon visage.
Je dis vrai (mensonger l'on croira mon langage),
D'être homme je cessai, stupéfait et surpris,
Et d'un cerf aussitôt les allures je pris,
Errant de bois en bois, prenant toujours la fuite,
Et de mes chiens je crains encore la poursuite.

Je ne fus point, mes vers, ce beau nuage [4] d'or,
Qui plus tard descendit en salutaire pluie
Et le feu de Jupin éteignit en partie;
Mais je fus un brasier allumé par deux yeux;
Je fus l'oiseau qui plane au plus haut dans les cieux,
Exaltant celle-là qu'en mes rimes je chante;
Et jamais le laurier [5] pour tout objet nouveau
Je n'ai su délaisser, car son ombre charmante
Ferme vite mon cœur à tout plaisir moins beau.

CANZONE II.

Lodando le bellezze di Laura, mette in questione se debba o no lasciarne l' amore.

Verdi panni, sanguigni, oscuri o persi
Non vestì donna unquanco,
Nè d' or capelli in bionda treccia attorse,
Si bella come questa che mi spoglia
D' arbitrio, e dal cammin di libertade
Seco mi tira sì, ch' io non sostegno
Alcun giogo men grave.

E se pur s' arma talor a dolersi
L' anima, a cui vien manco
Consiglio, ove 'l martir l' adduce in forse;
Rappella lei dalla sfrenata voglia
Subito vista; che del cor mi rade
Ogni delira impresa, ed ogni sdegno
Fa 'l veder lei soave.

Di quanto per amor giammai soffersi,
Ed aggio a soffrir anco

CANZONE II.

Tout en louant les beautés de Laure, il se demande s'il doit oui ou non renoncer à l'aimer.

Non, jamais femme n'eut des vêtements ou verts [1],
Pourpres, ou grenats, ou pers,
Ni si beaux cheveux d'or nattés en blonde tresse,
Comme celle qui tant mon libre arbitre oppresse,
Qui maîtrise à tel point ma propre liberté,
M'attachant à ses pas, qu'il ne sera porté
Par moi joug qui moins me presse.

De se plaindre parfois si prête elle serait
L'âme qui se déconcerte,
Quand l'excès de douleur lui fait craindre sa perte ;
Tout effréné désir par elle disparaît ;
A des projets meilleurs, si tôt qu'elle apparaît,
Mon cœur est converti ; sa vue aussi sait faire
Bien douce toute colère.

Du mal qu'aimant je souffre, et du mal attendu
Jusqu'au jour que la blessure

Fin che mi sani 'l cor colei che 'l morse,
Rubella di mercè, che pur l' envoglia,
Vendetta fia; sol che contra umiltade
Orgoglio ed ira il bel passo ond' io vegno
Non chiuda e non inchiave.

Ma l' ora e 'l giorno ch' io le luci apersi
Nel bel nero e nel bianco
Che mi scacciar di là dov' Amor corse,
Novella d' esta vita che m' addoglia
Furon radice, e quella in cui l' etade
Nostra si mira, la qual piombo o legno
Vedendo è chi non pave.

Lagrima adunque che dagli occhi versi
Per quelle, che nel manco
Lato mi bagna chi primier s' accorse,
Quadrella, del voler mio non mi svoglia,
Che 'n giusta parte la sentenzia cade :
Per lei sospira l' alma ; ed ella è degno
Che le sue piaghe lave.

Da me son fatti i miei pensier diversi :
Tal già, qual io mi stanco,
L'amata spada in se stessa contorse.
Nè quella prego che però mi scioglia :
Che men son dritte al ciel tutt' altre strade ;

Soit guérie en mon cœur par qui fit la morsure,
Par elle sans pitié, qui brûlant m'a rendu,
Oui, j'en serai vengé, pourvu que de me rendre
Dans mon humilité près d'elle et de l'entendre
Il ne me soit défendu.

Mais l'heure, mais le jour où je vis le mirage
Des beaux yeux du beau visage,
Qui m'ont chassé de moi [2] pour y loger l'Amour,
De tous mes maux la source et cette heure et ce jour
Devinrent aussitôt ; et celle en qui notre âge
Se mire, si quelqu'un peut sans peur l'approcher,
Plomb je le dis ou rocher.

Les larmes que mes yeux versent en abondance,
Pour le mal qu'ont dû donner
Les flèches à mon cœur outré par la souffrance,
Ne sauraient de mon but jamais me détourner ;
Sur qui la mérita la juste peine tombe :
Par mes yeux l'âme souffre, alors il leur incombe
De ses blessures baigner.

Toujours en mes pensers règne l'incertitude :
Dans [3] pareille inquiétude,
Didon du glaive aimé se perça de sa main.
Je ne veux point pourtant quitter ma servitude,
Car moins droit mène au ciel un tout autre chemin,

E non s' aspira al glorioso regno
Certo in più salda nave.

Benigne stelle che compagne fersi
Al fortunato fianco,
Quando 'l bel parto giù nel mondo scorse!
Ch' è stella in terra, e come in lauro foglia,
Conserva verde il pregio d' onestade:
Ove non spira folgore, nè indegno
Vento mai che l' aggrave.

So io ben ch' a voler chiuder in versi
Sue laudi, fora stanco
Chi più degna la mano a scriver porse.
Qual cella è di memoria in cui s' accoglia
Quanta vede virtù, quanta beltade;
Chi gli occhi mira d' ogni valor segno,
Dolce del mio cor chiave?

Quanto 'l Sol gira, Amor più caro pegno,
Donna, di voi non ave.

Et, pour atteindre au port du glorieux empire,
Je ne vois plus sûr navire.

Oh ! combien, quand ce sein bien fortuné rendit
Si belle dame vivante,
Fut des astres benins la face souriante !
Étoile elle est sur terre; et si toujours verdit
Le laurier, tout autant persiste et ne s'altère
L'éclat de ses vertus, et l'accès interdit
En est au vent, au tonnerre.

Pour vous chanter en vers, je veux en convenir,
Vaine serait la puissance
Même de l'écrivain le plus riche en science.
Quelle mémoire donc pourrait bien contenir
Des vertus, des beautés, qui dans ses yeux sont telles,
Ses yeux qui de mon cœur sont les deux clefs si belles?
Là toutes semblent s'unir.

Jamais sous le soleil l'Amour ne vit, madame,
Plus charmant bijou que vous.

SESTINE II.

Benchè disperi di vedere Laura pietosa, protesta di amarla fino alla morte.

Giovane donna sott' un verde lauro
Vidi, più bianca e più fredda che neve
Non percossa dal Sol molti e molt' anni;
E 'l suo parlar e 'l bel viso e le chiome
Mi piacquen sì, ch' i' l' ho dinanzi agli occhi
Ed avrò sempre, ov' io sia, in poggio o 'n riva.

Allor saranno i miei pensieri a riva,
Che foglia verde non si trovi in lauro;
Quand' avrò queto il cor, asciutti gli occhi,
Vedrem ghiacciar il foco, arder la neve.
Non ho tanti capelli in queste chiome
Quanti vorrei quel giorno attender anni.

Ma perchè vola il tempo e fuggon gli anni,
Sì ch' alla morte in un punto s' arriva,
O con le brune o con le bianche chiome,
Seguirò l' ombra di quel dolce lauro

SEXTINE II.

Quoiqu'il ait peu d'espoir de voir Laure compatissante, il proteste qu'il l'aimera jusqu'à la mort.

Jeune femme je vis, et sous un vert laurier
Bien plus blanche elle était, plus froide que la neige
Qui n'a vu le soleil depuis bien des années ;
Son visage et sa voix, sa blonde chevelure,
M'ont tellement charmé, que sans cesse à mes yeux
Je les verrai présents par monts et par rivages.

Mes pensers n'atteindront de leur but les rivages,
Que des feuilles ne soit privé le vert laurier ;
Quand en paix je serai, quand j'aurai secs mes yeux,
Les flammes glaceront et brûlera la neige ;
Et bien moins de cheveux j'ai dans ma chevelure
Que je voudrais ce jour attendre des années.

Mais, puisque le temps vole et que fuient les années,
Que si vite la mort nous mène à ses rivages,
Soit qu'on porte la brune ou blanche chevelure
L'ombre je poursuivrai de ce charmant laurier

Per lo più ardente Sole e per la neve,
Fin che l' ultimo dì chiuda quest' occhi.

Non fur giammai veduti si begli occhi
O nella nostra etade o ne' prim' anni ;
Che mi struggon così come 'l Sol neve :
Onde procede lagrimosa riva,
Ch' Amor conduce a piè del duro lauro,
C' ha i rami di diamante, e d' or le chiome.

I' temo di cangiar pria volto e chiome,
Che con vera pietà mi mostri gli occhi
L' idolo mio scolpito in vivo lauro ;
Che, s' al contar non erro, oggi ha sett' anni
Che sospirando vo di riva in riva
La notte e 'l giorno, al caldo ed alla neve.

Dentro pur foco, e for candida neve,
Sol con questi pensier, con altre chiome,
Sempre piangendo andrò per ogni riva,
Per far forse pietà venir negli occhi
Di tal che nascerà dopo mill' anni,
Se tanto viver può ben culto lauro.

L' auro e i topazj al Sol sopra la neve
Vincon le bionde chiome presso agli occhi
Che menan gli anni miei sì tosto a riva.

Sous le soleil brûlant, même à travers la neige,
Jusqu'à ce dernier jour qui clora mes deux yeux.

Non, jamais on ne vit sur terre si beaux yeux,
Ni dans les temps présents, ni dans nulles années;
Par eux je suis détruit, tel qu'au soleil la neige;
Et des pleurs abondants coulent de mes rivages,
Dirigés par l'Amour au pied du dur laurier,
Au tronc de diamant, à blonde chevelure.

Mais plutôt changeront mes traits, ma chevelure,
Avant que la pitié me montre en ses beaux yeux
Mon idole sculptée en un vivant laurier;
Et si je sais compter, voilà bien sept années
Que je vais soupirant de rivage en rivages,
La nuit comme le jour, au soleil, sur la neige.

Tout brûlant au dedans, et les traits blanc de neige,
Sans changer de pensers, changeant de chevelure,
Sans cesser de pleurer, j'irai sur tous rivages;
Et puisse la pitié faire pleurer les yeux
De ceux-là qui naîtront dans des milliers d'années,
Si des siècles peut vivre un bien soigné laurier!

Plus que topaze et l'or, que soleil et que neige
Brillent les blonds cheveux placés près des beaux yeux,
Qui si vite mes ans mènent à leurs rivages.

SONETTO XVIII.

Laura, morendo, avrà certamente il seggio più alto della gloria del Cielo.

Quest' anima gentil, che si diparte,
Anzi tempo chiamata all' altra vita,
Se lassuso è, quant' esser de', gradita,
Terrà del ciel la più beata parte.

S' ella riman fra 'l terzo lume e Marte,
Fia la vista del Sole scolorita;
Poich' a mirar sua bellezza infinita
L' anime degne intorno a lei fien sparte.

Se si posasse sotto 'l quarto nido,
Ciascuna delle tre saria men bella,
Ed essa sola avria la fama e 'l grido.

Nel quinto giro non abitrebb' ella;
Ma se vola più alto, assai mi fido
Che con Giove sia vinta ogni altra stella.

SONNET XVIII.

Laure occupera certainement après sa mort le siége le plus élevé dans la gloire du Ciel.

Si ce sublime esprit d'ici se retirant
Par un trépas précoce, à lui si Dieu l'appelle,
Et qu'au Ciel on lui fasse un accueil digne d'elle,
Elle obtiendra le siége en honneur le plus grand.

Entre Vénus et Mars si sa place elle prend,
La face du soleil apparaîtra moins belle ;
Puisque, pour admirer sa beauté si nouvelle,
Autour d'elle seront les anges tous en rang.

Sous le nid quatrième en cas qu'elle se pose,
Les trois autres seront près d'elle peu de chose,
Et toute renommée à son honneur serait.

Mais le cinquième ciel elle dédaignerait.
Si plus haut elle va, sur Jupiter, j'espère,
Elle prendra l'avance et sur toute autre sphère.

SONETTO XIX.

Non at'ende pace, nè disinganno del suo amore, se non che dalla morte.

Quanto più m' avvicino al giorno estremo
Che' l' umana miseria suol far breve,
Più veggio 'l tempo andar veloce e leve,
E 'l mio di lui sperar fallace e scemo.

I' dico a' miei pensier : Mon molto andremo
D' amor parlando omai; ch 'l duro e greve
Terreno incarco, come fresca neve,
Si va struggendo; onde noi pace avremo :

Perchè con lui cadrà quella speranza
Che ne fe vaneggiar si lungamente,
E 'l riso e 'l pianto e la paura e l' ira.

Sì vedrem chiaro poi come sovente
Per le cose dubbiose altri s' avanza,
E come spesso indarno si sospira.

SONNET XIX.

C'est de la mort seule qu'il attend la paix et la désillusion de son amour.

Plus je sens s'approcher le jour que nous mourons,
Qui réduit à néant toute peine cruelle,
Bien mieux je vois le temps s'enfuir à tire d'aile,
Et que peu vaut l'espoir que sur lui nous fondons.

Je dis à mes pensers : Bientôt nous cesserons
De parler de l'Amour, car ma prison charnelle,
Pour moi pleine d'ennuis, comme neige nouvelle
Je vois se dissolvant, et la paix nous aurons :

Puisque, mon corps mourant, mourront et l'espérance
Qui nous a si longtemps de rêves caressés,
Et les pleurs et les ris, la peur, la violence.

Et combien nos projets sont souvent mal dressés
Bien clairement alors nous pourrons voir et lire,
Et que sans nul profit fréquemment on soupire

SONETTO XX.

Laura inferma gli apparisce in sogno, e lo assicura ch' ella ancor vive.

Già fiammeggiava l' amorosa stella
Per l' oriente, e l' altra, che Giunone
Suol far gelosa, nel settentrione
Rotava i raggi suoi lucente e bella;

Levata era a filar la vecchierella,
Discinta e scalza, e desto avea 'l carbone;
E gli amanti pungea quella stagione
Che per usanza a lagrimar gli appella;

Quando mia speme, già condotta al verde,
Giunse nel cor, non per l' usata via;
Che 'l sonno tenea chiusa, e 'l dolor molle;

Quanto cangiata, oimè, da quel di pria!
E parea dir: Perchè tuo valor perde?
Veder questi occhi ancor non ti si tolle.

SONNET XX.

Laure, malade, lui apparaît dans un songe, et lui donne l'assurance qn'elle vit encore.

Déjà, dans l'Orient, on voyait scintiller
L'étoile de l'Amour; et Caliste, si belle,
Qui sait rendre Junon toujours jalouse d'elle,
Dans le Septentrion commençait à briller;

La vieille était levée, à son aise à filer,
Déjà de son foyer pétillait l'étincelle,
Et les amants pressait cette heure si cruelle
Qui toujours de leurs yeux des larmes fait couler;

Quand mon unique espoir à la souffrance en proie
Pénétra dans mon cœur, non des yeux par la [1] voie
Que le sommeil fermait et l'amère douleur;

Oh! combien pâle était son antique splendeur;
Et dire elle semblait: Pourquoi perdre courage?
Tu peux bien encor voir mes yeux et mon visage.

SONETTO XXI.

Raffigura la sua Donna ad un lauro, e prega Apollo a difenderlo dalle tempeste.

Apollo, s' ancor vive il bel desio
Che t' infiammava alle tessaliche onde,
E se non hai l' amate chiome bionde,
Volgendo gli anni, già poste in oblio;

Dal pigro gelo e dal tempo aspro e rio,
Che dura quanto 'l tuo viso s' asconde,
Difendi or l' onorata e sacra fronde,
Ove tu prima, e poi fu' invescat' io;

E per virtù dell' amorosa speme
Che ti sostenne nella vita acerba,
Di queste impression l' aere disgombra.

Si vedrem poi per maraviglia insieme
Seder la Donna nostra sopra l' erba
E far delle sue braccia a se stess' ombra.

SONNET XXI.

Il compare Laure à un laurier, et il prie Apollon de le garantir de la tempête.

Phébus, s'il vit encor, ce désir chaleureux
Qui t'attirait toujours du Pénée au rivage,
Et si tu n'as, des ans par le constant passage,
Ton grand culte oublié pour les dorés cheveux;

De la dure saison et du froid rigoureux
Qui sévissent autant qu'on ne voit ton image,
Défends-le ce divin, cet honoré feuillage,
Qui toi d'abord, puis moi, nous rendit amoureux.

Fais que par la vertu qui nourrissait ton âme,
Qui dans l'adversité te soutint par l'espoir,
L'air soit débarrassé de ce qui trop l'enflamme.

Puis notre dame ensemble alors nous pourrons voir
Sur le gazon assise, ô surprise nouvelle !
Pour elle se formant de ses bras une ombrelle.

SONETTO XXII.

Vive solitario, e si allontana da tutti, ma ha sempre Amore in sua compagnia.

Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti;
E gli occhi porto, per fuggir, intenti,
Dove vestigio uman l' arena stampi.

Altro schermo non trovo che mi scampi
Dal manifesto accorger delle genti;
Perchè negli atti d' allegrezza spenti
Di fuor si legge com' io dentro avvampi:

Si ch' io mi credo omai che monti e piagge
E fiumi e selve sappian di che tempre
Sia la mia vita, ch' è celata altrui.

Ma pur si aspre vie nè sì selvagge
Cercar non so, ch' Amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui.

SONNET XXII.

Il vit solitaire, il s'éloigne de tout le monde; mais il a toujours l'amour dans sa compagnie.

Seul et pensif, les lieux déserts et retirés
Je m'en vais parcourant dans ma marche tardive,
Et ma vue est toujours à fuir bien attentive,
Tout terrain où je vois des pas humains gravés;

Et pour que mes pensers demeurent ignorés
Aux regards des mortels, autrement je n'arrive ;
On voit dehors combien dans moi ma flamme est vive,
Car tous mes actes sont d'allégresse sevrés.

Je ne doute donc plus et que monts et vallées,
Et fleuves et forêts ne connaissent le cours
Des peines de ma vie, au vulgaire voilées.

Mais toujours près de moi je sens marcher l'Amour,
Quand même le chemin soit bien rude et sauvage,
Lui prenant part au mien, moi-même à son langage.

SONETTO XXIII.

Conosce che la morte nol può trarre d'affanno, e nondimeno, stanco, la invita.

S' io credessi per morte essere scarco
Del pensier amoroso che m' atterra,
Con le mie mani avrei già posto in terra
Queste membra noiose e quello incarco.

Ma perch' io temo che sarebbe un varco
Di pianto in pianto e d' una in altra guerra,
Di qua dal passo ancor che mi si serra,
Mezzo rimango, lasso, e mezzo il varco.

Tempo ben fora omai d' avere spinto
L' ultimo stral la dispietata corda,
Nell' altrui sangue già bagnato e tinto.

Ed io ne prego Amore, e quella sorda,
Che mi lassò de' suoi color dipinto,
E di chiamarmi a se non le ricorda.

SONNET XXIII.

Il reconnaît que la mort ne peut mettre fin à ses peines; néanmoins, fatigué, il l'engage à venir.

Si mes jours seulement je savais qu'il m'en coûte
Pour bannir le penser amoureux et rongeur;
Ces membres ennuyeux de si peu de valeur,
J'aurais déjà jeté de mes mains sur ma route;

Mais comme tellement je crains et je redoute
Qu'à la guerre et qu'aux pleurs succèdent guerre et pleur.
Malgré moi je persiste à vivre de douleur,
Et si je dois mourir ou vivre encor je doute.

Il me semble il est temps qu'elle ait bientôt éteints
Ses dards jusqu'au dernier, cette corde barbare,
Que d'autrui dans le sang elle a baignés et teints,

Et l'Amour j'en supplie, et cette sourde avare,
Qui sur mon front a su sa pâleur étaler,
Que tarde-t-elle donc près d'elle à m'appeler?

CANZONE III.

Mesto per esser lontano da Laura, arde di sommo desiderio di rivederla.

Si è debile il filo a cui s' attene
La gravosa mia vita,
Che, s' altri non l' aita,
Ella fia tosto di suo corso a riva :
Però che dopo l' empia dipartita
Che dal dolce mio bene
Feci, solo una spene
È stato infin a qui cagion ch' io viva ;
Dicendo : Perchè priva
Sia dell' amata vista,
Mantienti, anima trista :
Che sai s' a miglior tempo anco ritorni
Ed a più lieti giorni ?
O se 'l perduto ben mai si racquista ?
Questa speranza mi sostenne un tempo :
Or vien mancando, e troppo in lei m' attempo.

Il tempo passa, e l' ore son si pronte
A fornir il viaggio,
Ch' assai spazio non aggio

CANZONE III.

Désolé d'être éloigné de Laure, il brûle d'un grand désir de la revoir.

Si frêle et délicat est le fil qui me lie
A ma tant pénible vie,
Que sans un bien prompt secours,
Dans un délai très-bref en cesserait le cours;
Depuis que m'éloignant, mon âme est dépourvue
De sa bienfaisante vue;
Un seul espoir me soutient,
Qui seul mon existence alimente et maintient;
Et je dis : De sa présence
Quoique bien dure l'absence,
Mon âme, calme tes pleurs.
Sais-tu s'il ne viendra pour toi des temps meilleurs,
Et plus joyeuses journées?
Si les mortes faveurs ne sont jamais renées?
Cet espoir fort longtemps me soutint; bien perdu
Je le vois maintenant, j'en ai trop attendu.

Le temps passe, et pour moi des heures si peu dure
Le trajet qui vite fuit,
Qu'à grand'peine il me suffit

Pur a pensar com' io corro alla morte.
Appena spunta in oriente un raggio
Di Sol, ch' all' altro monte
Dell' avverso orizzonte
Giunto 'l vedrai per vie lunghe e distorte.
Le vite son si corte,
Sì gravi i corpi e frali
Degli uomini mortali,
Che quand' io mi ritrovo dal bel viso
Cotanto esser diviso,
Col desio non possendo mover l' ali,
Poco m' avanza del conforto usato,
Nè so quant' io mi viva in questo stato.

Ogni loco m' attrista, ov' io non veggio
Que' begli occhi soavi
Che portaron le chiavi
De' miei dolci pensier, mentr' a Dio piacque :
E perchè 'l duro esilio più m' aggravi,
S' io dormo o vado o seggio,
Altro giammai non chieggio,
E ciò ch' i' vidi dopo lor, mi spiacque.
Quante montagne ed acque,
Quanto mar, quanti fiumi
M' ascondon que' duo lumi,
Che quasi un bel sereno a mezzo 'l die
Fer le tenebre mie,

Pour penser qu'à la mort d'une marche bien sûre
Je cours : à peine luit au levant un rayon
Du soleil, que sur la rive
De son inverse horizon,
Par de tortus sentiers et bien longs il arrive.
Si peu nombreux sont nos jours,
Les corps si frêles, si lourds
Sur ce terrestre rivage,
Que, me voyant privé du bien-aimé visage,
Et tel parcours le voiler,
Puis avec mon désir ne pouvant m'envoler,
Bien faible je ressens mon usuelle espérance,
Et je doute que loin aille mon existence.

Tout séjour me paraît triste et bien ennuyeux,
Où je ne vois ses beaux yeux
Dans lesquels furent placées
(Lorsque Dieu le voulut) les clefs de mes pensées ;
Et pour qu'il soit plus dur encore mon exil,
Que je marche ou je repose,
Je ne demande autre chose ;
Tout autre objet près d'eux je le trouve si vil !
Que de mers, que de rivières,
Que de montagnes altières
Me cachent mes deux beaux yeux ;
Eux qui mes sombres jours rendaient toujours joyeux
Par leur sereine présence ;

Acciocchè 'l rimembrar più mi consumi:
E quant' era mia vita allor gioiosa,
M' insegni la presente aspra e noiosa.

Lasso, se ragionando si rinfresca
Quell' ardente desio
Che nacque il giorno ch' io
Lassai di me la miglior parte addietro;
E s' Amor se ne va per lungo obblio;
Chi mi conduce all' esca
Onde 'l mio dolor cresca?
E perchè pria, tacendo, non m' impetro?
Certo, cristallo o vetro
Non mostrò mai di fore
Nascosto altro colore,
Che l' alma sconsolata assai non mostri
Più chiari i pensier nostri,
E la fera dolcezza ch' è nel core,
Per gli occhi, che di sempre pianger vaghi
Cercan dì e notte pur chi glien' appaghi.

Novo piacer che negli umani ingegni
Spesse volte si trova,
D' amar qual cosa nova
Più folta schiera di sospiri accoglia!
Ed io son un di quei che 'l pianger giova:
E par ben ch' io m' ingegni

Tant me consume aussi leur douce souvenance;
Et combien fut alors mon sort satisfaisant,
Par ses nombreux ennuis me montre le présent.

Mais puisque les discours dont s'entretient mon âme
Viennent activer la flamme
Qui s'allnma dans mon cœur,
Ce jour-là qu'il me fut ravi par son vainqueur;
Si par un long oubli l'amour s'éteint, s'envole;
Pourquoi prôner mon idole
Pour me voir plus soucieux?
Tel qu'un roc ne devrais-je être silencieux?
Et le cristal et le verre
Ne font pas mieux apparents
Les objets les plus latents,
Que l'âme dans le deuil transparents ne sait faire
Nos pensers les plus secrets,
Et du cœur les plus doux et les plus vifs attraits
Par les yeux qui toujours se repaissent de larmes,
Nuit et jour recherchant l'objet qui fait leurs charmes.

Quel étrange plaisir qui dans l'esprit humain
Pénètre parfois soudain
D'aimer des choses nouvelles
Qui nous causent souvent tant de douleurs cruelles!
Moi je suis de ceux-là qui tant aiment les pleurs:
L'on dirait que je m'adonne

Che di lagrime pregni
Sien gli occhi miei, siccome 'l cor di doglia ;
E perchè a ciò m' invoglia
Ragionar de' begli occhi,
(Nè cosa è che mi tocchi,
O sentir mi si faccia così addentro),
Corro spesso e rientro
Colà, donde più largo il duol trabocchi,
E sien col cor punite ambe le luci,
Ch' alla strada d' Amor mi furon duci.

Le trecce d' or, che devrien far il Sole
D' invidia molta ir pieno ;
E 'l bel guardo sereno,
Ove i raggi d' Amor sì caldi sono,
Che mi fanno anzi tempo venir meno ;
E l' accorte parole,
Rade nel mondo o sole,
Che mi fer già di se cortese dono,
Mi son tolte : e perdono
Più lieve ogni altra offesa,
Che l' essermi contesa
Quella benigna angelica salute,
Che 'l mio cor a virtute
Destar solea con una voglia accesa :
Tal ch' io non penso udir cosa giammai
Che mi conforte ad altro ch' a trar guai.

A ce qu'en mes yeux foisonne
Le pleur, tel qu'en mon cœur foisonnent les douleurs;
Puisqu'à cela tant m'engage
Sur les beaux yeux mon langage,
(Je ne désire rien tant,
De nul autre bonheur je ne suis si content),
Souvent je vais et j'aborde
Où toujours à pleins bords l'affliction déborde,
Avec le cœur punis sont mes yeux à leur tour,
Car par eux j'ai connu les sentiers de l'amour.

Les belles tresses d'or qui devraient le soleil
Rendre jaloux sans pareil,
Et ces sereines prunelles
D'où l'amour fortement darde ses étincelles,
Qui bien avant le temps mettront fin à mes jours;
Et les si prudents discours
Qui n'eurent d'égaux sur terre,
Qui si courtoisement surent me satisfaire,
Tout m'est ravi : du pardon
Bien volontiers je fais don,
Non de me voir défendue
Cette douce, angélique et précieuse vue
Qui tant savait faire aimer
La vertu par mon cœur, même avec violence :
Et je ne saurais rien ouïr, c'est ma croyance,
Qui des pleurs ne m'arrache au lieu de me calmer.

E per pianger ancor con più diletto,
Le man bianche sottili,
E le braccia gentili,
E gli atti suoi soavemente alteri,
E i dolci sdegni alteramente umili,
E 'l bel giovenil petto
Torre d' alto intelletto,
Mi celan questi luoghi alpestri e feri;
E non so s' io mi speri
Vederla anzi ch' io mora;
Però ch' ad ora ad ora
S' erge la speme, e poi non sa star ferma,
Ma ricadendo afferma
Di mai non veder lei che 'l Ciel onora,
Ove alberga onestate e cortesia,
E dov' io prego che 'l mio albergo sia.

Canzon, s' al dolce loco
La Donna nostra vedi,
Credo ben che tu credi
Ch' ella ti porgerà la bella mano,
Ond' io son si lontano.
Non la toccar; ma reverente a' piedi
Le dì ch' io sarò là tosto ch' io possa,
O spirto ignudo, od uom di carne e d' ossa.

Pour grossir de mes pleurs encore l'avalanche,
Sa main délicate et blanche
Et ces bras délicieux,
Ses manières, son air doucement orgueilleux,
Et ce charmant dédain qui noblement s'abaisse,
Et ce sein plein de candeur
Tour de haute valeur;
Tout cela m'est caché des monts par la rudesse;
Et peu compte mon espoir
Avant ma mort de la voir;
Car si parfois il persiste,
Dans son juste vouloir longtemps il ne résiste,
Puis quand il meurt, il me dit :
Ne compte plus voir celle à qui le ciel sourit,
Où gît l'honnêteté, la franche courtoisie,
Où d'y vivre aussi moi dévotement je prie.

Canzon, dans ce lieu lointain,
Si Madonne tu rencontres,
Je crois bien voir que tu montres
L'espoir qu'elle voudra t'offrir sa belle main,
Que la distance me cache.
N'y touche point; mais humble à ses pieds dire sache
Que près d'elle en ce lieu, sitôt que je pourrai,
Ame nue ou vivant vite j'arriverai.

SONETTO XXIV.

Si lagna del velo e della mano di Laura, che gli tolgon la vista de' suoi begli occhi.

Orso, e' non furon mai fiumi, nè stagni,
Nè mare, ov' ogni rivo si disgombra;
Nè di muro o di poggio o di ramo ombra;
Nè nebbia, che 'l ciel copra, e 'l mondo bagni;

Nè altro impedimento, ond' io mi lagni,
Qualunque più l' umana vista ingombra,
Quanto d' un vel che due begli occhi adombra,
E par che dica: Or ti consuma e piagni.

E quel lor inchinar, ch' ogni mia gioia
Spegne, o per umiltate o per orgoglio,
Cagion sarà che 'nanzi tempo i' moia.

E d' una bianca mano anco mi doglio,
Ch' è stata sempre accorta a farmi noia,
E contra gli occhi miei s' è fatta scoglio.

SONNET XXIV.

Il se plaint de la main et du voile de Laure, qui lui cachent ses beaux yeux. Sonnet adressé au comte Orso d'Anguillera, sénateur romain, qui assista en cette qualité au couronnement de Pétrarque.

Ni de lac, ni de mer au plus distant rivage,
Orso, je ne connais ni champs si spacieux,
Ni de si sombre nue obscurcissant les cieux,
Ni murailles, ni monts, nul bois et nul ombrage,

Ni d'autre empêchement qui nous puisse l'usage
De la vue encombrer, pour moi plus ennuyeux,
Comme un voile inhumain qui cache deux beaux yeux,
Et qui semble me dire : A pleurer je t'engage.

Vient-elle à les baisser, que ce soit par orgueil
Ou par humilité, je sens ma joie éteinte,
Et que plus tôt mes jours ne cessent j'ai la crainte.

Sa belle et blanche main aggrave aussi mon deuil,
Sans cesse à m'attrister je la vois disposée
Lorsque entre elle et mes yeux elle la tient posée.

SONETTO XXV.

Rimproverato di aver tanto differito a visitarla, ne adduce le scuse.

Io temo sì de' begli occhi l' assalto,
Ne' quali Amore e la mia morte alberga,
Ch' i' fuggo lor come fanciul la verga,
E gran tempo è ch' io presi 'l primier salto.

Da ora innanzi faticoso od alto
Loco non fia, dove 'l voler non s' erga,
Per non scontrar chi i miei sensi disperga,
Lassando, come suol, me freddo smalto.

Dunque s' a veder voi tardo mi volsi,
Per non ravvicinarmi a chi mi strugge,
Fallir forse non fu di scusa indegno.

Più dico; che 'l tornare a quel ch' uom fugge,
E 'l cor che di paura tanta sciolsi,
Fur della fede mia non leggier pegno.

SONNET XXV.

Réprimandé d'avoir trop attendu pour la visiter, il énumère ses motifs et ses excuses.

Oui, tellement je crains d'affronter les beaux yeux
Où l'amour et ma mort ont leur séjour ensemble,
Qu'à l'enfant effrayé des verges je ressemble,
Et depuis bien longtemps je suis ainsi peureux.

Maintenant il n'est plus d'inaccessibles lieux
Où je n'aime à gravir bien plus vite qu'à l'amble,
Pour éviter ces yeux devant qui tant je tremble,
Et qui mes membres font glacés et paresseux.

Si loin de vous j'ai trop prolongé mon absence,
De m'être ainsi soustrait à ce qui tant me nuit,
Est-ce donc une faute indigne d'indulgence ?

Je dis plus : En venant vers ce que l'homme fuit,
D'avoir pu de mon cœur rendre la crainte vaine,
N'est-ce pas de ma foi la preuve bien certaine ?

SONETTO XXVI.

Quando Laura parte, il cielo tosto si oscura, ed insorgono le procelle.

Quando dal proprio sito si rimove
L' arbor ch' amò già Febo in corpo umano,
Sospira e suda all' opera Vulcano,
Per rinfrescar l' aspre saette a Giove;

Il quale or tona, or nevica ed or piove,
Senza onorar più Cesare che Giano;
La terra piagne, e 'l Sol ci sta lontano
Che la sua cara amica vede altrove.

Allor riprende ardir Saturno e Marte,
Crudeli stelle; ed Orione armato
Spezza a' tristi nocchier governi e sarte.

Eolo a Nettuno ed a Giunon, turbato,
Fa sentire, ed a noi, come si parte
Il bel viso dagli angeli aspettato.

SONNET XXVI.

Lorsque Laure part, le ciel s'obscurcit et les tempêtes se soulèvent.

S'il vient à s'éloigner de son propre réduit,
L'arbre[1] qu'en un mortel[2] Phébus aima sur terre,
Vulcain sue et gémit, car il a tant à faire
Pour retremper les dards de Jupin qui frémit;

De Jupin qui les vents, pluie et neige produit.
Qui pour cela César[3] à Janus ne préfère ?
La terre pleure, et cesse à nos yeux la lumière
Du soleil, quand il voit l'amante qui s'enfuit.

De Saturne et de Mars les cruelles étoiles
Audacieuses sont; Orion, furieux,
Brise aux mains du pilote et gouvernail et voiles.

A Neptune, à Junon, Éole impétueux,
Tel qu'à nous fait sentir que le brillant visage
Des anges attendu, porte ailleurs son image.

SONETTO XXVII.

Al ritorno di Laura, si rasserena il cielo, e si ricompone in placida calma.

Ma poi che 'l dolce riso umile e piano
Più non asconde sue bellezze nove;
Le braccia alla fucina indarno move
L' antiquissimo fabbro siciliano:

Ch' a Giove tolte son l' arme di mano
Temprate in Mongibello a tutte prove;
E sua sorella par che si rinnove
Nel bel guardo d' Apollo a mano a mano.

Del lito occidental si muove un fiato
Che fa securo il navigar senz' arte
E desta i fior tra l' erba in ciascun prato.

Stelle noiose fuggon d' ogni parte,
Disperse dal bel viso innamorato,
Per cui lagrime molte son già sparte.

SONNET XXVII.

Au retour de Laure, le ciel redevient serein et le calme renaît.

Mais sitôt qu'on revoit de ses charmes si beaux
L'aspect calme et serein, son sourire tranquille,
C'est en vain que le vieux forgeron de Sicile,
Sur l'enclume ferait retentir ses marteaux;

Car des mains de Jupin l'arme tombe aussitôt,
Sortant de Montgibel qui ses dards bien affile,
Et sans tarder Junon [1] reprend son air agile
En voyant Apollon dorer tous les coteaux.

Un vent de l'Occident, qui bien loin du rivage
Laisse voguer sans art, nous arrive à l'instant,
Et les fleurs dans les prés réveille en même temps.

A l'aspect radieux de l'amoureux visage
Pour lequel jusqu'ici j'ai tant de pleurs versé,
Tout astre malfaisant est vite dispersé.

SONETTO XXVIII.

Infintantochè Laura è assente, il cielo rimane sempre torbido ed oscuro.

Il figliuol di Latona avea già nove
Volte guardato dal balcon sovrano
Per quella ch' alcun tempo mosse in vano
I suoi sospiri, ed or gli altrui commove.

Poi che cercando stanco non seppe ove
S' albergasse, da presso o di lontano;
Mostrossi a noi qual uom per doglia insano,
Che molto amata cosa non ritrove.

E così tristo standosi in disparte,
Tornar non vide il viso che laudato
Sarà, s' io vivo, in più di mille carte.

E pietà lui medesmo avea cangiato,
Sì che i begli occhi lagrimavan parte:
Però l' aere ritenne il primo stato.

SONNET XXVIII.

Tant que dure l'absence de Laure, le ciel reste dans le trouble et l'obscurité.

Neuf fois déjà le fils de Latone, Apollon,
Avait bien contemplé du haut de son domaine,
Appelant vainement son idole inhumaine,
Qui d'un autre aujourd'hui seule est la passion,

Et, bien las de chercher avec attention,
Ignorant si bien près [1] elle était, ou lointaine,
Tel qu'un homme on le vit qui n'a la raison saine,
Qui ne trouve l'objet de son affection.

Et pendant qu'il restait plongé dans la tristesse,
Du ravissant visage il ne vit le retour,
Que, tant que je vivrai, je veux louer sans cesse.

Par le deuil il était tant défait à son tour,
Et des pleurs abondants coulaient de ses paupières;
Mais le ciel conserva ses ténèbres premières.

SONETTO XXIX.

Alcuni piansero i loro stessi nemici, e Laura nol degna neppur d' una lacrima.

Quel ch' in Tessaglia ebbe le man sì pronte
A farla del civil sangue vermiglia,
Pianse morto il marito di sua figlia,
Raffigurato alle fattezze conte :

E 'l pastor ch' a Golia ruppe la fronte,
Pianse la ribellante sua famiglia,
E sopra 'l buon Saul cangiò le ciglia ;
Ond' assai può dolersi il fiero monte.

Ma voi, che mai pietà non discolora,
E ch' avete gli schermi sempre accorti
Contra l' arco d' Amor, che 'ndarno tira :

Mi vedete straziare a mille morti ;
Nè lagrima però discese ancora
Da' be' vostr' occhi ; ma disdegno ed ira.

SONNET XXIX.

On a vu quelquefois des hommes pleurer leurs ennemis mêmes, et Laure ne daigne pas verser une seule larme sur son malheureux sort.

Celui [1] qui de sa main les champs de Thessalie
Du sang civil rougit, ardent et furieux,
Sur son gendre pleura, ce héros glorieux,
Lorsque sa tête il vit par le trépas pâlie;

Celui [2] qui du géant trancha le fil de vie
Pleura la mort d'un [3] fils rebelle et vicieux :
Il pleura de Saül le sort disgracieux;
Si grande peine en a Gelboë ressentie.

Mais vous, de la pitié si peu faite à l'accès,
Qui, les dards de l'Amour, dont vainement il s'arme,
Savez toujours parer avec tant de succès,

Je ne vois vos beaux yeux verser même une larme,
Mais plutôt le dédain, la colère à pleins bords,
Quand, par vous, je subis tous les jours mille morts.

SONETTO XXX.

È lo specchio di Laura che gli fa soffrire il duro esilio dagli occhi suoi.

Il mio avversario, in cui veder solete
Gli occhi vostri, ch' Amore e 'l Ciel onora,
Con le non sue bellezze v' innamora,
Più che 'n guisa mortal soavi e liete.

Per consiglio di lui, Donna, m' avete
Scacciato del mio dolce albergo fora;
Misero esilio! avvegnach' io non fora
D' abitar degno ove voi sola siete.

Ma s' io v' era con saldi chiovi fisso,
Non devea specchio farvi per mio danno,
A voi stessa piacendo, aspra e superba.

Certo, se vi rimembra di Narcisso,
Questo e quel corso ad un termine vanno:
Benchè di sì bel fior sia indegna l' erba.



SONNET XXX.

C'est le miroir de Laure qui lui fait souffrir un dur exil loin de ses yeux. Il appelle le miroir son rival.

Mon rival, sur lequel, pour les voir, vous portez
Vos beaux yeux, dont l'éclat à vous aimer m'entraîne,
Amoureuse vous rend d'une beauté non sienne,
Et qui surpasse tant les humaines beautés.

Laure, par ses conseils, bien loin vous m'écartez
De ma demeure, hélas! si calme et si sereine;
O malheureux exil! quoique indigne, avec peine,
De siéger je me voie où vous seule habitez.

Mais quand rivé j'étais à vous par chaîne telle,
Comment, en vous flattant, si fière et si cruelle,
A-t-il donc pu vous rendre envers moi, le miroir?

De Narcisse, à coup sûr, il vous souvient encore;
Même destin que lui vous pourriez bien avoir:
Mais de si belle fleur l'herbe [1] ne se décore.

SONETTO XXXI.

Si adira contro gli specchi, perchè la c nsigliano a dimenticarsi di lui.

L' oro e le perle, e i fior vermigli e i bianchi,
Che 'l verno devria far languidi e secchi,
Son per me acerbi e velenosi stecchi,
Ch' io provo per lo petto e per li fianchi.

Però i dì miei fien lagrimosi e manchi;
Che gran duol rade volte avvien che 'nvecchi:
Ma più ne 'ncolpo i micidiali specchi,
Che 'n vagheggiar voi stessa avete stanchi.

Questi poser silenzio al signor mio,
Che per me vi pregava; ond' ei si tacque
Veggendo in voi finir vostro desio.

Questi fur fabbricati sopra l' acque
D' abisso, e tinti nell' eterno obblio;
Onde 'l principio di mia morte nacque.

SONNET XXXI.

Il se fâche contre les miroirs, parce qu'ils conseillent à Laure de ne plus penser à lui.

Les perles, l'or, les fleurs aux coloris nombreux,
Et que l'hiver devrait faner et la bruine,
Je les sens transformés en buissons, dont l'épine
Me rend les flancs, le sein tellement douloureux ;

Aussi mes jours seront bien courts et langoureux :
Car rarement vieillit qui beaucoup se chagrine,
Mais plutôt les miroirs meurtriers j'incrimine,
Qui par trop ont flatté vos regards amoureux.

Mon seigneur [1], qui pour moi vous priait, au silence
Par eux se vit réduit ; car, en voyant l'absence
De vos désirs, sitôt son instance a fini.

Ils furent fabriqués dans l'infernal abîme,
Et trempés dans les flots de l'éternel oubli,
Ces miroirs où mes maux ont tous leur cause intime.

SONETTO XXXII.

Timido e vergognoso nel rimirare gli occhi di lei, il desiderio gliene dà coraggio.

I' sentia dentr' al cor già venir meno
Gli spirti che da voi ricevon vita :
E, perchè naturalmente s' aita
Contra la morte ogni animal terreno,

Largai 'l desio, ch' i' tengo or molto a freno,
E misil per la via quasi smarrita ;
Però che dì e notte indi m' invita,
Ed io contra sua voglia altronde 'l meno.

E' mi condusse vergognoso e tardo
A riveder gli occhi leggiadri, ond' io,
Per non esser lor grave, assai mi guardo.

Vivrommi un tempo omai ; ch' al viver mio
Tanta virtute ha sol un vostro sguardo ;
E poi morrò, s' io non credo al desio.

SONNET XXXII.

Timide et n'osant contempler les yeux de Laure, le désir qu'il en a augmente son courage.

Mon souffle je sentais d'une extrême faiblesse,
Ce souffle dont vous seule alimentez le cours ;
Et puisque par instinct tout être veut toujours
Opposer résistance à la mort si traîtresse,

Le frein à mon désir, qu'aujourd'hui tant je presse,
Je lâchai, lui montrant vos négligés séjours,
Où d'aller il m'invite et les nuits et les jours,
Quand à l'en détourner je m'applique sans cesse.

Sous son impulsion, à pas lents et craintif,
Je reviens pour mirer de vos yeux l'élégance ;
De ne point les lasser, je suis bien attentif.

Je vivrai donc encor, si grande est la puissance
Qui découle pour moi d'un seul de vos regards ;
Résistant au désir, je mourrais sans retards.

SONETTO XXXIII.

Fermo di voler palesare a Laura i suoi mali, ammutolisce dinanzi a lei.

Se mai foco per foco non si spense,
Nè fiume fu giammai secco per pioggia;
Ma sempre l' un per l' altro simil poggia,
E spesso l' un contrario l' altro accense;

Amor, tu ch' i pensier nostri dispense,
Al qual un' alma in duo corpi s' appoggia,
Perchè fa' in lei con disusata foggia
Men, per molto voler, le voglie intense?

Forse, siccome 'l Nil, d' alto caggendo,
Col gran suono i vicin d' intorno assorda;
E 'l Sol abbaglia chi ben fiso il guarda;

Così 'l desio, che seco non s' accorda,
Nello sfrenato obbietto vien perdendo,
E, per troppo spronar, la fuga è tarda?

SONNET XXXIII.

Il est résolu à divulguer ses souffrances à Laure ; mais il devient muet en sa présence.

Si d'éteindre le feu le feu n'a la puissance,
Si jamais par la pluie un fleuve ne décroît,
Mais, des deux réunis, croître l'ensemble on voit,
Si par l'opposé [1] croît du feu la violence ;

Amour, qui nos pensers tiens sous ta dépendance,
Dont une âme en deux corps l'existence reçoit ;
En elle d'où vient donc, contre ce qui se doit,
Que par l'excès tu rends le désir moins intense ?

De même que le Nil, des chutes par le bruit,
Des peuples d'alentour étourdit les oreilles,
Et tel que le soleil, qui le fixe éblouit,

Ainsi donc mes désirs, voulant faire merveilles,
Sont bientôt épuisés, étant trop violents,
Et par trop stimulés leurs pas deviennent lents.

SONETTO XXXIV.

Alla presenza di Laura non può più parlare, nè piangere, nè sospirare.

Perch' io t' abbia guardato di menzogna
A mio podere, ed onorato assai
Ingrata lingua, già però non m' hai
Renduto onor, ma fatto ira e vergogna :

Che quando più 'l tuo aiuto mi bisogna
Per dimandar mercede, allor ti stai
Sempre più fredda ; e se parole fai,
Sono imperfette, e quasi d' uom che sogna.

Lagrime triste, e voi tutte le notti
M' accompagnate, ov' io vorrei star solo,
Poi fuggite dinanzi alla mia pace.

E voi si pronti a darmi angoscia e duolo,
Sospiri, allor traete lenti e rotti.
Sola la vista mia del cor non tace.

SONNET XXXIV.

En présence de Laure, il ne peut ni parler, ni pleurer, ni soupirer.

Du mensonge en tout temps lorsque je m'étudie
A t'affranchir, faisant ta réputation,
De colère tu m'as, et de confusion,
Langue ingrate, nourri, loin d'honorer ma vie;

Car lorsque de m'aider instamment je te prie,
Pour demander ma grâce, alors tel qu'un glaçon
Tu restes; si parfois tu profères un son,
Bien imparfait il est, tel qu'une rêverie.

Vous aussi, tristes pleurs, en tout lieu qu'il ne faut
Vous me suivez la nuit, quand seul je voudrais être,
Et lorsque je la vois vous me faites défaut.

Vous, soupirs toujours prêts de deuil à me repaître,
Vous devenez alors entrecoupés et lents;
Mon aspect seul traduit de mon cœur les élans.

CANZONE IV.

Tutti riposano dopo le lor fatiche, ed egli non ha mai tregua con Amore.

Nella staggion che 'l ciel rapido inchina
Verso occidente, e che 'l dì nostro vola
A gente che di là forse l' aspetta;
Veggendosi in lontan paese sola,
La stanca vecchierella pellegrina
Raddoppia i passi, e più e più s' affretta;
E poi così soletta,
Al fin di sua giornata
Talora è consolata
D' alcun breve riposo, ov' ella obblia
La noia e 'l mal della passata via.
Ma, lasso, ogni dolor che 'l dì m' adduce,
Cresce qualor s' invia
Per partirsi da noi l' eterna luce.

Come l' Sol volge le 'nfiammate rote
Per dar luogo alla notte, onde discende

CANZONE IV.

Tous prennent du repos après la fatigue, et l'amour ne lui donne jamais de trêve.

A l'heure où le soleil rapidement descend,
Marchant vers l'occident, le jour qui nous éclaire,
Gagnant d'autres climats où peut-être on l'attend ;
Dans un lointain pays se voyant solitaire,
La vieille, dont la route a fait ses membres las,
D'arriver envieuse, accélère ses pas ;
Et puis seulette, isolée,
Quand partout règne la nuit,
Elle se voit consolée
Par quelque court repos, qui dissipe l'ennui
Ainsi que tous les maux de sa course tardive.
Lorsque, hélas ! la douleur qu'en moi le jour avive,
S'accroît, quand, pour s'éloigner,
La lumière du jour semble s'acheminer.

Alors que sur les champs la phalange se rue,
Des ombres qui des pics descendent et des monts

Dagli altissimi monti maggior l' ombra,
L' avaro zappador l' arme riprende,
E con parole e con alpestri note
Ogni gravezza del suo petto sgombra;
E poi la mensa ingombra
Di povere vivande,
Simili a quelle ghiande
Le qua' fuggendo tutto il mondo onora.
Ma chi vuol si rallegri ad ora ad ora;
Ch' i' pur non ebbi ancor, non dirò lieta,
Ma riposata un' ora
Nè per volger di ciel nè di pianeta.

Quando vede 'l pastor calare i raggi
Del gran pianeta al nido ov' egli alberga,
E 'mbrunir le contrade d' oriente,
Drizzasi in piedi, e con l' usata verga,
Lassando l' erba e le fontane e i faggi,
Move la schiera sua soavemente;
Poi lontan dalla gente,
O casetta o spelunca
Di verdi frondi ingiunca :
Ivi senza pensier s' adagia e dorme.
Ahi, crudo Amor, ma tu allor più m' informe
A seguir d' una fera che mi strugge
La voce e i passi e l' orme;
E lei non stringi, che s' appiatta e fugge.

Lorsque la nuit succède aux solaires rayons,
L'avare laboureur ramène sa charrue,
Et,.par un chant rustique et peu prétentieux,
Chasse loin de son cœur tout penser ennuyeux;
Puis sont placés sur les tables
Les mets les moins délectables,
A peu près comme les glands,
Qui furent tant vantés, quoique peu succulents.
Qui veut, de temps en temps les douceurs trouve prêtes,
Quand, moi, je n'ai goûté, je ne dis de plaisir,
Mais un instant de loisir
Des révolutions du ciel et des planètes.

Lorsque le pasteur voit le grand astre marcher
Vers le gîte où toujours il va pour se coucher,
Et qu'au levant la nuit à tout voiler s'apprête,
Il se lève aussitôt, et, prenant sa houlette,
Laisse là les vallons, les sources, les coteaux,
Et chasse lentement devant lui ses troupeaux;
Et puis, loin de tout tapage,
Il recouvre de feuillage
Son réduit où, de son sort
Content et sans soucis, il se couche et s'endort.
Et toi, cruel Amour, alors plus tu me lasses
En me faisant poursuivre et la voix et les traces
De celle qui tant me nuit,
Et tu ne la saisis, elle qui vite fuit.

E i naviganti in qualche chiusa valle
Gettan le membra poi che 'l Sol s' asconde ,
Sul duro legno e sotto l' aspre gonne.
Ma io, perchè s' attuffi in mezzo l' onde,
E lassi Ispagna dietro alle sue spalle,
E Granata e Marrocco e le Colonne;
E gli uomini e le donne
E 'l mondo e gli animali
Acquetino i lor mali;
Fine non pongo al mio ostinato affanno;
E duolmi ch' ogni giorno arroge al danno;
Ch' i' son già pur crescendo in questa voglia
Ben presso al decim' anno;
Nè posso indovinar chi me ne scioglia.

E, perchè un poco nel parlar mi sfogo,
Veggio la sera i buoi tornare sciolti
Dalle campagne e da' solcati colli.
I miei sospiri a me perchè non tolti
Quando che sia? perchè no 'l grave giogo?
Perchè dì e notte gli occhi miei son molli?
Misero me! che volli,
Quando primier sì fiso
Gli tenni nel bel viso,
Per iscolpirlo, immaginando, in parte
Onde mai nè per forza nè per arte
Mosso sarà, fin ch' i' sia dato in preda

Tel le navigateur dans un lieu solitaire,
Sur le bois et couvert d'une étoffe grossière,
Quand le soleil se couche il s'adonne au repos.
Quant à moi, que Phœbus se plonge dans les flots,
Que le Maroc, l'Espagne et la double colonne
D'Hercule après son dos au loin il abandonne;
Qu'ils soient calmés tous les maux
Des hommes, des animaux
Qui sur terre ont leur demeure;
De la fin de mon mal ce n'est point encor l'heure,
Et mes peines je vois s'entasser tous les jours;
Car cette passion je sens croître toujours
Qui depuis dix ans me mine;
Qui libre m'en rendra? je cherche et ne devine.

Et puisque de parler mes sens sont soulagés,
Je vois souvent les bœufs, de leur joug dégagés,
S'éloigner des sillons, lorsque le soir s'avance.
Pourquoi de mes soupirs ne cesse la cadence,
Et quand il lui plaira? puis ce joug par trop lourd?
Pourquoi pleurer, mes yeux, et la nuit et le jour?
Lorsque sur ce beau visage
J'osai d'abord les fixer
Pour graver sa douce image
Dans mon cœur, malheureux! quel était mon penser!
Et ni force, ni l'art ne sauraient l'en soustraire,
A moins que ses instincts ne vienne satisfaire

A chi tutto diparte?
Nè so ben anco che di lei mi creda.

Canzon, se l'esser meco
Dal mattino alla sera
T' ha fatto di mia schiera,
Tu non vorrai mostrarti in ciascun loco;
E d' altrui loda curerai sì poco,
Ch' assai ti fia pensar di poggio in poggio
Come m' ha concio 'l foco
Di questa viva petra ov' io m' appoggio.

Sur moi la cruelle mort :
Qu'elle en ait le pouvoir, je doute même encor.

Canzon, si par habitude
De partager mon séjour,
Tu partages mon amour,
Comme moi tu voudras rester en solitude ;
Des éloges d'autrui faisant fort peu de cas,
Que le seul souvenir partout suive tes pas
Des rudesses que j'essuie
De ce rocher [1] vivant sur lequel je m'appuie.

SONETTO XXXV.

Brama d' essere cangiato in sasso, piuttosto che menar la vita in tanti affanni.

Poco era ad appressarsi agli occhi miei
La luce che da lunge gli abbarbaglia,
Che, come vide lei cangiar Tessaglia,
Cosi cangiato ogni mia forma avrei.

E s' io non posso trasformarmi in lei
Più ch' i' mi sia (non ch' a mercè mi vaglia),
Di qual pietra più rigida s' intaglia,
Pensoso nella vista oggi sarei;

O di diamante, o d' un bel marmo bianco
Per la paura forse, o d' un diaspro
Pregiato poi dal vulgo avaro e sciocco.

E sarei fuor del grave giogo ed aspro;
Per cu' i' ho invidia di quel vecchio stanco
Che fa con le sue spalle ombra a Marrocco.



SONNET XXXV.

Il désire ardemment d'être changé en rocher plutôt que d'être soumis à tant d'infortunes.

Si de plus près j'allais aux rayons me soumettre
De l'astre qui toujours de loin m'éblouira,
Les transformations mon être subira
Qu'en Thessalie on vit en Daphné jadis naître.

En elle transformé si mieux je ne puis être,
Que je devienne un roc (mais à quoi servira
Que rocher je devienne?), et puis on me verra
Les plus sombres pensers sur le front apparaître;

Ou si marbre j'étais blanc rendu par la peur;
Ou bien un diamant, un jaspe, la faveur
Du vulgaire insensé capterait mon mirage.

Libre alors je serais du joug rude et pesant
Qui me rend envieux de ce vieillard[1] géant
Qui fait ombre au Maroc de sa croupe sauvage.

MADRIGALE I.

Solo a vederla bagnare un velo, diveniva tutto spasimato d'amore.

Non al suo amante più Diana piacque
Quando. per tal ventura, tutta ignuda
La vide in mezzo delle gelid' acque;
Ch' a me la pastorella alpestra e cruda,
Posta a bagnar un leggiadretto velo,
Ch' a l' aura il vago e biondo capel chiuda;
Tal che mi fece or quand' egli arde il cielo,
Tutto tremar d' un amoroso gelo.

MADRIGAL I.

De la voir seulement baigner son voile, il devient aussitôt enflammé.

De Diane l'amant ne fut pas plus heureux,
Quand, dans un clair ruisseau, par étrange aventure,
Toute nue il la vit, que mon ivresse pure
Ne fut, lorsque ma Laure à l'aspect rigoureux,
Je rencontrai baignant son beau voile dans l'onde;
Ce voile qui cachait sa chevelure blonde;
Et tandis qu'on sentait extrême la chaleur,
Je fus glacé, tremblant d'amoureuse frayeur.

MADRIGALE II.

Descrive un suo viaggio amoroso. I pericoli lo arrestano, e ritorna indietro.

Perch' al viso d' Amor portava insegna,
Mosse una pellegrina il mio cor vano;
Ch' ogni altra mi parea d' onor men degna.

E lei seguendo su per l' erbe verdi,
Udii dir alta voce di lontano:
Ahi quanti passi per la selva perdi.

Allor mi strinsi all' ombra d'un bel faggio,
Tutto pensoso; e rimirando intorno,
Vidi assai periglioso il mio viaggio;
E tornai 'ndietro quasi a mezzo il giorno.

MADRIGAL II.

Il fait la description de l'une de ses excursions amoureuses; les dangers l'arrêtent, et il retourne sur ses pas.

Une femme je vis qui portait dans ses yeux
Les charmes de l'amour, mon cœur vint amoureux ;
Et toute autre d'honneur me parut bien moins digne.

De loin je la suivais sur l'herbe la maligne,
Lorsque ces mots par moi furent bien entendus :
Malheureux, où vas-tu ? tous tes pas sont perdus.

Alors je me plaçai d'un hêtre sous l'ombrage;
Pensif et contemplant de près mon entourage,
Je vis à quels dangers me conduisait l'amour
Et je rétrogradai presque au milieu du jour.

BALLATA III.

Credevasi libero d' amore, e conosce d' essersene rinvescato sempre più.

Quel foco ch' io pensai che fosse spento
Dal freddo tempo e d'all età men fresca,
Fiamma e martir nell' anima rinfresca.

Non fur mai tutte spente, a quel ch'i' veggio,
Ma ricoperte alquanto le faville:
E temo no 'l secondo error sia peggio.
Per lagrime, ch' io spargo a mille a mille,
Conven che 'l duol per gli occhi si distille
Dal cor, c' ha seco le faville e l'esca,
Non pur qual fu, ma pare a me che cresca.

Qual foco non avrian già spento e morto
L' onde che gli occhi tristi versan sempre?
Amor (avvegna mi sia tardi accorto)
Vuol che tra duo contrari mi distempre;
E tende lacci in sì diverse tempre,
Che quand' ho più speranza che 'l cor n' esca
Allor più nel bel viso mi rinvesca.

BALLADE III.

Il se croyait débarrassé de l'amour, puis il reconnait qu'il en est de plus en plus épris.

Ce feu que j'aurais cru complétement éteint
Par la maturité de l'âge dans mon sein
Renouvelle ma flamme et mes douleurs cruelles.

Bien éteintes ne sont toutes les étincelles,
Sous cendre elles étaient d'après ce que je vois;
Et plus je crains l'amour cette seconde fois.
Il faut que par les pleurs que je répands par mille,
La douleur par mes yeux goutte à goutte distille
De mon cœur, où l'amorce et gît et s'entretient;
Mais bien plus qu'autrefois plus forte elle devient.

Quels feux ne seraient point éteints déjà par l'onde
Qui constamment mes yeux, mes paupières inonde?
L'amour (mais un peu tard j'ai su le découvrir)
Entre deux opposés voudrait me voir mourir;
De piéges si divers ma route tant abonde,
Qu'au moment où je crois en arracher mon cœur,
Plus son visage alors de moi-même est vainqueur.

SONETTO XXXVI.

Tradito e deluso dalle promesse di Amore, mena la vita più dogliosa che prima.

Se col cieco desir, che 'l cor distrugge,
Contando l'ore non m' ingann' io stesso,
Ora, mentre ch'io parlo, il tempo fugge
Ch' a me fu insieme ed a mercè promesso.

Qual ombra è si crudel che 'l seme adugge
Ch' al desiato frutto era sì presso?
E dentro dal mio ovil qual fera rugge?
Tra la spiga e la man qual muro è messo?

Lasso, nol so; ma si conosco io bene
Che, per far più dogliosa la mia vita,
Amor m'addusse in sì gioiosa spene.

Ed or di quel ch' i' ho letto mi sovvene;
Che innanzi al dì dell' ultima partita
Uom beato chiamar non si convene.

SONNET XXXVI.

Trahi et désenchanté des promesses de l'amour, son existence devient encore plus triste qu'auparavant. Ce sonnet fut probablement composé à l'occasion d'un rendez-vous que Laure avait promis et qui ne se réalisa pas.

Si l'aveugle désir, cause de mon martyre,
Les heures en comptant ne me fait point faillir,
Au moment que je dis, loin de moi doit s'enfuir
L'instant de la pitié qui devait pour moi luire.

Quelle ombre si cruelle arrive donc pour nuire
Au germe dont le fruit était près de surgir?
Et quelle bête vient dans mon bercail rugir?
Ma main entre et l'épi quel mur vient se produire?

Hélas! je ne le sais; mais si j'en suis certain
Que pour rendre plus triste encore mon destin,
L'amour m'avait bercé de si douce espérance,

Maintenant, d'avoir lu jadis j'ai souvenance
Qu'on ne saurait nommer bien fortuné le sort
De l'homme avant le jour qu'il voit venir la mort.

SONETTO XXXVII.

Amore lo amareggia di troppo, e non può gustar più le sue rare dolcezze.

Mie venture al venir son tarde e pigre,
La speme incerta; e 'l desir monta e cresce;
Onde 'l lassar e l'aspettar m'incresce;
E poi al partir son più levi che tigre.

Lasso, le nevi fien tepide e nigre,
E 'l mar senz' onda, e per l'alpe ogni pesce;
E corcherassi 'l Sol là oltre ond' esce
D'un medesimo fonte Eufrate e Tigre;

Prima ch' i' trovi in ciò pace nè tregua,
O Amor o Madonna altr' uso impari;
Che m' hanno congiurato a torto incontra:

E s' i' ho alcun dolce, è dopo tanti amari,
Che per disdegno il gusto si dilegua.
Altro mai di lor grazie non m' incontra.

SONNET XXXVII.

L'amour l'abreuve de tant d'amertume, qu'il ne peut plus savourer les rares douceurs qu'il lui procure.

La faveur que j'attends est lente à s'approcher,
Mon désir va croissant, quand doute ma fortune :
Attendre ou renoncer, l'un l'autre m'importune;
Quand mon bonheur de fuir sait tant se dépêcher.

Les poissons sur les monts, les mers se dessécher,
On pourra voir, ou bien la neige tiède et brune,
Et l'Euphrate et le Tigre avoir source commune;
Vers l'Orient plutôt le soleil se coucher,

Avant que paix ou trêve ici me soient données,
Et que Laure et l'amour ne soient plus modérés,
Qui tous deux contre moi sont à tort conjurés.

Si j'ai quelques douceurs, si fort empoisonnées
Elles sont par le fiel que j'ai bu tant de fois.
C'en est bien fait pour moi des faveurs, je le crois.

BALLATA IV.

Vorrà sempre amarla, benchè non vedesse mai più i suoi occhi, nè i suoi capelli.

Perchè quel che mi trasse ad amar prima,
Altrui colpa mi toglia,
Del mio fermo voler già non mi svoglia.

Tra le chiome dell' ôr nascose il laccio
Al qual mi strinse, Amore;
E da' begli occhi mosse il freddo ghiaccio
Che mi passò nel core
Con la virtù d' un subito splendore,
Che d' ogni altra sua voglia,
Sol rimembrando, ancor l' anima spoglia.

Tolta m' è poi di que' biondi capelli,
Lasso, la dolce vista;
E 'l volger di duo lumi onesti e belli
Col suo fuggir m' attrista:
Ma perchè ben morendo onor s' acquista,
Per morte nè per doglia
Non vo' che da tal nodo Amor mi scioglia.

BALLADE IV.

Il veut toujours l'aimer, quand même il ne verrait plus ni ses yeux ni sa chevelure.

Des objets par qui fut ma flamme suggérée,
Quoique privé méchamment,
Ma vive affection n'en est point altérée.

Dans ses beaux cheveux d'or insidieusement
L'amour tint caché le piége
Qui me prit, des beaux yeux jaillit un froid de neige
Qui s'empara de mon cœur
Avec l'activité d'une vive splendeur,
Dont le seul souvenir chasse encor de mon âme
Toute autre passion, toute nouvelle flamme.

Infortuné depuis, hélas! des blonds cheveux
J'ai perdu la douce vue,
Et de me voir ainsi ravis les deux beaux yeux,
Je sens ma douleur accrue :
Mais quoiqu'un beau trépas soit un fait glorieux,
Que par la mort ou la peine
L'amour se garde bien de me briser ma chaîne.

SONETTO XXXVIII.

Non abbia più privilegj quel Lauro, che di dolce e gentile gli si fece spietato.

L' arbor gentil che forte amai molt' anni,
Mentre i bei rami non m' ebber a sdegno,
Fiorir faceva il mio debile ingegno
Alla sua ombra, e crescer negli affanni.

Poi che, securo me di tali inganni,
Fece di dolce sè spietato legno,
I' rivolsi i pensier tutti ad un segno,
Che parlan sempre de' lor tristi danni.

Che porà dir chi per Amor sospira,
S' altra speranza le mie rime nove
Gli avesser data, e per costei la perde?

Nè poeta ne colga mai, nè Giove
La privilegi; ed al Sol venga in ira
Tal che si secchi ogni sua foglia verde.

SONNET XXXVIII.

Le laurier n'a plus de priviléges, lui qui, si doux et si aimable, est devenu si méchant.

L'arbre qui bien des ans jouit de mes faveurs,
Autant qu'à ses rameaux j'eus le bonheur de plaire;
Mon bien faible génie à son ombre sut faire
Florissant, comme aussi fit croître mes douleurs.

Mais quand je reconnus mes fatales erreurs,
Quand si douce elle était que je la vis si fière,
Je réglai mes pensers et de telle manière,
Qu'ils parlent sans cesser de leurs tristes malheurs,

Mais que diront-ils donc ceux qui l'amour cultivent,
De voir l'espoir conçu dans tous mes premiers vers
Plus tard s'évanouir dans ceux-là qui les suivent ?

Qu'ils viennent desséchés ses rameaux toujours verts
Par un soleil brûlant, exempt de toute brise,
Qu'il perde ses faveurs, qu'Apollon le méprise.

SONETTO XXXIX.

Benedice tutto ciò che fu cagione ed effetto del suo amore verso di lei.

Benedetto sia 'l giorno e 'l mese e l' anno
Et la stagione e 'l tempo e l' ora e 'l punto
E 'l bel paese e 'l loco ov' io fui giunto
Da duo begli occhi, che legato m' hanno:

E benedetto il primo dolce affanno
Ch' i' ebbi ad esser con Amor congiunto,
E l' arco e le saette ond' io fui punto,
E le piaghe ch' infin al cor mi vanno.

Benedette le voci tante ch' io,
Chiamando il nome di mia Donna, ho sparte,
E i sospiri e le lagrime e 'l desio;

E benedette sien tutte le carte
Ov' io fama le acquisto, e 'l pensier mio,
Ch' è sol di lei, sì ch' altra non v' ha parte.

SONNET XXXIX.

Il décrit tout ce qui fut cause ou effet de son amour envers Laure.

Que bénis soient le temps, la saison, la nature,
Et l'année et le mois, la minute et le jour,
Le bien charmant pays et surtout le séjour,
Où des deux plus beaux yeux je devins la capture.

Que soit bénie aussi la bien douce torture
Que je sentis ce jour, premier de mon amour ;
Que bénis soient et l'arc et la flèche à son tour,
Et de mon cœur la rude et profonde blessure.

Bénis soient les appels par moi multipliés
Du nom qui m'est si cher, dont je bénis les charmes ;
Bénis soient les soupirs, les désirs et les larmes;

Bénis soient les écrits par moi tant publiés
Pour grandir son renom, et ma douce pensée
Qu'elle seule remplit, à d'autres refusée.

SONETTO XL.

Avvedutosi delle sue follie, prega Dio che lo torni ad una vita migliore.

Padre del Ciel, dopo i perduti giorni,
Dopo le notti vaneggiando spese
Con quel fero desio ch' al cor s' accese
Mirando gli atti per mio mal sì adorni;

Piacciati omai, col tuo lume, ch' io torni
Ad altra vita ed a più belle imprese;
Sì ch' avendo le reti indarno tese,
Il mio duro avversario se ne scorni.

Or volge, Signor mio, l' undecim' anno
Ch' i' fui sommesso al dispietato giogo,
Che sopra i più soggetti è più feroce.

Miserere del mio non degno affanno;
Riduci pensier vaghi a miglior luogo;
Rammenta lor com' oggi fosti in croce.

SONNET XL.

S'apercevant de ses folies, il prie Dieu de le rendre à une meilleure vie.

Quand je perds tant de jours, ô mon céleste père,
Et lorsque tant de nuits je passe sans nul gain,
Rêvant au fol désir qui naquit en mon sein,
En admirant ses traits qui trop surent me plaire ;

Fais donc que dès ce jour guidé par ta lumière,
J'embrasse une autre vie, un bien meilleur dessein,
Que voyant ses filets par lui tendus en vain,
De honte il soit couvert mon cruel adversaire [1].

Voilà, Seigneur, onze ans, que sous le joug cuisant
D'un tyran sans pitié bien soumis je m'incline,
Qui bien plus dur se montre au plus obéissant.

Seigneur, à mes pensers donne un destin plus digne ;
Leur rappelant qu'en croix ce jour on te vit mort,
Oui, Seigneur, prends pitié de mon malheureux sort !

BALLATA V.

Prova che la sua vita è nelle mani di Laura, da che potè dargliela con un saluto.

Volgendo gli occhi al mio nuovo colore,
Che fa di morte rimembrar la gente,
Pietà vi mosse; onde, benignamente
Salutando, teneste in vita il core.

La frale vita ch' ancor meco alberga,
Fu de' begli occhi vostri aperto dono
E della voce angelica soave.
Da lor conosco l' esser ov' io sono;
Che, come suol pigro animal per verga,
Cosi destaro in me l' anima grave.
Del mio cor, Donna, l' una e l' altra chiave
Avete in mano; e di ciò son contento,
Presto di navigar a ciascun vento;
Ch' ogni cosa da voi m' è dolce onore.

BALLADE V.

Il trouve que sa vie est dans les mains de Laure, et que par un salut seul elle peut la lui donner.

Si vous fixez les yeux sur mon aspect terreux
Qui dépeint de la mort les traits les plus hideux,
Si la pitié vous fait d'un air de courtoisie
M'adresser un salut, vous me rendez la vie.

Le souffle si léger qui me soutient encor
Par vos beaux yeux me fut donné de prime abord
Par vos accents divins qui suavement résonnent;
A leur gré la tristesse ou la joie ils me donnent;
Et comme le fouet fait l'animal hâter,
Mon âme si pesante ils surent exciter.
Les deux clés de mon cœur [1] sont dans vos mains, madame,
Et d'un tel fait je sens satisfaite mon âme,
Toujours prête à voguer aux ordres de tout vent;
Ce qui me vient de vous est un honneur si grand.

SONETTO XLI.

Persuade Laura a non voler odiare quel core, dond' ella non può più uscire.

Se voi poteste per turbati segni,
Per chinar gli occhi o per piegar la testa,
O per esser più di altra al fuggir presta,
Torcendo 'l viso a' preghi onesti e degni,

Uscir giammai, ovver per altri ingegni,
Del petto, ove dal primo lauro innesta
Amor più rami : i' direi ben che questa
Fosse giusta cagione a' vostri sdegni :

Che gentil pianta in arido terreno
Par che si disconvenga; e però lieta
Naturalmente quindi si diparte.

Ma poi vostro destino a voi pur vieta
L' esser altrove, provvedete almeno
Di non star sempre in odiosa parte

SONNET XLI.

Il persuade Laure qu'elle ne doit prendre son cœur en haine, car elle ne peut plus en sortir. Ainsi le veut le destin.

S'il vous était permis par votre emportement,
Soit en baissant vos yeux, soit en pliant la tête,
Ou parce que toute autre à s'enfuir est moins prête,
Vous montrant insensible à mon pur dévouement,

De déserter jamais, ou n'importe comment,
Du milieu de mon cœur, où, depuis ma conquête
Par l'adoré laurier, l'amour si bien végète :
Bien juste je dirais votre ressentiment :

Car dans un sol aride, une charmante plante
Me semble se déplaire ; est-il donc surprenant
Que de quitter ces lieux elle soit fort contente ?

Mais puisque le destin vous défend maintenant
Un tout autre séjour, faites donc que joyeuse
Pour vous soit ma personne au lieu d'être odieuse.

SONETTO XLII.

Prega Amore di accendere in essa quel foco, dalle cui fiamme ei non ha più scampo.

Lasso, che mal accorto fui da prima
Nel giorno ch'a ferir mi venne Amore,
Ch'a passo a passo è poi fatto signore
Della mia vita, e posto in sulla cima.

Io non credea, per forza di sua lima,
Che punto di fermezza o di valore
Mancasse mai nell'indurato core:
Ma cosi va chi sopra 'l ver s'estima.

Da ora innanzi ogni difesa è tarda
Altra, che di provar s'assai o poco
Questi preghi mortali Amore sguarda.

Non prego già, nè puote aver più loco,
Che misuratamente il mio cor arda;
Ma che sua parte abbia costei del foco.

SONNET XLII. 42

Il supplie l'Amour d'allumer dans Laure cette flamme dont il ne peut se débarrasser.

Hélas! ma prévoyance alors fut bien infime,
En ce jour que je vis l'Amour de moi vainqueur,
Qui depuis par degrés s'est fait, lui, le seigneur
De ma propre existence, et ses ordres m'intime.

Je n'aurais jamais cru que par sa forte lime
Il eût même entamé l'énergique valeur
Et le ferme vouloir retranchés dans mon cœur :
Voilà pourtant le sort de qui trop haut s'estime.

De vouloir se défendre il est désormais tard ;
La prière me reste, il faut donc sans retard
Essayer si l'Amour est plus ou moins sensible.

Je ne demande point, d'abord c'est impossible,
Que le feu qui détruit mon cœur soit mitigé,
Mais que par elle il soit seulement partagé.

SESTINA III.

Rassomiglia Laura all' inverno, e prevede che tale gli sarà sempre.

L'aer gravato, e l'importuna nebbia
Compressa intorno da rabbiosi venti,
Tosto conven che si converta in pioggia:
E già son quasi di cristallo i fiumi;
E 'n vece dell' erbetta, per le valli
Non si ved' altro che pruine e ghiaccio.

Ed io nel cor via più freddo che ghiaccio,
Ho di gravi pensier tal una nebbia,
Qual si leva talor di queste valli
Serrate incontr' a gli amorosi venti
E circondate di stagnanti fiumi,
Quando cade dal ciel più lenta pioggia.

In picciol tempo passa ogni gran pioggia;
E 'l caldo fa sparir le nevi e 'l ghiaccio,
Di che vanno superbi in vista i fiumi;
Nè mai nascose il ciel si folta nebbia,

SEXTINE III.

Il compare Laure à l'hiver, et prévoit qu'elle sera toujours telle à son égard.

L'atmosphère est chargée. et l'importun nuage,
En tout sens comprimé par la fureur des vents,
Doit sans beaucoup tarder se convertir en pluie :
Déjà tel qu'un cristal se durcissent les fleuves;
Et de l'herbe à la place au milieu des vallées
On ne voit maintenant que frimats et la glace.

Et moi j'ai dans mon cœur bien plus froid que la glace
Des plus sombres pensers un si dense nuage,
Tel qu'il en sort parfois du sein de ces vallées
Dont l'entrée est fermée aux plus amoureux vents,
Et qu'entourent toujours de stationnaires fleuves,
Lorsque du haut des cieux tombe lente la pluie.

En bien peu de temps cesse une bien grande pluie ,
Et le soleil fait fondre et la neige et la glace.;
De là vient qu'à nos yeux sont superbes les fleuves ;
Et le ciel n'est voilé par si sombre nuage,

Che sopraggiunta dal furor de' venti
Non fuggisse dai poggi e dalle valli.

Ma, lasso, a me non val fiorir di valli;
Anzi piango al sereno ed alla pioggia,
Ed a' gelati ed ai soavi venti:
Ch' allor fia un dì Madonna senza 'l ghiaccio
Dentro, e di for senza l' usata nebbia,
Ch' i' vedrò secco il mare e laghi e fiumi.

Mentre ch' al mar discenderanno i fiumi,
E le fere ameranno ombrose valli,
Fia dinanzi a' begli occhi quella nebbia,
Che fa nascer de' miei continua pioggia;
E nel bel petto l' indurato ghiaccio,
Che trae del mio sì dolorosi venti.

Ben debb' io perdonare a tutt' i venti
Per amor d' un che 'n mezzo di duo fiumi
Mi chiuse tra 'l bel verde e 'l dolce ghiaccio;
Tal ch' i' dipinsi poi per mille valli
L' ombra, ov' io fui; che nè calor nè pioggia,
Nè suon curava di spezzata nebbia.

Ma non fuggio giammai nebbia per venti
Come quel dì, nè mai fiume per pioggia,
Nè ghiaccio quando 'l Sol apre le valli.

Qu'il ne soit aussitôt, quand mugissent les vents,
Bien promptement chassé des monts et des vallées.

Mais, hélas! que me sert le printemps des vallées:
Car je pleure au beau temps et quand tombe la pluie,
Et que glacés ils soient ou bien tièdes les vents:
Car le jour que ma dame aura banni la glace
De son cœur, et chassé de son front tout nuage,
Je verrai desséchés et la mer et les fleuves.

Et tant que vers la mer chemineront les fleuves,
Tant que les animaux aimeront les vallées,
Toujours sur les beaux yeux je verrai ce nuage
Qui fait jaillir des miens une constante pluie;
Et dans son joli sein persistera la glace
Qui fait sortir du mien de si douloureux vents.

Mais je dois bien, hélas! pardonner à tous vents,
Par amour pour celui qui près de deux beaux fleuves,
Du vert me fit captif et de la douce glace;
Son image depuis j'ai dans mille vallées
Dépeinte où vont mes pas, des chaleurs, de la neige
Bien peu me souciant et de tout noir nuage.

Jamais comme en ce jour on ne vit fuir nuage
Poursuivi par les vents, ni fleuves par la pluie,
Ni la glace au soleil quand fleurit la vallée.

SONETTO XLIII.

Caduto in un rio, dice che gli occhi non glieli può asciugare che Laura.

Del mar Tirreno alla sinistra riva,
Dove rotte dal vento piangon l' onde,
Subito vidi quell' altera fronde
Di cui conven che 'n tante carte scriva.

Amor, che dentro all' anima bolliva,
Per rimembranza delle trecce bionde
Mi spinse; onde in un rio che l' erba asconde
Caddi, non già come persona viva.

Solo, ov' io era tra boschetti e colli,
Vergogna ebbi di me : ch' al cor gentile
Basta ben tanto; ed altro spron non volli.

Piacemi almen d' aver cangiato stile
Dagli occhi a' piè; se del lor esser molli
Gli altri asciugasse un più cortese aprile.

SONNET XLIII. 43

Tombé dans un ruisseau, il dit que Laure seule peut dessécher ses yeux.

Près de la mer de Tyr, où, poussé par le vent,
Le flot tout écumeux va se briser et gronde,
Soudain j'aperçus celle, en vertus si féconde,
Que je veux tant louer, sans cesse en écrivant.

Quand l'amour, qui bouillait dans mon cœur, en avant
Me poussa, je crus voir sa chevelure blonde;
Et moi, si bien trompé par l'herbage, dans l'onde
D'un ruisseau je tombai, plutôt mort que vivant.

Là, seul dans un bosquet, au pied d'une colline,
Je rougis tant de moi! pour une âme bien digne
Ce seul témoin [1] suffit, et sans autre excitant.

D'avoir changé de style [2] au moins je suis content:
Des yeux allant aux pieds; si de mes yeux en larmes
Un avril [3] plus courtois dissipait les alarmes!

SONETTO XLIV.

È combattuto in Roma dai due pensieri, o di ritornarsene a Dio, o alla sua Donna.

L' aspetto sacro della terra vostra
Mi fa del mal passato tragger guai,
Gridando : Sta su, misero ; che fai ?
E la via di salir al Ciel mi mostra.

Ma con questo pensier un altro giostra,
E dice a me : Perchè fuggendo vai ?
Se ti rimembra, il tempo passa omai
Di tornar e veder la Donna nostra.

I', che 'l suo ragionar intendo allora,
M' agghiaccio dentro in guisa d' uom ch' ascolta
Novella che di subito l' accora.

Poi torna il primo, e questo dà la volta.
Qual vincerà, non so ; ma infino ad ora
Combattut' hanno, e non pur una volta.

SONNET XLIV.

Dans ce sonnet, adressé à un habitant de Rome, il est combattu dans cette ville par deux pensées, ou de retourner à Dieu, ou bien vers Laure.

Lorsque l'aspect sacré je vois de votre terre,
Sur mes égarements à gémir je me mets,
Car il me crie : Arrête, et pense à tes méfaits !
Puis il m'apprend du ciel le chemin salutaire.

Mais avec ce penser un autre fait la guerre,
Qui m'adresse ces mots : Pourquoi fuir désormais?
Car, si tu t'en souviens, il est temps, ou jamais;
Partons pour la revoir, Laure, à ton cœur si chère.

Moi qui son bref discours ai compris à l'instant,
Je suis pris aussitôt d'une frayeur mortelle,
Tel qu'un homme apprenant une triste nouvelle.

Quand le premier revient, l'autre je vois partant.
Quel sera le vainqueur? jusqu'ici je l'ignore;
Ils ont lutté longtemps, puis ils luttent encore.

SONETTO XLV.

Destinato alla servitù di Amore, non potè liberarsene nè pur colla fuga.

Ben sapev' io che natural consiglio,
Amor, contra di te giammai non valse:
Tanti lacciuol, tante impromesse false,
Tanto provato avea 'l tuo fero artiglio.

Ma novamente (ond' io mi maraviglio)
Dirol, come persona a cui ne calse,
E che 'l notai là sopra l' acque salse,
Tra la riva toscana e l' Elba e 'l Giglio.

I' fuggia le tue mani, e per cammino,
Agitandom' i venti e 'l cielo e l' onde,
M' andava sconosciuto e pellegrino;

Quand' ecco i tuoi ministri (i' non so donde),
Per darmi a diveder ch' al suo destino
Mal chi contrasta e mal chi si nasconde.

SONNET XLV.

Condamné à être esclave de l'Amour, il ne peut même s'en délivrer par la fuite.

Je savais bien, Amour, qu'ils sont de nul effet,
Contre toi, les moyens qui sont à notre usage ;
Tant de fois j'ai senti ta griffe et son ravage,
Et tant de fois ton leurre et ton traître filet.

Mais, tout nouvellement, j'en fus bien stupéfait
Tel que je le sentis, d'en parler je m'engage),
Non loin de l'île d'Elbe et du toscan rivage,
Je voguais sur la mer quand j'ai noté le fait.

Moi, tel qu'un pèlerin isolé dans sa route,
De tes mains je fuyais, rudement ballotté
Par les vents, par les flots, par le ciel irrité.

Quand vint ton messager, et d'où ? je ne m'en doute,
Pour me faire savoir que le deuil est certain
Pour qui veut éviter ou bien fuir son destin.

CANZONE V.

Vorrebbe consolarsi col canto, ma per propria colpa è costretto a piangere.

Lasso me, ch' i' non so in qual parte pieghi
La speme, ch' è tradita omai più volte.
Che se non è chi con pietà m' ascolte,
Perchè sparger al Ciel sì spessi preghi?
Ma s' egli avvien ch' ancor non mi si nieghi
Finir anzi 'l mio fine
Queste voci meschine,
Non gravi al mio Signor perch' io 'l ripreghi
Di dir libero un dì tra l' erba e i fiori:
« Drez et razon es qu' ieu chan e m demori. »

Ragion è ben ch' alcuna volta i' canti,
Però c' ho sospirato sì gran tempo;
Che mai non incomincio assai per tempo
Per adeguar col riso i dolor tanti.
E s' io potessi far ch' agli occhi santi
Porgesse alcun diletto
Qualche dolce mio detto,

CANZONE V.

Il voudrait se consoler en chantant; mais par sa faute il est contraint de pleurer.

Que je suis malheureux ! où gît mon espérance,
Quand déjà tant de fois j'ai vu sa déchéance ?
Si, sourd à la pitié, nul ne daigne m'ouïr,
Pourquoi donc fatiguer le ciel de ma prière ?
Si mes plaintes parfois je pouvais voir finir
        Avant mon heure dernière !
        Ah ! que mon seigneur l'Amour
N'aille point s'indigner si par cas je désire,
Parmi l'herbe et les fleurs, de pouvoir dire un jour :
« Oui, j'ai droit et raison de chanter et de rire. »

De chanter à mon tour je dois avoir raison,
Lorsque de mes soupirs si longüe est la saison ;
Car de rire assez tôt jamais je ne commence,
Pour que mon rire puisse égaler ma souffrance.
Et s'il m'était donné de plaire aux divins yeux
        Et qu'un seul mot de ma bouche
        Puisse sortir qui la touche,

O me beato sopra gli altri amanti!
Ma più quand' io dirò senza mentire :
« Donna mi prega; perch' io voglio dire. »

Vaghi pensier, che cosi passo passo
Scorto m' avete a ragionar tant' alto,
Vedete che Madonna ha 'l cor di smalto
Si forte, ch' io per me dentro nol passo.
Ella non degna di mirar sì basso,
Che di nostre parole
Curi; che 'l Ciel non vole;
Al qual pur contrastando i' son già lasso :
Onde, come nel cor m' induro e 'nnaspro,
Così nel mio parlar voglio esser aspro.

Che parlo? o dove sono? e chi m' inganna
Altri ch' io stesso e 'l desiar soverchio?
Già, s' i trascorro il ciel di cerchio in cerchio,
Nessun pianeta a pianger mi condanna.
Se mortal velo il mio veder appanna,
Che colpa è delle stelle
O delle cose belle?
Meco si sta chi dì e notte m' affanna,
Poi che del suo piacer mi fe gir grave
La dolce vista e 'l bel guardo soave.

Tutte le cose di che 'l mondo è adorno

Je serais des amants cent fois le plus joyeux !
Surtout quand je dirai sans mentir à personne :
« Je veux parler, j'y suis invité par Madonne ! »

O mes pensers d'amour ! vous qui m'avez conduit
A si haut exprimer les instincts de mon âme,
Sachez donc que de marbre est le cœur de ma dame ;
Que ma voix, dans son sein, nul écho ne produit ;
Et de prêter l'oreille à ma faible parole,
Le soin lui semble frivole ;
Tel le ciel l'a décrété ;
Et déjà je suis las d'avoir tant résisté :
De là vient que mon cœur se raidit et s'indure,
Et je veux qu'en parlant ma voix se fasse dure.

Que dis-je ? où suis-je donc ? pourquoi m'exaspérer ?
A mon désir trop grand, à moi l'erreur est due ;
Et j'aurais beau du ciel parcourir l'étendue,
Que je ne suis contraint par nul astre à pleurer.
Si mes sens sont troublés par de terrestres voiles,
Quel tort en vient aux étoiles,
A tant de beaux ornements ?
Oui dans moi la cause est de mes constants tourments
Depuis que je goûtai si grande jouissance,
Par son regard si doux, par sa seule présence !

Tous les êtres si beaux qui brillent sous le ciel

Uscir buone di man del Mastro eterno ;
Ma me, che così addentro non discerno,
Abbaglia il bel che mi si mostra intorno ;
E s' al vero splendor giammai ritorno,
L' occhio non può star fermo ;
Così l' ha fatto infermo
Pur la sua propria colpa, e non quel giorno
Ch' i' volsi inver l' angelica beltade
Nel dolce tempo della prima etade.

Furent tous créés bons par le Maître éternel;
Et moi, qui ne sais voir celles qui sont latentes,
Je me sens ébloui des beautés apparentes;
Mais si je veux mirer la solide grandeur,
    L'œil redoute sa splendeur;
    Tellement le fait infirme
Sa propre faute, et non ce jour-là, je l'affirme,
Que je le dirigeai vers l'ange de beauté,
Au printemps de ma vie et de ma liberté.

CANZONE VI.

Grande elogio de' begli occhi di Laura è la difficolta di saper lodarli.

Perchè la vita è breve
E l' ingegno paventa all' alta impresa,
Nè di lui nè di lei molto mi fido;
Ma spero che sia intesa
Là dov' io bramo e là dov' esser deve
La doglia mia, la qual tacendo i' grido.
Occhi leggiadri, dov' Amor fa nido,
A voi rivolgo il mio debile stile
Pigro da sè, ma 'l gran piacer lo sprona;
E chi di voi ragiona,
Tien dal suggetto un abito gentile,
Che con l' ale amorose
Levando, il parte d' ogni pensier vile.
Con queste alzato vengo a dire or cose
C' ho portate nel cor gran tempo ascose.

Non perch' io non m' avveggia
Quanto mia laude è ingiuriosa a voi;

CANZONE VI.

Grand éloge des beaux yeux de Laure, difficulté de pouvoir bien la chanter. Cette canzone et les deux suivantes sur les yeux de Laure sont connues sous le nom de *canzones des yeux*.

Puisque si brefs sont nos jours,
Et que de vous louer redoute ma science,
Je n'ose donc compter sur leur faible concours ;
Mais l'accent de ma souffrance,
Qui dans moi parle haut, même dans le silence,
Parviendra, je l'espère, où vole mon désir.
Bien lent à prendre essor, mais ivre de plaisir,
Je parle donc de vous tout tremblant et débile,
Yeux charmants où l'Amour fait son nid, son asile ;
Et qui de vous s'entretient,
De son propre sujet le noble usage tient,
Qui de l'Amour sur les ailes
Des pensers vils l'éloigne et des choses mortelles ;
C'est sur elles porté que mon cœur enflammé
Va rompre le secret qu'il a tant comprimé.

Ce n'est point que je ne sente
Que ma louange peut pour vous être blessante ;

Ma contrastar non posso al gran desio
Lo quale è in me dappoi
Ch' i' vidi quel che pensier non pareggia,
Non che l' agguagli altrui parlar o mio.
Principio del mio dolce stato rio,
Altri che voi so ben che non m' intende.
Quando agli ardenti rai neve divegno,
Vostro gentile sdegno
Forse ch' allor mia indegnitate offende.
O, se questa temenza
Non temprasse l' arsura che m' incende,
Beato venir men! che 'n lor presenza
M' è più caro il morir, che 'l viver senza.

Dunque, ch' i' non mi sfaccia,
Sì frale oggetto a sì possente foco,
Non è proprio valor che me ne scampi :
Ma la paura un poco,
Che 'l sangue vago per le vene agghiaccia,
Risalda 'l cor, perchè più tempo avvampi.
O poggi, o valli, o fiumi, o selve, o campi,
O testimon della mia grave vita,
Quante volte m' udiste chiamar Morte!
Ahi dolorosa sorte!
Lo star mi strugge, e 'l fuggir non m' aita.
Ma, se maggior paura
Non m' affrenasse, via corta e spedita

Mais comment maîtriser l'effervescent désir
Qui mon être vint saisir,
Le jour que je connus ce dont nulle science
Ne saurait embrasser ni peindre l'excellence.
Vous, qui faites ma joie et mon adversité,
Vous seuls ce que je dis pouvez bien le comprendre.
Si de votre foyer trop près je veux me rendre,
Peut-être qu'alors excité
Votre dédain devient par mon indignité.
Oh! si dans moi cette crainte
Du feu qui me détruit ne dominait l'étreinte,
Bien joyeux je mourrais! vos regards sont si doux,
Que bien mieux vaut mourir que de vivre sans vous!

Quand si frêle je résiste
Aux efforts destructeurs d'un foyer si puissant,
Dans ma propre valeur la vertu n'en consiste;
Mais la frayeur qui le sang
Rend glacé dans la veine où toujours il circule,
Donne au cœur la vigueur pour que longtemps il brûle.
Vous, les constants témoins de mon pénible sort,
Que de fois, appelant les horreurs de la mort,
Vous m'avez entendu, collines et vallées,
Vous, limpides ruisseaux, vous plaines émaillées!
O bien douloureux destin!
Votre aspect me détruit; si je fuis c'est en vain.
Mais si de plus grandes craintes

Trarrebbe a fin quest' aspra pena e dura :
E la colpa è di tal che non ha cura.

Dolor, perchè mi meni
Fuor di cammin a dir quel ch' i' non voglio ?
Sostien ch' io vada ove 'l piacer mi spigne.
Già di voi non mi doglio,
Occhi sopra 'l mortal corso sereni,
Nè di lui ch' a tal nodo mi distrigne.
Vedete ben quanti color dipigne
Amor sovente in mezzo del mio volto,
E potrete pensar qual dentro fammi,
Là 've dì e notte stammi
Addosso col poder c' ha in voi raccolto,
Luci beate e liete ;
Se non che 'l veder voi stesse v' è tolto :
Ma quante volte a me vi rivolgete,
Conoscete in altrui quel che voi siete.

S'a voi fosse sì nota
La divina incredibile bellezza
Di ch' io ragiono, come a chi la mira,
Misurata allegrezza
Non avria 'l cor ; però forse è remota
Dal vigor natural che v' apre e gira.

Ne m'enchaînaient, je crois que bien peu prolongés
Seraient mes tristes jours, de chagrins tant rongés !
Et qui fait mon malheur, est si sourde à mes plaintes.

Pourquoi, douleur, tels discours
A tenir, malgré moi, veux-tu donc me contraindre ?
De ce qui tant me plaît n'interromps point le cours.
De vous je ne sais me plaindre,
Yeux sereins dont l'éclat est tout surnaturel,
Ni de lui [2] qui, pour vous, m'embrase d'un feu tel,
Daignez donc regarder mon visage, à toute heure
Voyez son teint changé par la main de l'Amour,
Et vous pourrez juger, puisque, pendant le jour
Et la nuit, il m'a fait sa constante demeure,
Quels sont les cruels effets
Qu'il produit dans mon cœur par vos puissants reflets ?
O bienheureuses prunelles !
Vous ne pouvez pourtant mirer vos étincelles ;
Mais sitôt que sur moi vous daignez vous porter,
Quelle est votre valeur ! vous n'en sauriez douter.

Si tout aussi bien connue
Pouvait être par vous l'incroyable beauté
Dont je vous entretiens, dont je repais ma vue,
Son cœur serait enchanté ;
Mais cette faculté peut-être est interdite
A l'instinct qui vous ouvre et vous meut dans l'orbite.

Felice l' alma che per voi sospira,
Lumi del ciel; per li quali io ringrazio
La vita che per altro non m' è a grado.
Oimè, perchè sì rado
Mi date quel, dond' io mai non son sazio?
Perchè non più sovente
Mirate qual Amor di me fa strazio?
E perchè mi spogliate immantinente
Del ben che ad ora ad or l' anima sente?

Dico ch' ad ora ad ora
(Vostra mercede) i' sento in mezzo l' alma
Una dolcezza inusitata e nova,
La qual ogni altra salma
Di noiosi pensier disgombra allora,
Si che di mille un sol vi si ritrova.
Quel tanto a me, non più, del viver giova.
E se questo mio ben durasse alquanto,
Nullo stato agguagliarse al mio potrebbe:
Ma forse altrui farebbe
Invido, e me superbo l'onor tanto:
Però, lasso, conviensi
Che l' estremo del riso assaglia il pianto:
E 'nterrompendo quelli spirti accensi,
A me ritorni, e di me stesso pensi.

Qu'il est heureux celui qui soupire pour vous !
Yeux célestes, par qui mon sort est fait si doux,
Nul autre objet que vous ne m'attache à la vie ;
Pourquoi donc, quand mon envie
Si grande est que jamais je ne suis satisfait,
Pour moi d'un tel bonheur êtes-vous tant avares ?
Pourquoi des regards si rares
Fixez-vous sur l'état si triste qui m'est fait ?
Pourquoi donc me ravir, si vite et sans mesure,
Le bien qui dans mon âme arrive avec usure ?

Oui, parfois, quand radieux,
Grâce à vous, je vous vois, mon âme est délectée
D'une abondante joie, exquise, inusitée,
Qui les pensers fastidieux
Chassant, m'en laisse un seul, le plus délicieux.
C'est alors seulement que je goûte la vie.
Si dans moi, dans mon cœur, cette douceur chérie
Daignait rester longtemps, non, jamais le soleil
N'aurait pu voir mortel jouir d'un sort pareil.
Mais des envieux, peut-être,
Je ferais, et l'orgueil dans moi pourrait bien naître.
Hélas ! aux trop grands plaisirs
Doivent fatalement succéder les soupirs ;
Et puis, mettant un frein à ma verve embrasée,
Je dois tourner vers moi mon errante pensée.

L' amoroso pensiero
Ch' alberga dentro, in voi mi sì discopre
Tal, che mi trae del cor ogni altra gioia :
Onde parole ed opre
Escon di me sì fatte allor, ch' i' spero
Farmi immortal, perchè la carne moia;
Fugge al vostro apparir angoscia e noia;
E nel vostro partir tornano insieme :
Ma perchè la memoria innamorata
Chiude lor poi l' entrata,
Di la non vanno dalle parti estreme
Onde s' alcun bel frutto
Nasce di me, da voi vien prima il seme.
Io per me son quasi un terreno asciutto,
Colto da voi; e 'l pregio è vostro in tutto.

Canzon, tu non m' acqueti, anzi m' infiammi
A dir di quel ch' a me stesso m' invola :
Però sia certa di non esser sola.

Par vous je vois au dehors
Le penser amoureux qu'en son cœur elle couve,
Si bien que le bonheur autre part je ne trouve ;
Et mes paroles alors
Et mes œuvres se font d'une ainsi faite allure,
Que l'espoir me sourit de changer de nature,
Volant, quoique mortel, vers l'immortalité.
A votre aspect, l'ennui, les chagrins, tout s'envole ;
Vous partant, leur essaim de nouveau me désole ;
Mais du parfum d'amour mon esprit délecté,
Du cœur leur fermant l'entrée,
Sa demeure par eux n'est jamais pénétrée.
Si quelque beau fruit parfois
Je porte, c'est à vous que le germe j'en dois.
Par mon aride sol quelle chose est produite ?
Vous seuls le fecondez, à vous donc le mérite.

Ton éloge, Canzon, ne me tient satisfait,
Et même mon désir bien plus pressant il fait
A parler des beaux yeux dont l'éclat me consume ;
Des compagnes, crois-le, te prépare ma plume.

CANZONE VII.

Dagli occhi di Laura viene innalzato a contemplare le vie del Cielo.

Gentil mia Donna, i' veggio
Nel mover de' vostr' occhi un dolce lume
Che mi mostra la via ch' al Ciel conduce;
E per lungo costume,
Dentro là dove sol con Amor seggio
Quasi visibilmente 'il cor traluce.
Quest' è la vista ch' a ben far m' induce,
E che mi scorge al glorioso fine;
Questa sola dal vulgo m' allontana:
Nè giammai lingua umana
Contar poria quel che le sue divine
Luci sentir mi fanno,
E quando il verno sparge le pruine,
E quando poi ringiovenisce l' anno,
Qual era al tempo del mio primo affanno.

Io penso: Se lassuso
Onde 'l Motor eterno delle stelle

CANZONE VII.

Les yeux de Laure le provoquent à contempler les voies du ciel.

Dans vos beaux yeux, noble dame,
Une douce lumière apparaît qui m'enflamme,
M'apprenant le chemin du céleste séjour,
Et dans leur sein, où l'Amour
Et moi nous séjournons, par ma longue présence
Mon cœur en a reçu presque la transparence.
Cette vue à bien faire et m'excite et m'apprend;
Elle aussi me conduit vers le but le plus grand,
Par elle je me sens éloigné du vulgaire:
Nul mortel ne saurait faire
Le recit des effets que leurs divins rayons
Me font en toutes saisons;
Soit quand l'hiver répand sur les plages la glace,
Ou bien quand le printemps en rajeunit la face,
Tel qu'il régnait alors que de mes longs malheurs
Je sentis dans mon cœur les premières douleurs.

Je me dis: Si les merveilles
On voit s'épanouir et briller dans les cieux

Degnò mostrar del suo lavoro in terra,
Son l' altr' opre sì belle,
Aprasi la prigion ov' io son chiuso,
E che 'l cammino a tal vita mi serra.
Poi mi rivolgo alla mia usata guerra,
Ringraziando Natura e 'l dì ch' io nacqui,
Che reservato m' hanno a tanto bene,
E lei, ch' a tanta spene
Alzò 'l mio cor; che 'nsin allor io giacqui,
A me noioso e grave:
Da quel dì innanzi a me medesmo piacqui,
Empiendo d' un pensier alto e soave
Quel core, ond' hanno i begli occhi la chiave.

Nè mai stato gioioso
Amor o la volubile Fortuna
Dieder a chi più fur nel mondo amici,
Ch' i' nol cangiassi ad una
Rivolta d' occhi, ond' ogni mio riposo
Vien, com' ogni arbor vien da sue radici.
Vaghe faville, angeliche, beatrici
Della mia vita, ove 'l piacer s' accende
Che dolcemente mi consuma e strugge;
Come sparisce e fugge
Ogni altro lume dove 'l vostro splende,
Così dello mio core,
Quando tanta dolcezza in lui discende,

Où règne le moteur des astres radieux,
A ce que je vois pareilles;
Que ne vois-je arriver vite mon dernier jour,
Qui me tient éloigné d'un si brillant séjour!
De mes pensers d'amour puis j'aime à me repaître,
Bénissant le destin, le jour qui me vit naître,
De m'avoir réservé pour un si grand honneur,
Et Laure si radieuse,
Qui si flatteur espoir fit germer dans mon cœur;
Et quand la vie ennuyeuse
Je trouvais, elle l'a pour moi faite joyeuse,
Remplissant d'un penser noble et délicieux
Mon cœur, dont les deux clefs sont dans les deux beaux yeux.

Oui, la plus joyeuse vie,
Qu'à leurs plus grands amis aient jamais départie
L'Amour ou la Fortune aux jeux capricieux,
Moins qu'un regard de ses yeux,
Je la prise; en eux seuls mon repos prend naissance,
Comme aux racines l'arbre emprunte l'existence.
Angéliques éclairs dont je suis tant séduit,
Vrai bonheur de ma vie où le plaisir s'enflamme,
Qui doucement consume, anéantit mon âme;
De même qu'aussitôt fuit
Tout éclat étranger lorsque le vôtre luit,
Ainsi fuit tout objet tendre,
Tout penser de mon cœur, lorsqu'en lui vient descendre

Ogni altra cosa, ogni pensier va fore,
E sol ivi con voi rimansi Amore.

Quanta dolcezza unquanco
Fu in cor d' avventurosi amanti, accolta
Tutta in un loco, a quel ch' i' sento, è nulla,
Quando voi alcuna volta
Soavemente tra 'l bel nero e 'l bianco
Volgete il lume in cui Amor si trastulla :
E credo, dalle fasce e dalla culla
Al mio imperfetto, alla fortuna avversa
Questo rimedio provvedesse il Cielo.
Torto mi face il velo
E la man che sì spesso s' attraversa
Fra 'l mio sommo diletto
E gli occhi, onde dì e notte si rinversa
Il gran desio, per isfogar il petto,
Che forma tien dal variato aspetto.

Perch' io veggio (e mi spiace)
Che natural mia dote a me non vale,
Nè mi fa degno d' un si caro sguardo;
Sforzomi d' esser tale,
Qual all' alta speranza si conface,
Ed al foco gentil ond' io tutt' ardo.
S' al ben veloce, ed al contrario tardo,

Une telle douceur dont il est si flatté,
Et l'Amour seul et vous le tenez habité.

S'ils pouvaient dans un ensemble
Se trouver réunis, tous les ravissements
Qu'en tous lieux savourés furent par les amants,
Presque un atome il me semble,
Près de si grands transports dont je suis délecté,
Quand parfois vous vibrez de vos noires prunelles,
Où folâtre l'Amour, sur moi les étincelles;
Pour tempérer les coups de mon adversité,
Ce remède pour moi, dès la plus tendre enfance,
Me l'avait destiné, je crois, la Providence.
Pourquoi donc s'interposer
Et le voile et la main vois-je souvent oser
Pour me priver de vos charmes ?
Aussi mes yeux sont-ils nuit et jour dans les larmes,
Pour alléger mon cœur, qu'on voit triste ou joyeux,
Selon que votre aspect est dur ou gracieux.

Mais je vois, et m'en indigne,
Que d'un si cher regard pour me rendre bien digne,
Tous mes dons naturels ne seraient assez forts;
Je fais donc de grands efforts
Pour atteindre au niveau de ma haute espérance,
Et du charmant foyer qui cause ma souffrance,
Si, contempteur du mal et zélateur du bien,

CANZONE VIII.

Trova ogni bene negli occhi di Laura, e protesta che non finirà mai di lodarli.

Poi che per mio destino
A dir mi sforza quell' accesa voglia
Che m' ha sforzato a sospirar mai sempre,
Amor, ch' a ciò m' invoglia,
Sia la mia scorta e 'nsegnimi 'l cammino,
E col desio le mie rime contempre;
Ma non in guisa che lo cor si stempre
Di soverchia dolcezza; com' io temo
Per quel ch' i sento ov' occhio altrui non giugne;
Che 'l dir m' infiamma e pugne;
Nè per mio ingegno (ond' io pavento e tremo),
Siccome talor sole,
Trovo 'l gran foco della mente scemo;
Anzi mi struggo al suon delle parole,
Pur com' io fossi un uom di ghiaccio al Sole.

Nel cominciar credia
Trovar, parlando, al mio ardente desire

CANZONE VIII.

Les yeux de Laure lui offrent tous les biens imaginables ; il proteste qu'il ne cessera jamais de les louer.

Quand ma destinée est telle
Qu'à parler me contraint la passion cruelle
Qui me fait constamment exhaler en soupirs ;
Puisque mes brûlants désirs
Sont l'œuvre de l'Amour, qu'il m'aide, qu'il m'inspire,
Et que sur mon transport il accorde ma lyre.
Non que je veuille voir, par un trop grand bonheur,
Mon cœur s'anéantir, et c'est là ma frayeur,
D'après ce que je sens en secret dans mon âme ;
Car en parlant je m'enflamme,
Et, dans ma diction (j'en tremble quelquefois),
Tel que souvent je le vois,
Je ne sens s'amoindrir ma dévorante flamme ;
Et bien plus, de ma voix me détruisent les sons,
Comme par le soleil sont fondus les glaçons.

En prenant, moi, la parole,
J'aurais bien cru trouver à mon ardeur si folle

CANZONE VIII.

Trova ogni bene negli occhi di Laura, e protesta che non finirà mai di lodarli.

Poi che per mio destino
A dir mi sforza quell' accesa voglia
Che m' ha sforzato a sospirar mai sempre,
Amor, ch' a ciò m' invoglia,
Sia la mia scorta e 'nsegnimi 'l cammino,
E col desio le mie rime contempre;
Ma non in guisa che lo cor si stempre
Di soverchia dolcezza; com' io temo
Per quel ch' i sento ov' occhio altrui non giugne;
Che 'l dir m' infiamma e pugne;
Nè per mio ingegno (ond' io pavento e tremo),
Siccome talor sole,
Trovo 'l gran foco della mente scemo;
Anzi mi struggo al suon delle parole,
Pur com' io fossi un uom di ghiaccio al Sole.

Nel cominciar credia
Trovar, parlando, al mio ardente desire

CANZONE VIII.

Les yeux de Laure lui offrent tous les biens imaginables; il proteste qu'il ne cessera jamais de les louer.

Quand ma destinée est telle
Qu'à parler me contraint la passion cruelle
Qui me fait constamment exhaler en soupirs;
Puisque mes brûlants désirs
Sont l'œuvre de l'Amour, qu'il m'aide, qu'il m'inspire,
Et que sur mon transport il accorde ma lyre.
Non que je veuille voir, par un trop grand bonheur,
Mon cœur s'anéantir, et c'est là ma frayeur,
D'après ce que je sens en secret dans mon âme;
Car en parlant je m'enflamme,
Et, dans ma diction (j'en tremble quelquefois),
Tel que souvent je le vois,
Je ne sens s'amoindrir ma dévorante flamme;
Et bien plus, de ma voix me détruisent les sons,
Comme par le soleil sont fondus les glaçons.

En prenant, moi, la parole,
J'aurais bien cru trouver à mon ardeur si folle

Qualche breve riposo e qualche tregua.
Questa speranza ardire
Mi porse a ragionar quel ch' i' sentia :
Or m' abbandona al tempo, e si dilegua.
Ma pur conven che l' alta impresa segua,
Continuando l' amorose note ;
Sì possente è il voler che mi trasporta ;
E la ragione è morta,
Che tenea 'l freno, e contrastar nol pote.
Mostrimi almen ch' io dica
Amor, in guisa che se mai percote
Gli orecchi della dolce mia nemica,
Non mia ma di pietà la faccia amica.

Dico : Se 'n quella etate
Ch' al ver onor fur gli animi sì accesi,
L' industria d' alquanti uomini s' avvolse
Per diversi paesi,
Poggi ed onde passando ; e l' onorate
Cose cercando, il più bel fior ne colse ;
Poi che Dio e Natura ed Amor volse
Locar compitamente ogni virtute
In quei be' lumi ond' io gioioso vivo,
Questo e quell' altro rivo
Non conven ch' i' trapasse e terra mute ;
A lor sempre ricorro,
Come a fontana d' ogni mia salute ;

Quelque instant de repos, ou quelque bref répit.
L'espérance m'enhardit
A parler des trésors dépeints dans ma pensée;
Puis, quand vient le moment, elle s'est éclipsée.
Je ne saurais pourtant ne pas exécuter
Mes si nobles desseins; continuons de chanter,
Tant est grand le désir qui vers ce but me porte!
Et la raison est morte
Qui lui serrait le frein, vains seraient ses efforts.
Qu'au moins l'Amour, mes transports,
Pare de bien doux sons, pour que mon ennemie,
Si parfois elle entend le bruit de mes accords,
De moi, non, mais du moins de pitié soit amie.

Je dis : Si, passant les mers,
Des hommes furent vus, dans ce mémorable âge,
Qu'à la gloire on marchait avec tant de courage,
Traversant monts et déserts,
Parcourant tous pays, et, des recherches faites
Revenir enrichis des plus nobles conquêtes;
Puisque Dieu, la nature et l'Amour ont voulu
Que, sans exception, il leur fût dévolu
L'ensemble des vertus à ces belles prunelles
Qui rendent mes jours joyeux;
Pourquoi donc quitter ces lieux?
Pourquoi donc rechercher d'autres rives moins belles?
Vers ces yeux je vais toujours,
Comme à la source unique où se produit ma vie;

E quando a morte desiando corro,
Sol di lor vista al mio stato soccorro.

Come a forza di venti
Stanco nocchier di notte alza la testa
A' duo lumi c' ha sempre il nostro polo ;
Così nella tempesta
Ch' i' sostengo d' amor, gli occhi lucenti
Sono il mio segno e 'l mio conforto solo.
Lasso, ma troppo è più quel ch' io ne 'nvolo
Or quinci, or quindi, com' Amor m' informa,
Che quel che vien da grazioso dono.
E quel poco ch' i' sono
Mi fa di loro una perpetua norma :
Poi ch' io li vidi in prima,
Senza lor a ben far non mossi un' orma :
Così gli ho di me posti in su la cima ;
Che 'l mio valor per se falso s' estima.

I' non poria giammai
Immaginar, non che narrar, gli effetti,
Che nel mio cor gli occhi soavi fanno.
Tutti gli altri diletti
Di questa vita ho per minori assai ;
E tutt' altre bellezze indietro vanno.
Pace tranquilla, senza alcuno affanno,
Simile a quella che nel cielo eterna,

Et, lorsque de la mort je sens naître l'envie,
Leur aspect seul redonne à ma vigueur son cours.

Tel qu'après la tempête
Le nocher fatigué la nuit lève la tête,
Les deux astres [1] cherchant qui planent dans nos cieux,
Ainsi vos yeux radieux
Me servent de signaux et sont ma seule attente,
Quand je sens de l'amour la pénible tourmente.
Mais, hélas ! de beaucoup excèdent les douceurs
Qu'à votre insu je prends, lorsque l'amour m'obsède,
Sur celles que je dois à vos rares faveurs.
Et le peu que je possède
De talents, de vous seuls, de vous me sont venus ;
Du jour que je vous connus,
Vous fûtes et mon guide et ma règle éternelle ;
Vos instincts sont les miens, et ma conduite est telle
Que par vous seuls mes pas sont poussés vers le bien ;
Vous êtes tout en moi, lorsque je ne suis rien.

L'effet qu'en mon cœur produisent
Les beaux yeux, mon esprit ne peut le définir ;
Bien rendu par ma voix il ne saurait venir ;
Et nullement me séduisent
Tous les autres plaisirs qu'on savoure ici-bas ;
De toute autre beauté je fais bien peu de cas.
La paix que j'en reçois est calme et sans mélanges,
Telle qu'elle est toujours dans le séjour des anges,

Move dal lor innamorato riso.
Così vedess' io fiso
Com' Amor dolcemente gli governa,
Sol un giorno da presso,
Senza volger giammai rota superna;
Nè pensassi d' altrui nè di me stesso;
E 'l batter gli occhi miei non fosse spesso.

Lasso, che desiando
Vo quel ch' esser non puote in alcun modo;
E vivo del desir fuor di speranza.
Solamente quel nodo
Ch' Amor circonda alla mia lingua, quando
L' umana vista il troppo lume avanza,
Fosse disciolto; i' prenderei baldanza
Di dir parole in quel punto sì nove,
Che farian lacrimar chi le 'ntendesse.
Ma le ferite impresse
Volgon per forza il cor piagato altrove:
Ond' io divento smorto,
E 'l sangue si nasconde i' non so dove,
Nè rimango qual era; e sonmi accorto
Che questo è 'l colpo di che Amor m' ha morto.

Canzone, i' sento già stancar la penna
Del lungo e dolce ragionar con lei,
Ma non di parlar meco i pensier miei.

Quand parfois il m'arrive un sourire amoureux.
Ah ! que je serais heureux
D'admirer fixement pendant une journée,
Oui, seul, un jour, de près ! Quelle grâce est donnée
A leurs gestes par l'Amour,
Et voir tout astre alors s'arrêter à son tour,
Moi-même m'oubliant et tout mon entourage,
Et mes yeux, sans cligner, contempler leur image.

Hélas ! pourquoi souhaiter
Un bonheur sur lequel je ne saurais compter ?
Pourquoi tant désirer, hors de toute espérance ?
Si libre était seulement
(Quand l'excès de lumière outre ma jouissance)
Ma langue que l'Amour enchaîne étroitement,
Mes accents deviendraient si surprenants de charmes
Qu'à tel qui m'entendrait j'arracherais des larmes.
Mais les coups profonds produits
Font changer à mon cœur sa route naturelle;
Ma pâleur devient mortelle ;
Mon sang vite s'enfuit, j'ignore en quels réduits ;
Mon être est tout changé ; jamais l'Amour, je pense,
Tel affront ne me fit, ni si cruelle offense.

Du long temps qu'elle met à parler avec toi,
Canzon, je le sens bien, déjà lasse est ma plume ;
Il n'en est pas ainsi des pensers avec moi.

SONETTO XLVI.

Se non ragiona di Laura com' essa merita, è colpa d'Amore che la fece sì bella.

Io son già stanco di pensar si come
I miei pensier in voi stanchi non sono;
E come vita ancor non abbandono
Per fuggir de' sospir sì gravi some;

E come a dir del viso e delle chiome
E de' begli occhi, ond' io sempre ragiono,
Non è mancata omai la lingua e 'l suono,
Dì e notte chiamando il vostro nome;

E ch' e' piè miei non son fiaccati e lassi
A seguir l' orme vostre in ogni parte,
Perdendo inutilmente tanti passi;

Ed onde vien l' inchiostro, onde le carte
Ch' i' vo empiendo di voi: se 'n ciò fallassi,
Colpa d' Amor, non già difetto d' arte.

SONNET XLVI.

S'il ne parle pas de Laure comme elle le mérite, c'est la faute de l'Amour, qui l'a faite trop belle.

Je suis las de penser comment encor je peux
N'être las de penser à vous, Laure si belle,
Et comment je n'ai fui l'existence mortelle,
Pour fuir de mes soupirs le poids si douloureux;

Et comment à parler toujours de vos cheveux,
De votre beau visage et de votre prunelle,
Quand votre nom sans cesse, et nuit et jour, j'appelle,
Ma langue avec le son ne m'ont manqué tous deux ;

Comment mes pieds ne sont brisés de lassitude
A poursuivre vos pas partout avec ardeur,
Perdant sans nul profit tant de sollicitude;

D'où viennent le papier, l'encre qu'en votre honneur
J'use à profusion ? Si j'erre, qu'on m'excuse,
Et que l'Amour plutôt que mon art on accuse

SONETTO XLVII.

Riconforta se stesso a non istancarsi nel lodare gli occhi della sua Donna.

I begli occhi ond' i' fui percosso in guisa
Ch' e' medesmi porian saldar la piaga,
E non già virtù d' erbe, o d' arte maga,
O di pietra dal mar nostro divisa;

M' hanno la via sì d' altro amor precisa,
Ch' un sol dolce pensier l' anima appaga;
E se la lingua di seguirlo è vaga,
La scorta può, non ella, esser derisa.

Questi son que' begli occhi che l' imprese
Del mio signor vittoriose fanno
In ogni parte, e più sovra 'l mio fianco.

Questi son que' begli occhi che mi stanno
Sempre nel cor con le faville accese;
Perch' io di lor parlando non mi stanco.

SONNET XLVII.

Il s'encourage lui-même à ne pas se lasser de faire l'éloge des yeux de Laure.

Les beaux yeux qui mon cœur frappèrent tellement
Que d'eux seuls peut venir ma blessure guérie,
Mais des herbes, jamais, et ni de la magie,
Ni des pierres qui sont d'un lointain gisement ;

M'ont de tout autre amour détourné constamment ;
D'un seul penser bien doux mon âme fait sa vie ;
Si ma langue parfois de le suivre a l'envie,
Qu'on ne la raille point, mais bien lui seulement.

Ce sont bien ces beaux yeux par qui les entreprises
De mon maître l'Amour brillent en tous les lieux,
Qui de mon cœur surtout le font victorieux.

Ce sont bien ces beaux yeux qui constamment aux prises
De leurs brûlants éclairs me tiennent subjugué ;
Et d'en parler toujours je ne suis fatigué.

SONETTO XLVIII.

La prigione di Amore lo lusinga sì forte, che, uscendo, sospira di ritornarvi.

Amor con sue promesse lusingando
Mi ricondusse alla prigione antica,
E diè le chiavi a quella mia nemica,
Ch' ancor me di me stesso tene in bando.

Non me n' avvidi, lasso, se non quando
Fu' in lor forza; ed or con gran fatica
(Chi 'l crederà, perchè giurando il dica?)
In libertà ritorno sospirando.

E come vero prigioniero afflitto,
Delle catene mie gran parte porto;
E 'l cor negli occhi e nella fronte ho scritto.

Quando sarai del mio colore accorto,
Dirai : s' i' guardo e giudico ben dritto,
Questi avea poco andare ad esser morto.

SONNET XLVIII.

La prison de l'Amour a pour lui tant de charmes, qu'à peine sorti il voudrait y rentrer.

L'Amour me fascinant par sa belle promesse
M'enferma de nouveau dans l'antique prison,
Et les clefs il remit en la possession
De celle qui mon cœur loin de moi tient sans cesse.

Mais, hélas! quand je vis ma nouvelle détresse,
J'étais déjà captif; maintenant (croirait-on?
Quoique sous le serment, mon affirmation),
Libre je redeviens avec grande tristesse.

Tel qu'un vrai prisonnier plongé dans les soupirs,
Je porte en moi toujours bon nombre de mes chaînes;
Dans mes yeux, sur mon front sont écrits mes désirs.

Que si par cas ne sont mes prévoyances vaines,
Tu diras, en voyant la pâleur de mon corps:
Cet homme était bien près des portes de la mort.

SONETTO XLIX.

Laura è si bella, che Memmi non potea ben ritrarla se non che sollevandosi al Cielo.

Per mirar Policleto a prova fiso,
Con gli altri ch' ebber fama di quell' arte,
Mill' anni, non vedrian la minor parte
Della beltà che m' ave il cor conquiso.

Ma certo il mio Simon fu in Paradiso,
Onde questa gentil donna si parte;
Ivi la vide, e la ritrasse in carte,
Per far fede quaggiù del suo bel viso.

L' opra fu ben di quelle che nel Cielo
Si ponno immaginar, non qui fra noi,
Ove le membra fanno all' alma velo.

Cortesia fe; nè la potea far poi
Che fu disceso a provar caldo e gelo,
E del mortal sentiron gli occhi suoi.

SONNET XLIX. 49

Laure est si belle que Memmi, pour la peindre convenablement, dut monter au ciel.

Quand même Polyclète, et tant d'autres fameux
Dans son art, fixeraient pendant mille ans l'image
Si belle, qui mon cœur a conquis sans partage,
A peine une parcelle en saisiraient leurs yeux.

Oui, mon cher Simon dut pénétrer dans les cieux,
D'où Madonne descend et si belle et si sage;
Oui, c'est là qu'il la vit et peignit son visage,
Afin de le montrer en ces terrestres lieux.

Dans le ciel seulement pouvait être conçue
Une œuvre d'un tel prix, mais jamais ici-bas,
Où l'âme est par le corps dans l'ombre retenue.

Grand honneur il nous fit; quand sujet du trépas
Il redevint sur terre, et des rigueurs passible
De l'été, de l'hiver, ce n'eût été possible.

SONETTO L.

Niente più vorrebbe da Simone s' egli avesse potuto dar l' anima a quel ritratto.

Quando giunse a Simon l' alto concetto
Ch' a mio nome gli pose in man lo stile,
S' avesse dato all' opera gentile
Con la figura voce ed intelletto,

Di sospir molti mi sgombrava il petto,
Che ciò ch' altri han più caro, a me fan vile :
Però che in vista ella si mostra umile,
Promettendomi pace nell' aspetto :

Ma poi ch' i' vengo a ragionar con lei,
Benignamente assai par che m' ascolte,
Se risponder savesse a' detti miei.

Pigmalion, quanto lodar ti dei
Dell' immagine tua, se mille volte
N' avesti quel ch' io sol una vorrei !

SONNET L. 50

I ne demanderait qu'une seule chose à Simon, de donner une âme à son portrait.

Quand Simon eut conçu, par ma propre influence,
Le projet dont il fit un travail si parfait,
S'il eût pu lui donner, à ce charmant portrait,
Avec les traits si vrais, la voix, l'intelligence,

Il m'aurait allégé d'une grande souffrance,
Qui me rend tout plaisir bien dépourvu d'attrait;
Car, si je le contemple, humble elle me paraît;
On dirait que la paix elle promet d'avance.

Si parfois à causer avec elle je tiens,
Toujours de m'écouter elle semble ravie;
Que ne sait-il répondre à tous mes entretiens!

Pygmalion, combien de ton œuvre chérie
Tu dois être content! mille fois le plaisir
Tu pris, dont je voudrais un seul instant jouir.

SONETTO LI.

Se l' ardore amoroso cresce ancora sì forte, prevede di dover presto morire.

S' al principio risponde il fine e 'l mezzo
Del quartodecim' anno ch' io sospiro,
Più non mi può scampar l' aura nè 'l rezzo;
Sì crescer sento 'l mio ardente desiro.

Amor, con cu' i pensier mai non han mezzo,
Sotto 'l cui giogo giammai non respiro,
Tal mi governa, ch' i' non son già mezzo,
Per gli occhi, ch' al mio mal sì spesso giro.

Così mancando vo di giorno in giorno
Sì chiusamente, ch' i' sol me n' accorgo,
E quella che, guardando, il cuor mi strugge.

Appena infin a qui l' anima scorgo;
Nè so quanto fia meco il suo soggiorno;
Che la morte s' appressa, e 'l viver fugge.

SONNET LI.

Si le feu de l'amour va encore en augmentant, il prévoit sa mort comme très-prochaine.

Si, de mes ans passés sans cesse à soupirer,
Là fin du quatorzième en soupirs tant foisonne,
Je ne saurais compter que nul moyen me donne
Mon salut, tant je sens mes désirs empirer.

L'Amour qui sous son joug ne laisse respirer,
Qui sans borne et répit mes pensers aiguillonne,
Tellement me régit qu'à moitié j'abandonne
L'existence, mon mal à force d'admirer.

Ainsi, de jour en jour, mon corps se détériore,
Dans le profond secret, moi seul je l'aperçois,
Et celle qui mon cœur par ses yeux tant dévore.

Si faible impulsion de l'âme je reçois,
Qu'elle reste longtemps sur la terre, j'en doute:
Le temps fuit, et ma mort prochaine je redoute.

SESTINA IV.

Mal affidatosi alla fragil nave d' Amore, prega Dio che lo drizzi a buon porto.

Chi è fermato di menar sua vita
Su per l' onde fallaci e per li scogli,
Scevro da morte con un picciol legno,
Non può molto lontan esser dal fine :
Però sarebbe da ritrarsi in porto
Mentre al governo ancor crede la vela.

L' aura soave a cui governo e vela
Commisi entrando all' amorosa vita,
E sperando venire a miglior porto,
Poi mi condusse in più di mille scogli;
Et le cagion del mio doglioso fine
Non pur d' intorno avea, ma dentro al legno.

Chiuso gran tempo in questo cieco legno
Errai senza levar occhi alla vela,
Ch' anzi 'l mio dì mi trasportava al fine ;
Poi piacque a Lui che mi produsse in vita,

SEXTINE IV.

S'étant confié à tort à la barque fragile de l'Amour, il prie Dieu de le diriger à bon port.

Celui dont le dessein est de passer la vie
Sur la mer orageuse, au milieu des écueils,
Séparé de la mort par un frêle navire,
Ne peut être bien loin de sa prochaine fin;
Aussi ferait-il bien de regagner le port,
Pendant qn'au gouvernail peut obéir la voile.

Le doux zéphyr auquel et gouvernail et voile
Je commis quand j'entrai dans l'amoureuse vie,
Plein d'espoir d'arriver au salutaire port,
Loin de là m'a conduit à travers mille écueils;
Et les tristes motifs de ma pénible fin
Se trouvaient tout autour et dedans le navire.

Bien longtemps, enfermé dans ce sombre navire,
J'errai, sans soulever mon regard vers la voile
Qui, bien avant mon jour, me menait vers ma fin,
Lorsqu'il plut à Celui qui me donna la vie

Chiamarmi tanto indietro dalli scogli,
Ch' almen da lunge m' apparisse il porto

Come lume di notte in alcun porto
Vide mai d' alto mar nave nè legno,
Se non gliel tolse o tempestate o scogli;
Così di su dalla gonfiata vela
Vid' io le 'nsegne dì quell' altra vita:
Ed allor sospirai verso 'l mio fine.

Non perch' io sia securo ancor del fine;
Che volendo col giorno esser a porto,
È gran viaggio in così poca vita:
Poi temo, che mi veggo in fragil legno,
E, più ch' i' non vorrei, piena la vela
Del vento che mi pinse in questi scogli.

S' io esca vivo de' dubbiosi scogli,
Ed arrive il mio esilio ad un bel fine,
Ch' i' sarei vago di voltar la vela,
E l' ancore gittar in qualche porto;
Se non ch' i' ardo come acceso legno:
Sì m' è duro a lassar l' usata vita.

Signor della mia fine e della vita,
Prima ch' i' fiacchi il legno tra gli scogli,
Drizza a buon porto l' affannata vela.

De m'éloigner assez des sinistres écueils,
Pour que de loin je visse apparaître le port.

De même que la nuit le phare dans un port,
Quoiqu'il soit encor loin, apparaît au navire,
A moins que l'ouragan n'empêche ou les écueils;
Ainsi levant la tête au-dessus de la voile,
J'aperçus les signaux de la nouvelle vie;
Alors je soupirai d'arriver à ma fin.

Non que je sois certain d'obtenir cette fin,
Car désirant entrer en plein jour dans le port,
Le voyage est bien loin et bien courte la vie,
Puis je crains, en voyant si frêle mon navire,
Et, plus que je ne veux, je vois pleine la voile
Du vent qui m'a poussé sur ces tristes écueils.

Si j'échappe vivant à ces fâcheux écueils,
Et qu'après mon exil j'arrive à bonne fin,
Je voudrais voir changer de chemin à ma voile,
Et voir enfin tomber l'ancre dans quelque port;
Mais je suis tout en feu comme un brûlant navire,
Tant j'ai peine à quitter ma coutumière vie.

Seigneur, de qui dépend et ma fin et ma vie,
Avant que les écueils aient brisé mon navire,
Au bon port guide-la, ma malheureuse voile!

SONETTO LII.

Riconosce i propri errori, e invita se stesso ad ascoltar la voce di Dio.

Io son sì stanco sotto 'l fascio antico
Delle mie colpe e dell' usanza ria,
Ch' i' temo forte di mancar tra via,
E di cader in man del mio nemico.

Ben venne a dilivrarmi un grande amico,
Per somma ed ineffabil cortesia;
Poi volò fuor della veduta mia
Sì ch' a mirarlo indarno m' affatico,

Ma la sua voce ancor quaggiù rimbomba :
O voi che travagliate, ecco il cammino ;
Venite a me, se 'l passo altri non serra.

Qual grazia, qual amore, e qual destino
Mi darà penne in guisa di colomba,
Ch i' mi riposi, e levimi da terra ?

SONNET LII.

Il reconnaît ses erreurs et il s'invite lui-même à écouter la voix de Dieu.

Le poids de mes méfaits me pèse tellement,
J'en suis si fatigué que je redoute même
De tomber en chemin sous le noir stratagème
De mon dur ennemi qui guette constamment.

Un ami qui, plus tard, partit au firmament,
Par un excès d'amour et de bonté suprême,
Vint pour me délivrer d'une détresse extrême,
Et d'assez l'admirer je tente vainement.

Mais, ici-bas encor, je crois l'entendre dire :
Vous qui souffrez, à moi hâtez-vous de venir,
Si nul terrestre objet ne peut vous l'interdire.

Quel gracieux amour, quel propice avenir
De la colombe un jour me donnera des ailes
Pour voler au séjour des gloires éternelles ?

SONETTO LIII.

Egli è quasi per abbandonarla, quand' ella non lasci d' essergli si crudele.

Io non fu' d' amar voi lassato unquanco,
Madonna, nè sarò mentre ch' io viva;
Ma d' odiar me medesmo giunto a riva,
E del continuo lagrimar son stanco.

E voglio anzi un sepolcro bello e bianco,
Che 'l vostro nome a mio danno si scriva
In alcun marmo, ove di spirto priva
Sia la mia carne, che puo star seco anco.

Però, s' un cor pien d' amorosa fede
Può contentarvi senza farne strazio,
Piacciavi omai di questo aver mercede.

Se 'n altro modo cerca de' esser sazio
Vostro sdegno, erra; e non fia quel che crede:
Di che Amor e me stesso assai ringrazio.

SONNET LIII.

Il est pour délaisser Laure, en voyant qu'elle ne cesse d'être aussi cruelle à son égard.

Jamais je ne fus las de vous aimer, Madonne,
Et je suis résolu de toujours vous aimer ;
Mais je suis dégoûté de tant me détester,
Et qu'aussi de mes pleurs la source tant foisonne.

Je veux qu'après ma mort une tombe on me donne,
D'un marbre blanc couverte, où doit se consumer
Cette chair que l'esprit peut encore animer,
Et qu'on grave que là m'a mis votre personne.

Si pourtant un cœur plein d'amour et d'abandon
Pouvait vous contenter, sans outrer ma souffrance,
Ayez pitié de lui, donnez-lui son pardon.

Mais de votre dédain bien vaine est l'espérance,
Il compte mal s'il veut un tout autre aliment ;
A moi-même, à l'Amour j'en fais mon compliment.

SONETTO LIV.

Non mai sicuro dalle frecce d'Amore, sentesi però assai forte per rintuzzarle.

Se bianche non son prima ambe le tempie,
Ch' a poco a poco par che 'l tempo mischi,
Securo non sarò, bench' io m' arrischi
Talor ov' Amor l' arco tira ed empie.

Non temo già che più mi strazii o scempie,
Nè mi ritenga, perch' ancor m' invischi,
Nè m' apra il cor, perchè di fuor l' incischi
Con sue saette velenose ed empie.

Lagrime omai dagli occhi uscir non ponno,
Ma di gir infin là sanno il viaggio,
Sì ch' appena fia mai chi 'l passo chiuda.

Ben mi può riscaldar il fiero raggio,
Non sì ch' i' arda; e può turbarmi il sonno,
Ma romper no, l' immagine aspra e cruda.

SONNET LIV.

N'étant jamais à l'abri des flèches de l'Amour, il se croit néanmoins assez fort pour les repousser.

A moins que mes cheveux ne soient tous blancs d'avance,
Que le temps a rendus gris insensiblement,
Ma peur ne cessera ; quoique, peu prudemment,
Je me risque parfois où l'Amour ses traits lance.

Déjà je ne crains plus sa barbare jactance,
Ni d'être le captif de son enchantement,
Ni qu'il ouvre mon cœur, quoique, si méchamment,
De ses dards il le perce avec persévérance.

Déjà ne sortent plus les larmes de mes yeux,
Par elles est pourtant si connu ce voyage ;
Et qui pourra jamais leur barrer le passage ?

De ses rayons brûlants je puis sentir les feux,
Mais me brûler, jamais ; de son air la rudesse
Peut troubler mon sommeil, mais jamais il ne cesse.

SONETTO LV.

Cerca se per gli occhi o pel cuore entrato sia l'amore suo verso di Laura.

Occhi, piangete; accompagnate il core,
Che di vostro fallir morte sostene.
Così sempre facciamo; e ne convene
Lamentar più l'altrui che 'l nostro errore.

Già prima ebbe per voi l'entrata Amore
Là onde ancor, come in suo albergo, vene.
Noi gli aprimmo la via per quella spene
Che mosse dentro da colui che more.

Non son, com' a voi par, le ragion pari;
Che pur voi foste nella prima vista
Del vostro e del suo mal cotanto avari.

Or questo è quel che più ch' altro n' attrista;
Ch' e' perfetti giudicii son sì rari,
E d' altrui colpa altrui biasmo s' acquista.

SONNET LV.

Il se demande si c'est par les yeux ou par le cœur que son amour pour Laure s'est emparé de lui.

Dialogue entre le poëte et ses yeux.

Pleurez, mes yeux, plaignez de mon cœur la souffrance,
Car il souffre pour vous les horreurs de la mort.
— C'est ce que nous faisons, car tel est notre sort
De pleurer plus d'autrui les torts que notre offense.

— L'Amour y pénétra par votre complaisance,
Et, comme en son logis, il s'y présente encor.
— Nous ouvrîmes la voie à l'espoir qui d'abord
Dans ton cœur, qui tant souffre, avait pris sa naissance.

— Tel qu'à vous, il paraît, les torts ne sont égaux,
Car lorsque les premiers vous vîtes de nos maux
Le sujet, et des siens, grande fut votre ivresse.

— Voilà bien ce qui tant cause notre tristesse:
C'est que rarement sont parfaits les jugements,
Et l'innocent subit d'injustes châtiments.

SONETTO LVI.

Ama, ed amerà sempre il luogo, il tempo e l' ora in cui innamorossi di Laura.

Io amai sempre, ed amo forte ancora,
E son per amar più di giorno in giorno,
Quel dolce loco ove piangendo torno
Spesse fiate quando Amor m' accora;

E son fermo d'amare il tempo e l' ora
Ch' ogni vil cura mi levar d' intorno;
E più colei lo cui bel viso adorno
Di ben far co' suoi esempi m' innamora.

Ma chi pensò veder mai tutti insieme
Per assalirmi 'l cor or quindi, or quinci
Questi dolci nemici ch' i' tant' amo?

Amor, con quanto sforzo oggi mi vinci!
E, se non ch' al desio cresce la speme,
I' cadrei morto ove più viver bramo

56

SONNET LVI.

Il aime et il aimera toujours le lieu, le temps et l'heure où il devint amoureux de Laure, et il qualifie tous ces objets divers de ses doux ennemis. Ce sonnet fut composé à l'occasion d'une nouvelle entrevue qu'il eut avec Laure, à la même heure et à la même époque qu'il la vit la première fois.

Je l'ai toujours aimé, ce lieu délicieux ;
Je l'aime, et beaucoup plus je veux l'aimer encore,
Ce lieu que, fréquemment, quand l'Amour me dévore,
Je vais vite revoir, les larmes dans les yeux.

Et fermement aimer l'heure et le jour je veux,
Qui me font oublier tout, hors ce que j'adore,
Plus encor j'aimerai les traits si chers de Laure
Dont l'exemple me rend du bien si désireux.

Qui jamais aurait cru qu'ils viendraient de la sorte
(Moi qui tous les chéris d'une amitié si forte),
Mes bien doux ennemis, ensemble m'assaillir !

Amour ! à tant d'efforts ne survivra ma vie !
Si, tel que mes désirs l'espoir n'allait saillir,
Je mourrais lorsque tant de vivre j'ai l'envie.

SONETTO LVII.

Si adira contro di Amore, perchè non l'uccise dopo di averlo reso felice.

Io avrò sempre in odio la fenestra
Onde Amor m' avventò già mille strali,
Perch' alquanti di lor non fur mortali;
Ch' è bel morir mentre la vita è destra.

Ma 'l sovrastar nella prigion terrestra,
Cagion m' è, lasso, d' infiniti mali:
E più mi duol che fien meco immortali,
Poi che l' alma dal cor non si scapestra.

Misera! che dovrebbe esser accorta
Per lunga esperienza omai, che 'l tempo
Non è chi 'ndietro volga o chi l' affreni.

Più volte l' ho con tai parole scorta:
Vattene, trista; che non va per tempo
Chi dopo lassa i suoi dì più sereni.

SONNET LVII.

Il s'indigne contre l'amour, qui aurait dû le faire mourir alors qu'il était heureux.

Oui, je l'aurai toujours en horreur, la fenêtre [1]
D'où l'Amour m'a lancé des traits continuels ;
Pourquoi plusieurs d'entre eux me furent-ils mortels ?
Car la mort toujours belle au juste doit paraître.

Mais qu'à vivre en ce corps je doive me soumettre,
De là viennent pour moi les maux les plus cruels ;
Je redoute bien fort qu'ils ne soient éternels,
Tant que libre du cœur l'âme ne saurait être.

Malheureuse ! comment jusqu'ici n'as-tu pas
Bien appris des leçons de ton expérience,
Que rien le temps n'arrête, ou n'attarde ses pas.

En ces mots je lui fais souvent la remontrance :
Misérable ! va-t'en ; tes beaux jours sont passés ;
Tu ne saurais partir à pas assez pressés.

SONETTO LVIII.

Chiama suoi nemici gli occhi di Laura, che lo tengono in vita per tormentarlo.

Sì tosto come avvien che l' arco scocchi,
Buon sagittario di lontan discerne
Qual colpo è da sprezzare, e qual d' averne
Fede ch' al destinato segno tocchi.

Similemente il colpo de' vostr' occhi,
Donna, sentiste alle mie parti interne
Dritto passare; onde convien ch' eterne
Lagrime per la piaga il cor trabocchi.

E certo son che voi diceste allora :
Misero amante, a che vaghezza il mena !
Ecco lo strale ond' Amor vol ch' e' mora.

Ora, veggendo come 'l duol m' affrena,
Quel che mi fanno i miei nemici ancora,
Non è per morte, ma per più mia pena.

SONNET LVIII.

Il appelle les yeux de Laure ses ennemis, parce qu'ils le retiennent à la vie pour le faire souffrir.

De même qu'aussitôt qu'à son arc il s'adonne,
L'habile tireur voit d'un coup d'œil empressé,
Quoique de loin, le trait qui le but a percé,
Et que tel autre trait bien peu d'espoir lui donne.

Ainsi droit traverser vous sentîtes, Madonne,
Le dard qui dans mon sein par vos yeux fut lancé;
Depuis ce jour mon cœur, profondément blessé,
De larmes par sa plaie à tout instant foisonne.

Et vous dites alors, j'en suis presque certain :
Imprudent amoureux ! voilà ta récompense !
Et l'Amour, par ce trait, veut trancher ton destin.

Puis, quand déjà si grande on peut voir ma souffrance,
Si mes deux ennemis [1] aggravent mon malheur,
Leur but n'est point ma mort, mais d'outrer ma douleur.

SONETTO LIX.

Consiglia agli amanti la fuga d'Amore prima d'essere arsi dalle sue fiamme.

Poi che mia speme è lunga a venir troppo,
E della vita il trapassar sì corto,
Vorreimi a miglior tempo esser accorto,
Per fuggir dietro più che di galoppo :

E fuggo ancor così debile e zoppo
Dall' un de' lati, ove 'l desio m' ha storto :
Securo omai; ma pur nel viso porto
Segni ch' io presi all' amoroso intoppo.

Ond' io consiglio voi che siete in via :
Volgete i passi; e voi ch' Amore avvampa,
Non v' indugiate su l' estremo ardore.

Che, perch' io viva, di mille un non scampa.
Era ben forte la nemica mia;
E lei vid' io ferita in mezzo 'l core.

SONNET LIX.

Il invite les amants à fuir l'amour avant qu'ils soient la proie de ses flammes.

Quand ce que j'espérais se fait par trop attendre
Et que de l'existence est le trajet si court,
Le galop j'aurais pris pour hâter mon retour,
Si dans un temps meilleur j'avais bien pu l'apprendre :

Lorsque je fuis encor avec mon flanc si tendre,
Débile et contourné par l'effet de l'amour :
Maintenant je suis sûr, mais je montre au grand jour
Les suites des tourments qu'il m'a fait entreprendre.

O vous donc qui suivez ce sentier périlleux,
Revenez sur vos pas; vous que l'Amour transporte,
Avant que trop ardents ils soient, fuyez ses feux.

Car sur mille un n'est sauf, quoique je les supporte ;
Mon ennemie était d'une grande vigueur,
Je vis pourtant le trait la frapper droit au cœur.

SONETTO LX.

Fuggito dalla prigione di Amore, volle ritornarvi, e non può più uscirne.

Fuggendo la prigione ov' Amor m' ebbe
Molt' anni a far di me quel ch' a lui parve,
Donne mie, lungo fora a ricontarve
Quanto la nova libertà m' increbbe.

Diceami 'l cor, che per se non saprebbe
Viver un giorno; e poi tra via m' apparve
Quel traditor in sì mentite larve,
Che più saggio di me ingannato avrebbe.

Onde più volte sospirando indietro,
Dissi : Oimè, il giogo e le catene e i ceppi
Eran più dolce ch l' andare sciolto.

Misero me! che tardo il mio mal seppi :
E con quanta fatica oggi mi spetro
Dell' error ov' io stesso m' era involto!

60

SONNET LX.

Etant sorti des prisons de l'Amour, il veut y revenir, et il ne peut plus en sortir.

Mesdames, il serait trop long de vous conter
Combien, lorsque j'ai fui l'Amour et son caprice,
Et sa prison, où tant j'ai connu sa malice,
Combien de me voir libre il parut m'en coûter.

Mon cœur souvent disait : Oserai-je compter
Par moi vivre un seul jour ? Je doute que je puisse :
Quand ce traître je vis, mais si plein d'artifice
Que plus sage que moi-même il eût pu capter.

Et souvent, regrettant mon passé, puis mes peines,
Je me suis dit : Hélas ! joug, et filets, et chaînes,
Valaient, certes, pour moi plus que la liberté.

Ah ! plus tôt de mon mal si je m'étais douté,
Bien moins grande aujourd'hui deviendrait ma fatigue,
Pour dissiper l'erreur dont j'ai tramé l'intrigue.

SONETTO LXI.

Dipinge le celesti bellezze della sua Donna, e protesta di amarla sempre.

Erano i capei d' oro a l' aura sparsi,
Ch 'n mille dolci nodi gli avvolgea;
E 'l vago lume oltra misura ardea
Di quei begli occhi, ch' or ne son sì scarsi;

E 'l viso di pietosi color farsi,
Non so se vero o falso, mi parea:
I' che l' esca amorosa al petto avea,
Qual maraviglia se di subit' arsi?

Non era l' andar suo cosa mortale,
Ma d' angelica forma; e le parole
Sonavan altro che pur voce umana.

Uno spirto celeste, un vivo sole
Fu quel ch' i' vidi; e se non fosse or tale,
Piaga per allentar d' arco non sana.

SONNET LXI.

Il dépeint les beautés célestes de sa dame, et il affirme qu'il l'aimera toujours.

Au gré du vent flottait sa blonde chevelure,
Qui formait mille nœuds les plus délicieux ;
Un éclat excessif brillait dans ses beaux yeux,
Qui maintenant en sont privés outre mesure.

Sur son front était peinte une pitié si pure ;
Si bien ou mal j'ai vu, j'en suis encor douteux ;
Qui serait donc surpris qu'aussitôt ses doux feux
M'aient embrasé, l'amorce étant dans ma nature ?

On aurait dit un ange ; et le timbre enchanteur
De sa voix n'avait rien de la nature humaine ;
Rien de mortel n'était dans sa grâce sereine.

Un astre plein de vie, un soleil de splendeur,
En elle je crus voir ; si maintenant moins belle
Elle est, ma passion n'en est pas moins cruelle.

SONETTO LXII.

Amore minaccioso e sdegnato contro di lui, lo condanna a pianger sempre.

Più volte Amor m' avea già detto : Scrivi,
Scrivi quel che vedesti in lettre d' oro ;
Si come i miei seguaci discoloro,
E 'n un momento gli fo morti e vivi.

Un tempo fu che 'n te stesso 'l sentivi,
Volgare esempio all' amoroso coro :
Poi di man mi ti tolse altro lavoro;
Ma già ti raggiuns' io mentre fuggivi.

E s' e' begli occhi ond' io mi ti mostrai,
E là dov' era il mio dolce ridutto
Quando ti ruppi al cor tanta durezza,

Mi rendon l' arco ch' ogni cosa spezza;
Forse non avrai sempre il viso asciutto :
Ch' i' mi pasco di lagrime; e tu 'l sai.

SONNET LXII.

L'Amour, menaçant et irrité contre lui, le condamne à toujours pleurer.

L'Amour souvent m'a dit : Écris en lettres d'or,
Écris ce que tu vois, et comment je puis faire
Pâle mon sectateur à qui je sais tant plaire,
Comment au même instant je le rends vif ou mort.

Toi-même aussi, jadis, tu le sentis d'abord ;
Toi, de ces amoureux un exemple vulgaire ;
Et, depuis, tu voulus à mon joug te soustraire ;
Mais, courant après toi, j'arrêtai ton essor.

Et si, par les beaux yeux où ma douce retraite
Se tenait, quand pour toi ma rencontre fut faite,
D'où la rude vigueur je brisai de ton cœur,

Cet arc m'était rendu qui toujours est vainqueur,
Je crois que rarement dessécheraient tes larmes :
De me nourrir de pleurs, tu sais, voilà mes charmes.

SONETTO LXIII.

Descrive lo stato di due amanti, ritornando col pensiero sopra se stesso.

Quando giugne per gli occhi al cor profondo
L' immagin donna, ogni altra indi si parte;
E le vertù che l' anima comparte,
Lascian le membra quasi immobil pondo.

E del primo miracolo il secondo
Nasce talor; che la scacciata parte,
Da se stessa fuggendo, arriva in parte
Che fa vendetta, e 'l suo esilio giocondo.

Quinci in duo volti un color morto appare;
Perchè 'l vigor che vivi gli mostrava,
Da nessun lato è più là dove stava.

E di questo in quel dì mi ricordava,
Ch' i' vidi duo amanti trasformare
E far qual io mi soglio in vista fare.

SONNET LXIII. 63

Il décrit l'état de deux amants, et, par la pensée, il fait un retour sur lui-même.

Quand par les yeux parvient du cœur jusques au fond
L'image aimée, alors toute autre en est sortie,
Et la vertu par l'âme à nos corps départie,
Tous nos membres délaisse en un sommeil profond.

D'un tel miracle alors naît parfois un second;
Il résulte de là que la chose [1] bannie
D'elle-même, en fuyant, vient sur telle partie
Qui la venge, et de joie est son exil fécond.

Et dès lors sur deux fronts une pâleur mortelle
Se dépeint; de partout la vigueur naturelle
S'est enfuie, et surtout de son propre séjour.

Ce bien triste tableau me rappelle en ce jour
D'avoir de deux amants vu changer la figure,
Reproduisant à l'œil ma fidèle peinture.

SONETTO LXIV.

Duolsi di Laura, ch' ella non penetri con gli occhi nel fondo del suo cuore.

Così potess' io ben chiuder in versi
I miei pensier, come nel cor li chiudo;
Ch' animo al mondo non fu mai sì crudo,
Ch' i' non facessi per pietà dolersi.

Ma voi, occhi beati, ond' io soffersi
Quel colpo ove non valse elmo nè scudo,
Di for e dentro mi vedete ignudo,
Benchè 'n lamenti il duol non si riversi;

Poi che vostro vedere in me risplende,
Come raggio di Sol traluce in vetro.
Basti dunque il desio, senza ch' io dica.

Lasso, non a Maria, non nocque a Pietro
La fede ch' a me sol tanto è nemica:
E so ch' altri che voi nessun m' intende.

SONNET LXIV.

Il se plaint que Laure ne cherche point à pénétrer avec ses yeux au fond de son cœur.

Si j'avais le pouvoir d'exposer dans mes vers
Mes pensers, que mon cœur seul est apte à comprendre,
Sensible à la pitié, je saurais alors rendre
L'être le plus cruel qui vit dans l'univers.

Mais vous, bienheureux yeux, par qui j'ai tant souffert,
Ce grand coup dont n'a pu nulle arme me défendre,
Quoiqu'en plaintes mon deuil vous ne voyiez s'épandre,
Vous me voyez dedans et dehors découvert.

Puisqu'au sein de mon cœur vous pouvez si bien lire
Qu'un solaire rayon traverse le cristal,
Que mon désir suffise et que je n'aie à dire.

La foi qui pour moi seul est un sujet fatal,
Pour Pierre et pour Marie elle ne fut nuisible,
Je sais que pour vous seuls je suis compréhensible.

SONETTO LXV.

Non vorrebbe più amar quell' oggetto che, rivedendo, è forzato di riamare.

Io son dell' aspettar omai sì vinto
E della lunga guerra de' sospiri.
Ch' i' aggio in odio la speme e i desiri,
Ed ogni laccio onde 'l mio cor è avvinto.

Ma 'l bel viso leggiadro che dipinto
Porto nel petto, e veggio ove ch' io miri,
Mi sforza; onde ne' primi empi martiri
Pur son contra mia voglia risospinto.

Allor errai quando l' antica strada
Di libertà mi fu precisa e tolta :
Che mal si segue ciò ch' agli occhi aggrada.

Allor corse al suo mal libera e sciolta;
Or a posta d' altrui conven che vada
L' anima, che peccò sol una volta.

SONNET LXV.

Il voudrait renoncer à aimer cet objet dont la vue seule le contraint à l'aimer encore.

De l'attente je suis désormais bien lassé,
Et que, sans nul profit, si longtemps je soupire,
Aussi je hais l'espoir et ce que je désire,
Et les lacs qui mon cœur retiennent enlacé.

Mais ce visage aimé que je porte enchâssé
Dans mon cœur, que partout j'aperçois où je mire,
Me contraint tellement qu'à mon premier martyre,
Bien malgré moi, je suis de revoler forcé;

Quand d'abord je perdis ma propre indépendance,
A pas errants j'allai, car ce qui plaît aux yeux,
Pour quiconque le suit, devient pernicieux.

Mon âme alors courut, libre et sans influence,
Vers son mal, et d'un autre aujourd'hui suit les lois,
Et pour avoir péché seulement une fois.

SONETTO LXVI.

Deplora la libertà già perduta, e l' infelicità del suo stato presente.

Ahi, bella libertà, come tu m' hai,
Partendoti da me, mostrato quale
Era 'l mio stato quando 'l primo strale
Fece là piaga ond' io non guarrò mai!

Gli occhi invaghiro allor sì de' lor guai,
Che 'l fren della ragion ivi non vale;
Perc' hanno a schifo ogni opera mortale:
Lasso, così da prima gli avvezzai.

Nè mi lece ascoltar chi non ragiona
Della mia morte; che sol del suo nome
Vo empiendo l' aere che sì dolce suona.

Amor in altra parte non mi sprona,
Nè i piè sanno altra via, nè le man come
Lodar si possa in carte altra persona.

66

SONNET LXVI.

Il pleure la liberté qu'il a perdue et le malheur de son état présent.

Ah ! belle liberté ! quand tu me fus ravie
Comme aussitôt tu sus montrer à mon égard
Dans quel état j'étais, lorsque le premier dard
La blessure me fit, qu'on ne verra guérie !

De mes yeux, pour leur mal, si grande fut l'envie
Que la raison ne put leur prescrire un retard ;
Pour toute autre mortelle ils n'ont jamais d'égard :
Telle inclination ils ont toujours suivie.

Qui de ma mort [1] ne dit : Je ne puis consentir
D'entendre ses discours ; de faire rctentir
Son seul nom dans les airs, à ma voix je commande.

Mon amour d'autre objet ne sait ambitionner,
Mes pieds d'autre chemin, et ma main se demande
Comment sur le papier toute autre on peut prôner.

SONETTO LXVII.

Mostra ad un amico qual sia la strada a tenersi ; ma confessa ch' ei l' ha smarrita.

Poi che voi ed io più volte abbiam provato
Come 'l nostro sperar torna fallace,
Dietr' a quel sommo ben che mai non spiace
Levate 'l core a più felice stato.

Questa vita terrena è quasi un prato
Che 'l serpente tra' fiori e l' erba giace;
E s' alcuna sua vista agli occhi piace,
È per lassar più l' animo invescato.

Voi dunque, se cercate aver la mente
Anzi l' estremo dì queta giammai,
Seguite i pochi, e non la volgar gente.

Ben si può dire a me : Frate, tu vai
Mostrando altrui la via dove sovente
Fosti smarrito, ed or se' più che mai.

SONNET LXVII. 62

Il indique à un ami le chemin qu'il doit suivre, mais il confesse qu'il s'est lui-même égaré.

Puisque aussi bien que moi vous avez pu connaître
Que l'espoir est pour nous souvent fallacieux,
Elevez votre cœur vers les fortunés cieux,
Vers le souverain bien, lui qui n'est jamais traître.

Notre vie ici-bas tel qu'un pré me semble être,
Qui, sous l'herbe et les fleurs, l'aspic cache à nos yeux;
Et si, parfois, elle a quelque aspect gracieux,
C'est pour que notre esprit ne soit jamais son maître.

Vous donc, si vous cherchez à donner un destin
Bien paisible à votre âme, avant l'heure dernière,
Suivez le petit nombre, et jamais le vulgaire.

Et me dire on peut bien : Frère, le droit chemin
Tu voudrais nous montrer, permets donc que je doute,
Quand, déjà, tu l'as fait et tu fais fausse route.

SONETTO LXVIII.

Pensando alle varie cagioni del suo innamoramento, commovesi al pianto.

Quella fenestra ove l' un Sol si vede
Quando a lui piace, e l' altro in su la nona:
E quella dove l' aere freddo suona
Ne' brevi giorni, quando borea 'l fiede;

E 'l sasso ove a' gran dì pensosa siede
Madonna, e sola seco si ragiona;
Con quanti luoghi sua bella persona
Copri mai d' ombra o disegnò col piede;

E 'l fiero passo ove m' aggiunse Amore;
E la nova stagion che d' anno in anno
Mi rinfresca in quel dì l' antiche piaghe;

E 'l volto e le parole che mi stanno
Altamente confitte in mezzo 'l core;
Fanno le luci mie di pianger vaghe.

SONNET LXVIII.

Réfléchissant aux divers motifs de son état amoureux, il verse des larmes.

La fenêtre où l'on voit deux soleils arriver,
L'un [1] à l'heure qu'il veut, l'autre [2] vers la neuvième,
Et celle que Borée, à l'air froid, au teint blême,
Dans les jours courts visite, en la saison d'hiver ;

Et la pierre où, plongée en ses pensers divers,
Laure, aux grands jours, s'assied, seule avec elle-même.
Et ces lieux qu'à fouler de ses pieds tant elle aime,
Que sa belle personne ombrage et tient couverts ;

Ces lieux où je devins de l'Amour la capture,
Et le temps printanier qui l'antique blessure
Renouvelle en ce jour dans mon cœur tous les ans ;

Le bien charmant visage et la douce parole
Que je sens dans mon cœur tellement persistants
Font que mes yeux de pleurs ont une soif si folle.

SONETTO LXIX.

Sa quanto il mondo è vano. Combattè inutilmente finora; nondimeno spera di vincerlo.

Lasso, ben so che dolorose prede
Di noi fa quella ch' a null' uom perdona;
E che rapidamente n' abbandona
Il mondo, e picciol tempo ne tien fede.

Veggio a molto languir poca mercede;
E già l' ultimo dì nel cor mi tuona:
Per tutto questo, Amor non mi sprigiona,
Che l' usato tributo agli occhi chiede.

So come i dì, come i momenti e l' ore
Ne portan gli anni; e non ricevo inganno,
Ma forza assai maggior che d' arti maghe.

La voglia e la ragion combattut' hanno
Sette e sett' anni; e vincerà il migliore,
S' anime son quaggiù del ben presaghe.

SONNET LXIX.

Il connaît la vanité de ce monde, il l'a combattue inutilement jusqu'ici, néanmoins il compte pouvoir la vaincre.

Qu'un même sort, hélas ! nous devons tous subir,
Qu'à nul être, je sais, le trépas ne pardonne ;
Que le monde, je sais, vite nous abandonne,
Qu'il conserve de nous un bien court souvenir.

Je vois peu de profit à trop longtemps souffrir ;
Et déjà, dans mon cœur, ma dernière heure tonne ;
L'amour pourtant n'est prêt à quitter ma personne,
Mais toujours de mes yeux des pleurs à requérir.

Les minutes, je sais, les heures, les journées,
Forment bientôt des ans, l'erreur ne me séduit ;
Mais, par un puissant frein, je sens mon cœur conduit.

Raison et passion, pendant quatorze années,
Ont combattu dans moi : le bon sera vainqueur,
Si l'âme, ici-bas, peut présager le bonheur.

SONETTO LXX.

Per nascondere alla gente le sue angosce amorose, ride, e finge allegrezza.

Cesare, poi che 'l traditor d' Egitto
Li fece il don dell' onorata testa,
Celando l' allegrezza manifesta,
Pianse per gli occhi fuor, siccome è scritto;

Ed Annibal, quand' all' imperio afflitto
Vide farsi fortuna sì molesta,
Rise fra gente lagrimosa e mesta,
Per isfogare il suo acerbo despitto :

E così avven che l' animo ciascuna
Sua passion sotto 'l contrario manto
Ricopre con la vista or chiara or bruna.

Però, s' alcuna volta i' rido o canto,
Facciol perch' i' non ho se non quest' una
Via da celare il mio angoscioso pianto.

70

SONNET LXX.

Pour cacher aux hommes ses angoisses amoureuses, il rit et simule l'allégresse.

Quand César dans les mains de l'Égyptien vit
Le chef de son rival, que l'univers admire,
Voulant que nul ne pût sa joie au dehors lire,
Il versa quelques pleurs : tel on le voit écrit.

De Carthage voyant les revers sans répit,
Et, voyant sa fortune aller de mal en pire,
Quand le peuple pleurait, on vit Annibal rire,
Cherchant à soulager son bien amer dépit :

C'est ainsi que l'instinct absolument contraire
L'âme fait simuler, par chaque passion,
Le masque en variant selon l'intention.

Si dans les ris, les chants, je parais me distraire,
C'est par là seulement qu'aux gens je rends latent
Le deuil qui, dans mon cœur, est toujours persistant.

CANZONE IX.

Oppresso da tanti affanni, delibera di volersi partire dall' amore di Laura.

Mai non vo' più cantar com' io soleva:
Ch' altri non m' intendeva; ond' ebbi scorno :
E puossi in bel soggiorno esser molesto.
Il sempre sospirar nulla rileva.
Già su per l' alpi neva d' ogni intorno;
Ed è già presso al giorno; ond' io son desto.
Un atto dolce onesto è gentil cosa :
Ed in donna amorosa ancor m' aggrada
Che 'n vista vada altera e disdegnosa,
Non superba e ritrosa.
Amor regge suo imperio senza spada.
Chi smarrit' ha la strada, torni indietro;
Chi non ha albergo, posisi in sul verde;
Chi non ha l' auro o 'l perde,
Spenga la sete sua con un bel vetro.

CANZONE IX.

« Comprenne qui pourra; quant à moi, je m'entends. » (Strophe 2.)

Cette canzone a été diversement interprétée. La majeure partie des auteurs italiens confessent son obscurité inextricable. Plusieurs ont essayé de rompre le nœud de ses énigmes; mais Léopardi, l'un des plus considérés commentateurs, n'a pas même voulu essayer, désirant respecter le mystère que l'auteur a répandu dans cette canzone. Moi je pense comme Castel-Vetro que tout y a trait à l'historique de son amour pour Laure. C'est comme une suite de sentences et de proverbes.

Je ne veux plus chanter comme j'en ai coutume :
Personne ne m'entend, de là mon amertume;
On peut parfois déplaire en un si beau séjour,
A quoi bon soupirer et la nuit et le jour?
Et les Alpes déjà de neige se recouvrent,
L'aube va bientôt poindre, et mes yeux au jour s'ouvrent.
Une action honnête est un fait très-heureux :
J'aime à voir une dame au regard amoureux,
A l'allure altière et même dédaigneuse,
Mais nullement orgueilleuse.
Sans glaive peut l'Amour ses sujets maintenir.
Qui s'égare en chemin doit vite revenir.
Qui n'a point de logis doit dormir sur la terre.
Qui son or ne peut tenir,
Qu'il étanche sa soif en prenant un beau verre.

I' die' in guardia a San Pietro; or non più, no :
Intendami chi può, ch' i' m' intend' io.
Grave soma è un mal fio a mantenerlo.
Quanto posso mi spetro, e sol mi sto.
Fetonte odo che 'n Po cadde, e morio;
E già di là dal rio passato è 'l merlo :
Deh venite a vederlo; or io non voglio.
Non è gioco uno scoglio in mezzo l' onde,
E 'ntra le fronde il visco. Assai mi doglio
Quando un soverchio orgoglio
Molte virtuti in bella donna asconde.
Alcun è che risponde a chi nol chiama;
Altri, chi 'l prega, si dilegua e fugge;
Altri al ghiaccio si strugge;
Altri dì e notte la sua morte brama.

Proverbio, ama chi t' ama, è fatto antico.
I' so ben quel ch' io dico. Or lassa andare;
Che conven ch' altri impare alle sue spese.
Un' umil donna grama un dolce amico.
Mal si conosce il fico. A me pur pare
Senno a non cominciar tropp' alte imprese :
E per ogni paese è buona stanza.
L' infinita speranza occide altrui :
Ed anch' io fui alcuna volta in danza.
Quel poco che m' avanza,
Fia chi nol schifi, s' i' 'l vo' dare a lui.

En saint Pierre j'eus foi; mais je cesse à l'instant :
« Comprenne qui pourra; quant à moi, je m'entends. »
Ce qui vient mal acquis, on le garde avec peine.
Désirant rester seul, j'écarte qui me gêne.
Phaéton dans le Pô j'entends choir; il est mort !
Au delà du ruisseau, le merle est sur le bord ;
Ah ! venez donc le voir ! Maintenant je m'oppose.
Un écueil dans les flots est dangereuse chose,
Dans les feuilles la glu. Pour moi c'est un grand deuil.
Quand un excessif orgueil
Cache tant de vertus dans une belle dame.
Les uns veulent répondre à qui ne le réclame ;
Tel, quand il est prié, disparaît et s'enfuit;
Tel par la glace est détruit ;
Tel la mort, nuit et jour, convoite dans son âme.

Aime qui t'aimera, le proverbe est ancien ;
Je sais ce que je dis, or je ne dis plus rien.
Il faut bien que chacun à ses dépens apprenne.
Femme humble ses amis à la tristesse mène.
On connaît mal la figue. A mes yeux, cependant,
D'entreprendre trop haut me paraît imprudent.
En tous lieux un logis est bien digne d'envie.
Vouloir trop espérer, c'est mépriser la vie ;
Je l'ai bien ressenti moi-même quelquefois.
Le peu qui me reste de foi,
Qu'on ne le raille point si j'en fais confidence :

I' mi fido in colui che 'l mondo regge
E ch' e' seguaci suoi nel bosco alberga,
Che con pietosa verga
Mi meni a pasco omai tra le sue gregge.

Forse ch' ogni uom che legge non s' intende;
E la rete tal tende che non piglia;
E chi troppo assottiglia si scavezza.
Non sia zoppa la legge ov' altri attende.
Per bene star si scende molte miglia.
Tal par gran maraviglia, e poi si sprezza.
Una chiusa bellezza è più soave.
Benedetta la chiave che s' avvolse
Al cor, e sciolse l' alma, e scossa l' ave
Di catena sì grave,
E 'nfiniti sospir del mio sen tolse.
Là dove più mi dolse, altri si dole;
E dolendo addolcisce il mio dolore;
Ond' io ringrazio Amore
Che più nol sento; ed è non men che suole.

In silenzio parole accorte e sagge,
E 'l suon che mi sottragge ogni altra cura,
E la prigion oscura ov' è 'l bel lume;
Le notturne viole per le piaggie,
E le fere selvagge entr' alle mura
E la dolce paura e 'l bel costume,

En Dieu seul j'ai placé toute mon espérance ;
Il donne un bon asile à qui subit ses lois ;
Que, dans sa miséricorde,
De vivre avec les siens désormais il m'accorde !

Peut-être tel qui lit ne comprend constamment ;
Tel qui tend les filets parfois en vain s'épuise ;
Et rarement conclut qui par trop subtilise.
Qu'une parfaite loi s'énonce clairement.
Pour être bien assis, descendons plusieurs mille.
Ce qui d'abord surprend, plus tard semble futile.
Une beauté voilée a bien plus de douceur.
Que je bénis la clé qui, pénétrant mon cœur,
Rendit libre mon âme et bien indépendante
De sa chaîne si pesante,
Et de soupirs sans nombre a soulagé mon sein ;
Ce dont j'ai tant souffert, un autre aussi s'en plaint,
Et sa peine adoucit ma douleur accablante ;
Je rends donc grâce à l'Amour,
Car je ne le sens plus, quoiqu'il me suit toujours.

La parole si sage et pleine de prudence,
Et le son qui me rend de tout bien oublieux,
Et l'obscure prison où brillent deux beaux yeux,
Les charmes si secrets de sa rare élégance,
Sa vertu si sauvage en ses retranchements,
La bien douce frayeur, ses actes si charmants,

E di duo fonti un fiume in pace volto
Dov' io bramo, e raccolto ove che sia :
Amor e gelosia m' hanno 'l cor tolto :
E i segni del bel volto,
Che mi conducon per più piana via
Alla speranza mia, al fin degli affanni.
O riposto mio bene; e quel che segue :
Or pace or guerre or tregue,
Mai non m' abbandonate in questi panni.

De' passati miei danni piango e rido ;
Perchè molto mi fido in quel ch' i' odo.
Del presente mi godo, e meglio aspetto;
E vo contando gli anni, e taccio, e grido;
E 'n bel ramo m' annido, ed in tal modo,
Ch' l' ne ringrazio e lodo il gran disdetto,
Che l' indurato affetto al fine ha vinto,
E nell' alma dipinto : i' sare' udito,
E mostratone a dito; ed hanne estinto.
Tanto innanzi son pinto,
Ch' i' il pur dirò : non fostu tanto ardito.
Chi m' ha 'l fianco ferito, e chi 'l risalda,
Per cui nel cor via più che 'n carte scrivo;
Chì mi fa morto e vivo;
Chi 'n un punto m' agghiaccia e mi riscalda.

Le fleuve à double source, à la marche discrète,
Qui roule où vont nos vœux, n'importe où qu'il s'arrête,
L'Amour et Jalousie, en mon cœur deux bourreaux.
Et du visage les signaux
Qui dirigent mes pas vers ma douce espérance,
Me faisant entrevoir la fin de tous mes maux ;
O mon bonheur secret ! et puis la conséquence :
Guerre ! trêve ! ou la paix !
De moi vous ne savez vous éloigner jamais !

De mes malheurs passés je ris et me lamente,
Car j'ai bien confiance en tout ce que j'entends :
Le présent me ravit, et mieux encor j'attends,
Et je compte les ans, je me tais et je chante ;
Sur un rameau[1] si beau je niche glorieux,
Et j'en loue et bénis le refus vigoureux,
Qui de mon dur instinct a dompté la rudesse ;
Dans mon âme j'en sens une telle allégresse ;
Mais si l'on m'entendait, autrui de moi rirait.
Mon visage est si défait !
Si tu n'étais si fier, j'oserais bien te dire :
Qui sut percer mon flanc, et qui sain le refait ;
Pour qui j'en pense plus que je n'en sais écrire ;
Qui me fait et vif et mort ;
Qui, dans si peu d'instants, triste et gai fait mon sort.

MADRIGALE III.

Allegoricamente descrive le circostanze del suo dolce innamoramento.

Nova angeletta sovra l' ale accorta
Scese dal cielo in sulla fresca riva
Là ond' io passava sol per mio destino.
Poi che senza compagna e senza scorta
Mi vide, un laccio che di seta ordiva,
Tese fra l' erba ond' è verde il cammino.
Allor fui preso; e non mi spiacque poi;
Sì dolce lume uscia degli occhi suoi.

MADRIGAL III.

Il décrit allégoriquement les diverses circonstances qui occasionnèrent sa prise par l'Amour.

Un ange tout nouveau voltigeant sur ses ailes,
Des astres descendit sur les rives si belles
Qu'alors, pour mon destin, moi seul je parcourais;
Voyant que, solitaire et sans guide, j'errais,
Il tendit des filets de la plus blonde soie
Dans l'herbe qui couvrait le chemin; et sa proie
Je devins aussitôt; depuis j'en fus joyeux,
Car si douce lumière émergeait de ses yeux.

SONETTO LXXI.

Ama, teme, e vorrebbe fuggire dagli occhi di Laura, che poi vede da per tutto.

Non veggio ove scampar mi possa omai:
Sì lunga guerra i begli occhi mi fanno,
Ch' io temo, lasso, no 'l soverchio affanno
Distrugga 'l cor, che triegua non ha mai.

Fuggir vorrei; ma gli amorosi rai,
Che dì e notte nella mente stanno,
Risplendon sì, ch' al quintodecim' anno
M' abbaglian più che 'l primo giorno assai:

E l' immagini lor son sì cosparte,
Che volver non mi posso ov' io non veggia
O quella o simil, indi accesa, luce.

Solo d' un lauro tal selva verdeggia,
Che 'l mio avversario con mirabil arte
Vago fra i rami, ovunque vuol, m' adduce.

SONNET LXXI.

Il aime, il craint, il voudrait fuir les yeux de Laure, qu'il rencontre ensuite en tout lieu.

Que je puisse trouver, je doute, aucun séjour
Pour fuir ses deux beaux yeux et leur guerre acharnée,
Et je crains bien de voir ma dure destinée
Détruire, hélas ! mon cœur, tant son martyre est lourd.

Je voudrais m'éloigner, mais les rayons d'amour
Qui, nuit et jour, mon âme enchaînent fascinée,
Brillent d'un tel éclat qu'à la quinzième année
Ils m'éblouissent plus que lors du premier jour.

Leur image en tous lieux est si fort répandue
Que partout je la vois bien présente à ma vue,
Leur lumière, ou toute autre, embrasée à ses feux.

Un laurier[1] seul produit tant d'effets merveilleux ;
Dans ses branches errant, l'Amour, avec adresse,
Partout où bon lui semble et me guide et me presse.

SONETTO LXXII.

Volgesi lieto a salutar quel terreno dove Laura cortese lo salutò.

Avventuroso più d' altro terreno,
Ov' Amor vidi già fermar le piante,
Ver me volgendo quelle luci sante,
Che fanno intorno a sè l' aere sereno;

Prima poria per tempo venir meno
Un' immagine salda di diamante,
Che l' atto dolce non mi stia davante,
Del qual ho la memoria e 'l cor sì pieno:

Nè tante volte ti vedrò giammai,
Ch' i' non m' inchini a ricercar dell' orme
Che 'l bel piè fece in quel cortese giro.

Ma se 'n cor valoroso Amor non dorme,
Prega, Sennuccio mio, quando 'l vedrai,
Di qualche lagrimetta o d' un sospiro.

SONNET LXXII.

Il va saluer avec joie le pays où Laure lui a adressé un aimable salut.

O plage, d'ici-bas la plus favorisée,
Où je pus voir l'Amour s'arrêter un moment,
Ses prunelles tournant vers moi complaisamment,
Qui dans leur pourtour font l'atmosphère embrasée !

Par le temps on verra bien plus tôt effacée
L'image dont l'empreinte est sur le diamant,
Avant que je n'oublie un acte aussi charmant,
Dont le seul souvenir absorbe ma pensée.

Jamais je ne saurai te voir, te parcourir,
Que mon corps ne s'incline, allant chercher la trace
Dont alors son beau pied imprima ta surface !

Si dans un noble cœur l'Amour ne peut dormir,
Sennuccio[1], dis-lui, si tu la vois, ma belle,
Qu'une larme j'attends ou bien un soupir d'elle.

SONETTO LXXIII.

Se Amore lo turba, si rasserena pensando agli occhi e alle parole di Laura.

Lasso, quante fiate Amor m' assale,
Che fra la notte e 'l dì son più di mille,
Torno dov' arder vidi le faville
Che 'l foco del mio cor fanno immortale.

Ivi m' acqueto : e son condotto a tale,
Ch' a nona, a vespro, all' alba ed alle squille
Le trovo nel pensier tanto tranquille
Che di null' altro mi rimembra o cale.

L' aura soave, che dal chiaro viso
Move col suon delle parole accorte,
Per far dolce sereno ovunque spira;

Quasi un spirto gentil di Paradiso,
Sempre in quell' aere par che mi conforte;
Sì che 'l cor lasso altrove non respira.

SONNET LXXIII.

Si l'Amour le trouble, il se tranquillise en pensant aux yeux et aux paroles de Laure.

Chaque assaut que je sens (des milliers j'en soutiens,
Et la nuit et le jour, de l'objet que j'adore ;)
Par eux est immortel le feu qui me dévore ;
Où je vis les beaux yeux pétillants, je reviens.

Là je me trouve en paix ; tel alors je deviens
Qu'à toute heure du jour, au coucher, à l'aurore,
Calme dans mon penser, je la retrouve encore,
Et de tout autre objet ne veux ni me souviens.

Le charme si divin qui de ses yeux rayonne,
Des paroles le son qui sagement résonne,
Portent partout la joie et la sérénité.

Et dans cette atmosphère, où d'être je soupire,
Par un céleste esprit je me crois conforté ;
Aussi mon cœur souffrant en ce lieu seul respire.

SONETTO LXXIV.

Sopraggiuntagli Laura quando men l' aspettava, non ardì pur di parlarle.

Perseguendomi Amor al luogo usato,
Ristretto in guisa d' uom ch' aspetta guerra,
Che si provvede e i passi intorno serra,
De' mie' antichi pensier mi stava armato.

Volsimi, e vidi un' ombra che da lato
Stampava il sole, e riconobbi in terra
Quella che, se 'l giudicio mio non erra,
Era più degna d' immortale stato.

I' dicea fra mio cor: perchè paventi?
Ma non fu prima dentro il penser giunto,
Che i raggi ov' io mi struggo eran presenti.

Come col balenar tuona in un punto,
Così fu' io da' begli occhi lucenti
E d' un dolce saluto insieme aggiunto.

77

SONNET LXXIV.

Laure étant survenue au moment où il ne l'attendait pas, le courage lui manque pour lui adresser la parole.

Poursuivi par l'Amour au séjour usité,
Tel qu'un homme j'étais qui s'apprête à la guerre,
Qui se pourvoit d'engins, et de partout s'enserre,
De mes pensers anciens le cœur plein, agité.

Quand, me tournant, je vis une ombre de côté
Ressemblant au soleil, et je connus sur terre
La femme qui plutôt aurait dû, si je n'erre,
Vivre dans le séjour de l'immortalité.

Et je dis à mon cœur : A quoi bon que je tremble ?
Mais le penser dans moi fut à peine conçu,
Que son brûlant rayon mon sein avait reçu.

Et comme avec l'éclair la foudre part ensemble,
Ainsi moi j'ai reçu l'éclat de ses beaux yeux,
Et, dans le même instant, un salut gracieux.

SONETTO LXXV.

Il dolce e pietoso saluto della sua Donna lo rende estatico dal piacere.

La Donna che 'l mio cor nel viso porta,
Là dove sol fra bei pensier d' amore
Sedea, m' apparve; ed io per farle onore
Mossi con fronte reverente e smorta.

Tosto che del mio stato fussi accorta,
A me si volse in sì novo colore
Ch' avrebbe a Giove nel maggior furore
Tolto l' arme di mano e l' ira morta.

I' mi riscossi; ed ella oltra, parlando,
Passò, che la parola i' non soffersi,
Nè 'l dolce sfavillar degli occhi suoi.

Or mi ritrovo pien di sì diversi
Piaceri, in quel saluto ripensando,
Che duol non sento, nè sentii ma' poi.

SONNET LXXV.

Le doux et compatissant salut de sa belle dame le tient en extase dans le plaisir.

Celle dont le regard fait ma joie ou ma crainte,
Sur la plage où j'étais assis, d'amour rêveur,
Je la vis arriver; moi, pour lui faire honneur,
J'allai, mais mon front prit une mortelle teinte.

A peine eut-elle vu ma figure ainsi peinte,
Elle vint me trouver d'un air plein de douceur,
Qui Jupiter tonnant aurait dans sa fureur
Désarmé de la foudre et sa colère éteinte.

Grande fut ma stupeur, quand, elle, en s'éloignant,
Parlait, et je ne pus ses paroles si belles
Braver, ni de ses yeux les douces étincelles.

Des plaisirs si divers je goûte maintenant,
Quand à son doux salut dans mon esprit je pense,
Que, depuis, je ne sens ni chagrin ni souffrance.

SONETTO LXXVI.

Svela all' amico quali continuamente sieno stati, e sieno i pensieri suoi.

Sennuccio, i' vo' che sappi in qual maniera
Trattato sono, e qual vita è la mia.
Ardomi e struggo ancor com' io solia;
Laura mi volve; e son pur quel ch' i' m' era.

Qui tutta umile e qui la vidi altera;
Or aspra or piana, or dispietata or pia;
Or vestirsi onestate or leggiadria;
Or mansueta or disdegnosa e fera.

Qui cantò dolcemente, e qui s' assise;
Qui si rivolse, e qui rattenne il passo;
Qui co' begli occhi mi trafisse il core;

Qui disse una parola, e qui sorrise;
Qui cangiò 'l viso. In questi pensier lasso,
Notte e dì tienmi il signor nostro, Amore.

76.

SONNET LXXVI.

Il dévoile à son ami quelles sont et quelles ont été constamment ses pensées.

Je veux, Senuccio, te faire bien savoir
Comment je suis traité, quelle vie est la mienne :
Laure, comme toujours, selon son gré me mène ;
Dans la flamme je vis sans cesse et dans l'espoir.

Bien humble, là, j'ai pu, là, bien fière, la voir,
Tantôt la bonté même et tantôt inhumaine ;
Modestement vêtue, et parfois bien mondaine ;
La douceur de ses yeux ou le dédain pleuvoir.

Là mon cœur fut percé de ses yeux par l'empire ;
Là je la vis s'asseoir, ou doucement chanter ;
Là je la vis marcher, ou bien là s'arrêter ;

Là j'ouïs sa parole, ou je la vis sourire ;
Là changea son visage. Hélas ! la nuit, le jour,
Dans ces pensers me tient notre maître, l'Amour.

SONETTO LXXVII.

La sola vista di Valchiusa gli fa dimenticare tutti i pericoli di quel viaggio.

Qui, dove mezzo son, Sennuccio mio,
(Così ci foss' io intero, e voi contento)
Venni fuggendo la tempesta e 'l vento
C' hanno subito fatto il tempo rio.

Qui son securo : e vovvi dir perch' io
Non, come soglio, il folgorar pavento;
E perchè mitigato, non che spento,
Nè mica trovo il mio ardente desio.

Tosto che, giunto all' amorosa reggia,
Vidi onde nacque Laura dolce e pura,
Ch' acqueta l' aere e mette i tuoni in bando;

Amor nell' alma, ov' ella signoreggia,
Raccese il foco, e spense la paura :
Che farei dunque gli occhi suoi guardando!

SONNET LXXVII.

La seule vue de Vaucluse lui fait oublier les périls de son voyage.

Ici, Sennuccio, je suis par fraction
(Que n'y suis-je avec toi, grande serait ma fête);
J'y suis venu pour fuir le vent et la tempête
Qui soudain ont rendu bien sombre l'horizon.

Ici je suis en paix ; or, voici la raison
Qui fait que de la foudre est à l'abri ma tête,
Et pourquoi ni cessante et ni même défaite,
Ni moindre je ne sens ma vive passion.

Sitôt que j'aperçus la royale toiture ,
Que je vis le berceau de Laure douce et pure
Qui chasse le tonnerre et rend calmes les cieux ;

L'amour vint dans mon âme, où Laure est toujours peinte,
Ma flamme rallumer, dissipant toute crainte ;
Qu'en serait-il de moi si je fixais ses yeux !

SONETTO LXXVIII.

Tornato in Valchiusa, brama solo la pace con Laura, e l' onore del Colonnese.

Dell' empia Babilonia, ond' è fuggita
Ogni vergogna, ond' ogni bene è fori,
Albergo di dolor, madre d' errori,
Son fuggit' io per allungar la vita.

Qui mi sto solo, e, come Amor m' invita,
Or rime e versi, or colgo erbette e fiori,
Seco parlando, ed a' tempi migliori
Sempre pensando; e questo sol m' aita.

Nè del vulgo mi cal nè di fortuna
Nè di me molto nè di cosa vile,
Nè dentro sento nè di fuor gran caldo.

Sol due persone cheggio; e vorrei l' una
Col cor ver me pacificato e umile,
L' altro col piè, sì come mai fu, saldo.

SONNET LXXVIII.

Revenu à Vaucluse, il ne désire absolument que la paix avec Laure et l'honneur de Colonna.

De Babylone [1] impie, antre de l'impudence,
Qui ne sait plus rougir, où règnent les douleurs,
D'où le bien on pourchasse, où germent les erreurs,
J'ai fui pour prolonger ma mortelle existence.

Seul, ici, de l'Amour suivant la préférence,
Ou je chante, ou je rime, ou je cueille des fleurs,
Moi seul je m'entretiens, puis à des temps meilleurs
Je pense constamment ; telle est ma jouissance.

Je fais fort peu de cas des gens et de leurs biens,
De moi bien moins encor, des vulgaires liens ;
Ni dedans ni dehors je n'ai rien qui m'enflamme.

Deux êtres près de moi seulement je réclame ;
Que je puisse avec l'une être en paix désormais,
Et voir l'autre marcher plus ferme que jamais !

SONETTO LXXIX.

Voltasi Laura a salutarlo, il Sole per gelosia si ricoperse con una nube

In mezzo di duo amanti onesta altera
Vidi una donna, e quel signor con lei,
Che fra gli uomini regna e fra gli Dei;
E dall' un lato il Sole, io dall' altr' era.

Poi che s' accorse chiusa dalla spera
Dell' amico più bello, agli occhi miei
Tutta lieta si volse; e ben vorrei,
Che mai non fosse inver di me più fera.

Subito in allegrezza si converse
La gelosia che 'n su la prima vista,
Per sì alto avversario, al cor mi nacque.

A lui la faccia lagrimosa e trista
Un nuviletto intorno ricoverse:
Cotanto l' esser vinto li dispiacque.

75

SONNET LXXIX.

Laure s'étant tournée vers lui pour le saluer, le soleil, qui en devient jaloux, recouvre sa face d'un nuage.

Une dame je vis, honnête mais altière,
Entre ses deux amants, et près d'elle des dieux
Le maître[1] et des mortels; moi d'un côté, peureux,
De l'autre le soleil rayonnant de lumière.

Quand elle se sentit captive de la sphère
De son plus bel amant, vers moi, d'un air joyeux,
Je la vis se tourner, se montrer à mes yeux;
Puisse-t-elle envers moi n'être jamais plus fière !

Et moi qui, redoutant un si puissant rival,
M'étais senti jaloux de sa brillante image,
Je savourai de joie un transport sans égal.

Mais le soleil voila son larmoyant visage
D'un nuage léger, tant il avait à cœur
De n'être point sorti de la lutte vainqueur.

SONETTO LXXX.

Non desidera, non contempla e non trova che la sola immagine della sua Donna.

Pien di quella ineffabile dolcezza
Che del bel viso trassen gli occhi miei
Nel dì che volentier chiusi gli avrei
Per non mirar giammai minor bellezza,

Lassai quel ch' i' più bramo; ed ho sì avvezza
La mente a contemplar sola costei,
Ch' altro non vede, e ciò che non è lei
Gia per antica usanza odia e disprezza.

In una valle chiusa d' ogni 'ntorno,
Ch' è refrigerio de' sospir miei lassi,
Giunsi sol con Amor, pensoso e tardo.

Ivi non donne, ma fontane e sassi,
E l' immagine trovo di quel giorno
Che 'l pensier mio figura ovunqu' io sguardo.



SONNET LXXX.

Il ne désire, il n'admire et il ne trouve partout que l'image de Laure.

Plein de cette douceur sans borne naturelle
Qu'en moi versaient mes yeux de son visage épris,
Ce jour que de mourir le parti j'aurais pris,
Pour n'admirer jamais une beauté moins belle,

Je quittai mon trésor; à ne contempler qu'elle
J'ai si bien à mon âme et constamment appris,
Toute autre elle ne voit; le dédain, le mépris
Elle affiche par goût pour toute autre mortelle.

Dans un riant vallon, bien clos tout alentour,
Où sont bientôt calmés mes soupirs et mes peines,
J'arrive seul, pensif, et suivi de l'Amour.

Des dames je n'y vois, mais rochers et fontaines,
Et de ce jour l'image apparaît en tous lieux,
Car mon esprit la peint partout où vont mes yeux.

SONETTO LXXXI.

Se veder potesse la casa di Laura, i sospiri le giugnerebbero più spediti.

Se 'l sasso ond' è più chiusa questa valle,
Di che 'l suo proprio nome si deriva,
Tenesse volto, per natura schiva,
A Roma il viso ed a Babel le spalle,

I miei sospiri più benigno calle
Avrian per gire ove lor spene è viva;
Or vanno sparsi, e pur ciascuno arriva
Là dov' io 'l mando, che sol un non falle.

E son di là sì dolcemente accolti,
Com' io m' accorgo, che nessun mai torna:
Con tal diletto in quelle parti stanno.

Degli occhi è 'l duol; che tosto che s' aggiorna,
Per gran desio de' be' luoghi a lor tolti,
Danno a me pianto, ed a' piè lassi affanno.

SONNET LXXXI.

S'il pouvait voir la maison de Laure, ses soupirs y parviendraient bien rapidement.

Si le roc colossal qui tient le vallon clos
(C'est de là que le nom de Vaucluse[1] dérive)
Parvenait à tourner par horreur instinctive
Sa face devers Rome et vers Babel[2] son dos,

Alors pour mes soupirs serait bien mieux dispos
Le chemin qui conduit où mon espoir s'avive;
Tandis qu'ils sont épars, pourtant chacun arrive
Au but que je prescris, et chacun à propos.

Les accueils qu'on leur fait sont toujours si propices ,
De ce plaisant séjour telles sont les délices,
Oui, je m'en aperçois, car pas un n'en revient.

De mes yeux c'est le deuil ; quand ils rompent sa digue,
En voyant que privés des beaux lieux on les tient,
Ils sont lassés de pleurs, et mes pieds de fatigue.

SONETTO LXXXII.

Benchè conosca d' essere infelice nel suo amore, è fermo di volerla amar sempre.

Rimansi addietro il sestodecim' anno
De' miei sospiri; ed io trapasso innanzi
Verso l' estremo; e parmi che pur dianzi
Fosse il principio di cotanto affanno.

L' amar m' è dolce, ed util il mio danno,
E 'l viver grave; e prego ch' egli avanzi
L' empia fortuna; e temo non chiuda anzi
Morte i begli occhi che parlar mi fanno.

Or qui son, lasso, e voglio esser altrove,
E vorrei più volere, e più non voglio,
E per più non poter fo quant' io posso.

E d' antichi desir lagrime nove
Provan com' io son pur quel ch' i' mi soglio,
Nè per mille rivolte ancor son mosso.

82

SONNET LXXXII.

Quoiqu'il sache qu'il est malheureux dans son amour, il persiste néanmoins à toujours l'aimer.

Déjà dans les soupirs, les peines, les douleurs,
J'ai dû passer seize ans, mais je sens l'imminence
De ma prochaine fin, et pourtant, quand j'y pense,
Ils me semblent dater d'hier, mes longs malheurs.

Il m'est si doux d'aimer! Utiles sont mes pleurs;
De vivre je suis las. Ah! puisse ma souffrance
Finir avant mes jours; mais je crains que d'avance
La mort de ses beaux yeux n'éteigne les lueurs.

Ici je suis, hélas! ailleurs je voudrais être;
Je voudrais vouloir plus, et je n'en suis le maître;
Et, pour ne vouloir plus, je fais ce que je peux.

Et mes pleurs d'aujourd'hui, pour des désirs bien vieux,
Prouvent qu'en moi le temps ne change rien, ni l'âge,
Et qu'au sein des revers, rien ne me décourage.

MADRIGALE IV.

Eccita Amore a far vendetta di Laura, che superba disprezza il suo regno.

Or vedi, Amor, che giovinetta donna
Tuo regno sprezza e del mio mal non cura,
E tra duo ta' nemici è sì secura.
Tu se' armato, ed ella in trecce e 'n gonna
Si siede e scalza in mezzo i fiori e l' erba,
Ver me spietata e contra te superba.
I' son prigion; ma se pietà ancor serba
L' arco tuo saldo, e qualcuna saetta,
Fa di te e di me, signor, vendetta.

MADRIGAL IV.

Il excite l'Amour à se venger de Laure, si orgueilleuse, et qui méprise son règne.

Vois donc, Amour, comment cette jeune mortelle,
Narguant tes douces lois, est pour moi si cruelle;
Entre deux ennemis, vois son calme maintien.
Et tandis que je sais bien prête ton armure,
Ses blonds cheveux épars, nus pieds et sans parure,
Parmi l'herbe et les fleurs assise elle se tient;
Sans nul égard pour moi qui vis en son servage,
Elle affiche pour toi le ton le plus sauvage.
Prends donc avec ton arc une flèche, Seigneur,
Et qu'en vengeant le tien, soit vengé mon honneur !

SONETTO LXXXIII.

L' abito non si lascia, benchè abbiasene danno. Propone se stesso in esempio.

Dicessett' anni ha già rivolto il cielo
Poi che 'n prima arsi e giammai non mi spensi;
Ma quando avven ch' al mio stato ripensi,
Sento nel mezzo delle fiamme un gelo.

Vero è 'l proverbio, ch' altri cangia il pelo
Anzi che 'l vezzo; e per lentar i sensi,
Gli umani affetti non son meno intensi:
Ciò ne fa l' ombra ria del grave velo.

Oimè lasso; e quando fia quel giorno
Che mirando 'l fuggir degli anni miei,
Esca del foco e di sì lunghe pene?

Vedrò mai 'l dì che pur quant' io vorrei
Quell' aria dolce del bel viso adorno
Piaccia a quest' occhi, e quanto si convene?

SONNET LXXXIII. 

On n'abandonne pas facilement ses habitudes, quoiqu'elles nous soient préjudiciables. Il en donne son exemple pour preuve.

Du jour qu'en moi le feu de l'amour prit naissance,
Sans qu'il se soit éteint, dix-sept ans sont passés ;
Et, quoiqu'en un brasier, mes membres sont glacés,
Lorsqu'à mon propre état il advient que je pense.

Bien vrai dit le proverbe : Avant l'accoutumance
Le poil change plutôt ; les sens, quoique lassés,
Ne font point les élans de nos cœurs moins pressés,
C'est plutôt de nos corps la triste conséquence.

Que je suis malheureux ! quand viendra donc le jour
Que, voyant arriver la fin de mes années,
Je verrai mes douleurs, mes peines terminées ?

Puis-je jamais compter qu'au céleste séjour,
A mon gré je verrai, mais dans un saint usage,
Les charmes, les beautés du bien-aimé visage ?

SONETTO LXXXIV.

Laura impallidisce alla novella ch' egli debba da lei allontanarsi.

Quel vago impallidir che 'l dolce riso
D' un' amorosa nebbia ricoperse,
Con tanta maestade al cor s' offerse,
Che li si fece incontro a mezzo 'l viso.

Conobbi allor si come in paradiso
Vede l' un l' altro; in tal guisa s' aperse
Quel pietoso pensier, ch' altri non scerse,
Ma vidil' io, ch' altrove non m' affiso.

Ogni angelica vista, ogni atto umile
Che giammai in donna, ov' amor fosse, apparve,
Fora uno sdegno a lato a quel ch' i' dico.

Chinava a terra il bel guardo gentile,
E tacendo dicea (com' a me parve):
Chi m' allontana il mio fedele amico?

SONNET LXXXIV.

Laure pâlit à la nouvelle qu'il va s'éloigner d'elle.

La charmante pâleur qui son bien doux sourire
Recouvrit d'un nuage engendré par l'amour,
Sur mon cœur attendri pesa d'un poids si lourd,
Qu'aussitôt sur mon front l'effet vint se traduire.

Je pressentis alors ce qu'au céleste empire
On sent en se voyant, tant je vis au grand jour
Son penser si touchant, et nul autre alentour
Ne l'aperçut que moi, car seule je l'admire.

Quelque angélique aspect, modeste et bien nouveau,
Qu'en une femme aimante ait placé la nature,
Près celle, rien ne sont, dont je fais la peinture.

Vers terre elle baissait son regard doux et beau ;
Et dire elle semblait, sans rompre le silence :
Qui d'un fidèle ami me ravit la présence ?

SONETTO LXXXV.

Amore, Fortuna e memoria del passato vietangli di sperare giorni felici.

Amor, Fortuna, e la mia mente schiva
Di quel che vede, e nel passato volta,
M' affliggon sì, ch' io porto alcuna volta
Invidia a quei che son su l' altra riva.

Amor mi strugge 'l cor ; Fortuna il priva
D' ogni conforto; onde la mente stolta
S' adira e piagne : e così in pena molta
Sempre conven che combattendo viva.

Nè spero i dolci dì tornino indietro,
Ma pur di male in peggio quel ch' avanza :
E di mio corso ho già passato il mezzo.

Lasso, non di diamante ma d' un vetro,
Veggio di man cadermi ogni speranza,
E tutt' i miei pensier romper nel mezzo.

85

SONNET LXXXV.

L'Amour, la Fortune et le souvenir du passé lui défendent de compter sur des jours heureux.

L'Amour et la Fortune, et mon âme craintive
Du présent, du passé regrettant la douceur,
M'affligent tellement que parfois mon malheur
Me rend jaloux des gens qui sont sur l'autre rive.

L'Amour détruit mon cœur, la Fortune le prive
De tout soulagement, et mon âme en fureur
S'irrite, se désole; au sein de la douleur
Il faut contre son gré qu'en luttant elle vive.

Et bien loin d'espérer de revoir mes beaux jours
(De leur moitié déjà j'ai vu passer le cours),
Je crains fort que mon reste aille de mal en pire;

Au verre, hélas ! plutôt, bien plus qu'au diamant,
Mon espoir ressemblant cesse de me sourire,
Et tous mes beaux projets s'enfuient en un moment.

CANZONE X.

Cerca ogni via di mitigar il suo affanno, ma ci rimane sempre più immerso.

Se 'l pensier che mi strugge,
Com' è pungente e saldo,
Così vestisse d' un color conforme,
Forse tal m' arde e fugge,
Ch' avria parte del caldo,
E desteriasi Amor là dov' or dorme :
Men solitarie l' orme
Foran de' miei piè lassi
Per campagne e per colli ;
Men gli occhi ad ogni or molli;
Ardendo lei che come un ghiaccio stassi,
E non lassa in me dramma
Che non sia foco e fiamma.

Però ch' Amor mi sforza
E di saver mi spoglia,
Parlo in rim' aspre e di dolcezza ignude :

CANZONE X.

Il cherche par tous les moyens possibles à soulager ses peines ; il y reste plongé plus que jamais.

Si ma rongeante pensée
Si ferme et si prononcée
Je pouvais la vêtir d'un style tout pareil,
Celle qui détruit mon âme ,
Pourrait partager ma flamme ,
De son amour qui dort on verrait le réveil ;
De ma démarche si lasse,
Sur les plages, sur les monts
Moins seule serait la trace,
Mes yeux en pleurs moins féconds ,
Si succédait en elle un foyer à la glace :
Qui dans moi ne laisse un lieu
Qui ne soit ou flamme ou feu.

Puisque l'Amour me délaisse ,
Oui, la plus grande rudesse
Dans mes rimes éclate, à défaut de savoir ;

Ma non sempre alla scorza
Ramo, nè 'n fior, nè 'n foglia,
Mostra di fuor sua natural virtude.
Miri ciò che 'l cor chiude,
Amor e que' begli occhi
Ove si siede all' ombra.
Se 'l dolor che si sgombra,
Avven che 'n pianto o 'n lamentar trabocchi,
L' un a me noce, e l' altro
Altrui, ch' io non lo scaltro.

Dolci rime leggiadre
Che nel primiero assalto
D' Amor usai, quand' io non ebbi altr' arme;
Chi verrà mai che squadre
Questo mio cor di smalto,
Ch' almen, com' io solea, possa sfogarme?
Ch' aver dentr' a lui parme
Un che Madonna sempre
Dipinge, e di lei parla:
A voler poi ritrarla,
Per me non basto; e par ch' io me ne stempre:
Lasso, così m' è scorso
Lo mio dolce soccorso.

Come fanciul ch' appena
Volge la lingua e snoda;

Mais l'arbre dans l'écorce,
Dans les feuilles ne fait voir
Ni toujours dans les fleurs les preuves de sa force.
Que l'Amour, et les beaux yeux
Qu'il habite si joyeux,
Dans mon cœur daignent bien lire.
Si ma douleur qui transpire
En plaintes se résout, en pleurs tumultueux,
Ces derniers moi seul j'essuie,
De ma plainte autrui j'ennuie.

Quand l'Amour vint m'assiéger,
Vous, rimes pleines de charmes,
Vous fûtes dans ma lutte alors mes seules armes;
Qui donc viendra dégager
Mon cœur de sa froide allure,
Comme autrefois, qu'il puisse au moins se soulager?
Je crois voir dans sa nature
Je ne sais quoi, qui, toujours,
De Laure me peint les atours;
Mais je sens mon impuissance
Pour faire son portrait, de là vient ma souffrance.
Hélas! ce secours j'ai perdu,
Qui tant heureux m'a rendu!

Tel que l'enfant qui la chaîne
De sa langue meut à peine,

Che dir non sa, ma 'l più tacer gli è noia;
Così 'l desir mi mena
A dire; e vo' che m' oda
La mia dolce nemica anzi ch' io moia.
Se forse ogni sua gioia
Nel suo bel viso è solo,
E di tutt' altro è schiva;
Odil tu, verde riva.
E presta a' miei sospir sì largo volo,
Che sempre si ridica
Come tu m' eri amica.

Ben sai che sì bel piede
Non toccò terra unquanco,
Come quel, di che già segnata fosti :
Onde 'l cor lasso riede
Col tormentoso fianco
A partir teco i lor pensier nascosti.
Così avestu riposti
De' bei vestigi sparsi
Ancor tra i fiori e l' erba;
Che la mia vita acerba
Lagrimando trovasse ove acquetarsi.
Ma come può s' appaga
L' alma dubbiosa e vaga.

Ovunque gli occhi volgo,
Trovo un dolce sereno,

Et, quoique ne sachant, veut pourtant discourir;
Ainsi mon désir me presse,
Et de vouloir je ne cesse
Être entendu par elle, avant que de mourir.
Mais s'il a seul son visage,
De sa grâce le partage,
Qu'ailleurs règnent les glaçons,
Entendez-moi, frais vallons :
Faites que mes soupirs résonnent d'âge en âge,
Et qu'on redise toujours
Que vous fûtes mes amours.

Vous savez que jamais trace
D'un si beau pied la surface
De vos prés ne foula, ni de vos lieux déserts;
Et, dans sa dure détresse,
De venir mon cœur s'empresse
Partager avec vous ses pensers les plus chers.
Que ne vois-je conservées
Et profondément gravées
Ses traces parmi les fleurs !
Là les trouvant réservées,
J'aurais pu soulager mes chagrins dans les pleurs.
Mais comme peut se contente
Mon âme incertaine, errante.

Tous les lieux que voient mes yeux
Me paraissent radieux,

Pensando : qui percosse il vago lume.
Qualunque erba o fior colgo,
Credo che nel terreno
Aggia radice, ov' ella ebbe in costume
Gir fra le piagge e 'l fiume,
E talor farsi un seggio
Fresco, fiorito e verde.
Così nulla sen perde :
E più certezza averne, fora il peggio.
Spirto beato, quale
Se' quando altrui fai tale ?

O poverella mia, come se' rozza !
Credo che tel conoschi :
Rimanti in questi boschi.

Car je dis : Là frappa son ardente prunelle ;
L'herbe ou rameau que je prends
Je crois au sol adhérents
Qu'elle foula souvent dans sa course habituelle,
Du fleuve non loin des bords,
Ou voir reposer son corps
Sur l'herbe en fleur et nouvelle ;
Ainsi pour moi tout est gain,
Et je serais fâché d'en être plus certain.
Bel esprit, quelle est ton essence,
Qui me fais telle existence ?

O ma pauvrette ! hélas ! tes moyens sont bornés !
Je crois que tu le connais :
Reste donc dans ces bocages.

CANZONE XI.

Rivolgesi estatico a que' luoghi ove la vide, e dove fu, ed è beato in amarla.

Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di fare al bel fianco colonna;
Erba e fior, che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l' angelico seno;
Aer sacro sereno,
Ov' Amor co' begli occhi il cor m' aperse:
Date udienza insieme
Alle dolenti mie parole estreme.

S' egli è pur mio destino
(E il Cielo in ciò s' adopra)
Ch' Amor quest' occhi lagrimando chiuda,
Qualche grazia il meschino
Corpo fra voi ricopra,

CANZONE XI.

Dans son enthousiasme, il repasse dans son esprit tous les lieux où il vit Laure, où il fut, où il était heureux de l'aimer.

Claires, fraîches, douces eaux,
Où baigna ses traits si beaux
La dame que je dis de son sexe la reine ;
Charmant rameau qu'en la plaine
(En soupirant il m'en souvient)
Elle daigna donner à son corps pour soutien
Fleurs brillantes, herbes vertes,
Que sa robe a recouvertes
Avec l'angélique sein ;
Air immortel, air serein
Où par ses deux beaux yeux l'Amour causa ma flamme
Venez donc tous en essaim
Écouter les accents bien plaintifs de mon âme.

Mais si mon destin est tel,
Si c'est le désir du ciel
Que mes yeux par l'amour soient éteints dans les larmes,
Que mon corps inanimé
Parmi vous soit inhumé.

E torni l' alma al proprio albergo ignuda.
La morte fia men cruda
Se questa speme porto
A quel dubbioso passo ;
Che lo spirito lasso
Non poria mai in più riposato porto
Nè 'n più tranquilla fossa
Fuggir la carne travagliata e l' ossa.

Tempo verrà ancor forse,
Ch' all' usato soggiorno
Torni la fera bella e mansueta :
E là 'v' ella mi scorse
Nel benedetto giorno,
Volga la vista desiosa e lieta,
Cercandomi; ed, o pieta !
Già terra infra le pietre
Vedendo, Amor l' inspiri
In guisa che sospiri.
Sì dolcemente che mercè m' impetre,
E faccia forza al Cielo,
Asciugandosi gli occhi col bel velo.

Da' be' rami scendea
(Dolce nella memoria)
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo;
Ed ella si sedea

Et que mon âme parte au séjour sans alarmes;
Moins dure sera la mort,
Si dans mon malheureux sort
Me berce cette espérance;
Car jamais un plus sûr port
L'esprit ne put trouver à sa longue souffrance,
Ni dans un plus doux repos
Dormir paisiblement et ma chair et mes os.

Le temps reviendra peut-être
Qu'où je la voyais paraître
Je pourrai ma beauté si fière encor revoir;
Et là qu'elle pût me voir
En cette journée heureuse,
Qu'elle m'y cherchera complaisante et joyeuse;
Mais, ô spectacle touchant!
En poussière me sachant,
Que l'Amour si bien l'inspire,
Et si doux qu'elle soupire,
Pour que de mes erreurs le pardon gracieux
Du ciel par force elle attire,
Avec son joli voile en essuyant ses yeux?

Et de fleurs une avalanche
Sur sa poitrine si blanche
(O bien doux souvenir!) des rameaux descendait;
Et, dans sa gloire suprême,

Umile in tanta gloria,
Coverta già dell' amoroso nembo.
Qual fior cadea sul lembo,
Qual su le trecce bionde,
Ch' oro forbito e perle
Eran quel dì a vederle;
Qual si posava in terra, e qual su l' onde;
Qual con un vago errore
Girando, parea dir : Qui regna Amore.

Quante volte diss' io
Allor pien di spavento :
Costei per fermo nacque in Paradiso!
Così carco d' obblio
Il divin portamento
E 'l volto e le parole e 'l dolce riso
M' aveano, e sì diviso
Dall' immagine vera,
Ch' i' dicea sospirando :
Qui come venn' io, o quando?
Credendo esser in Ciel, non là dov' era.
Da indi in qua mi piace
Quest' erba sì, ch' altrove non ho pace.

Se tu avessi ornamenti quant' hai voglia,
Potresti arditamente
Uscir del bosco e gir infra la gente.

Humble elle était à l'extrême,
Et la nue amoureuse en tout sens l'inondait;
Des fleurs couvraient sa parure,
Et d'autres sa chevelure
Qui paraissait en ce jour
D'or faite et de perles vives,
Les unes sur le fleuve et d'autres sur ses rives,
D'autres volant tout autour
Semblaient dire : C'est là le règne de l'Amour.

Combien de fois, je l'atteste,
Je dis tout tremblant dabord :
Elle naquit vraiment dans l'empire céleste!
Et mon souvenir si fort
Par son délicieux port,
Par ses traits, sa parole et son bien doux sourire,
Était troublé, par l'attrait
J'étais du vrai si distrait,
Qu'en soupirant j'osais dire :
Là de quand suis-je, et comment ?
Au ciel je me croyais, non où j'étais vraiment.
Depuis je l'ai tant chérie,
Car seule elle me rend la paix, cette prairie.

Si comme ton vouloir était ton ornement,
Tu pourrais, bien hardiment,
Canzone, voir le monde et quitter ce bocage.

CANZONE XII.

Lontano da Laura, si riconforta trovando la sua bella immagine da per tutto.

In quella parte dov' Amor mi sprona,
Conven ch' io volga le dogliose rime,
Che son seguaci della mente afflitta.
Quai fien ultime, lasso, e qua' fien prime?
Colui che del mio mal meco ragiona,
Mi lascia in dubbio; sì confuso ditta.
Ma pur quanto l' istoria trovo scritta
In mezzo 'l cor, che sì spesso rincorro,
Con la sua propria man, de' miei martiri,
Dirò : Perchè i sospiri,
Parlando, han triegua, ed al dolor soccorro.
Dico che, perch' io miri
Mille cose diverse attento e fiso,
Sol una donna veggio e 'l suo bel viso.

Poi che la dispietata mia ventura
M' ha dilungato dal maggior mio bene,

CANZONE XII.

Eloigné de Laure, il se console en trouvant partout sa belle image.

Où je sens que l'Amour me presse avec instance
Je dois donc diriger mes bien langoureux vers,
Qui reflètent mon âme en ses tristes revers.
Par où faut-il finir ou bien que je commence ?
Celui qui de mes maux avec moi s'entretient
Confusément me dicte, incertain me retient.
Tant qu'écrite, pourtant, j'en sentirai l'histoire
Dans mon cœur par l'Amour, et que dans ma mémoire
Je parcours si souvent, de mon malheur si vif,
    Je dirai : Les doléances
Se taisent en parlant, moindres sont les souffrances.
    Quoique je mire, attentif,
De mille objets divers la séduisante image,
Laure seule je vois et son charmant visage.

Et puisque mon farouche et superbe destin,
Qui tant par ses ennuis rigoureux m'importune,

Noiosa, inesorabile e superba;
Amor col rimembrar sol mi mantene:
Onde s' io veggio in giovenil figura
Incominciarsi 'l mondo a vestir d' erba,
Parmi veder in quella etate acerba
La bella giovenetta, ch' ora è donna:
Poi che sormonta riscaldando il sole,
Parmi qual esser sole
Fiamma d' amor che 'n cor alto s' indonna:
Ma quando il dì si dole
Di lui che passo passo addietro torni,
Veggio lei giunta a' suoi perfetti giorni.

In ramo fronde, ovver viole 'n terra
Mirando alla stagion che 'l freddo perde,
E le stelle migliori acquistan forza;
Negli occhi ho pur le violette e 'l verde
Di ch' era nel principio di mia guerra
Amor armato sì ch' ancor mi sforza;
E quella dolce leggiadretta scorza
Che ricopria le pargolette membra
Dov' oggi alberga l' anima gentile,
Ch' ogni altro piacer vile
Sembrar mi fa; sì forte mi rimembra
Del portamento umile,
Ch' allor fioriva, e poi crebbe anzi agli anni,
Cagion sola e riposo de' mie' affanni.

Me retient éloigné de ma belle fortune,
De mes souvenirs seuls l'amour fait mon soutien.
Quand du monde je vois rajeunir la figure,
Et les champs se couvrir de leur verte parure,
Je crois apercevoir, dans le printemps naissant,
Cette jeune beauté, qui dame est à présent.
Qu'en bien haut le soleil ses feux brûlants allume,
        Je crois, d'après la coutume,
Voir un foyer d'amour dans un bien noble cœur;
        Mais quand le jour a tant peur,
En voyant son parcours chaque soir se réduire,
Les plus beaux jours de Laure alors je vois reluire.

Quand je vois nous quitter la saison des frimats,
Et les astres benins régner dans nos climats,
Le sol de fleurs s'orner, l'arbre de son feuillage
Ce vert [1], ce violet je revois en image
Dont se parait l'Amour quand il vint m'assaillir,
Et qui, même en ce jour, me fait tant tressaillir;
Et ses beaux vêtements de si rare élégance
Qui retenaient couverts ses membres enfantins,
Où maintenant cette âme enchaînent ses destins,
        Qui toute autre jouissance
Tant vile me fait voir; si fort je me souviens
        De son modeste maintien
Qui fleurissait alors, puis grandit avant l'âge,
Lui seul mes peines cause, et lui seul les soulage.

Qualor tenera neve per li colli
Dal Sol percossa veggio di lontano,
Come 'l Sol neve mi governa Amore,
Pensando nel bel viso più che umano,
Che può da lunge gli occhi miei far molli,
Ma da presso gli abbaglia, e vince il core;
Ove, fra 'l bianco e l' aureo colore,
Sempre si mostra quel che mai non vide
Occhio mortal, ch' io creda, altro che 'l mio;
E del caldo desio,
Ch' è quando, i' sospirando, ella sorride,
M' infiamma sì, che obblio
Niente apprezza, ma diventa eterno;
Nè state il cangia, nè lo spegne il verno.

Non vidi mai dopo notturna pioggìa
Gir per l' aere sereno stelle erranti,
E fiammeggiar fra la rugiada e 'l gelo,
Ch' i' non avessi i begli occhi davanti,
Ove la stanca mia vita s' appoggia,
Qual' io gli vidi all' ombra d' un bel velo :
E siccome di lor bellezze il cielo
Splendea quel dì, così, bagnati ancora,
Li veggio sfavillar : ond' io sempr' ardo.
Se 'l Sol levarsi sguardo,
Sento il lume apparir che m' innamora ;
Se tramontarsi al tardo,

De même que je vois au loin sur l'horizon
La neige se fondant au solaire rayon,
L'amour sur moi possède une égale puissance,
Sitôt qu'à son visage angélique je pense
Qui de loin peut mes yeux dans les larmes noyer,
Qu'il éblouit de près, fait mon cœur prisonnier;
Et sous sa peau si blanche, et sous sa tresse blonde,
Sans cesse j'aperçois ce que nul en ce monde
N'a jamais vu, moi seul j'ai, je crois, ce plaisir;
Et le chaleureux désir
Qui naît, quand mes soupirs provoquent son sourire,
M'enflamme tant, qu'à vrai dire,
L'oubli ne peut jamais sur lui s'appesantir,
Ni l'été le changer, l'hiver l'anéantir.

Non, la nuit je ne puis, quand la pluie est cessante,
Parmi l'azur des cieux voir une étoile errante
Vibrant sur les frimas ses reflets lumineux,
Qu'à mon esprit ne soient présents ses deux beaux yeux
Comme j'ai pu les voir à l'ombre d'un beau voile,
Eux qui, dans mes revers, sont ma constante étoile;
Et de même qu'alors, de leurs rares beautés
Le ciel parut briller, ainsi, quoique humectés,
Moindre n'est leur éclat, qui toujours me dévore.
Si j'aperçois au levant
Le soleil, je crois voir la femme que j'adore;
Mais le soir, à son couchant,

Parmel veder quando si volge altrove,
Lassando tenebroso onde si move.

Se mai candide rose con vermiglie
In vasel d' oro vider gli occhi miei,
Allor allor da vergine man colte;
Veder pensaro il viso di colei
Ch' avanza tutte l' altre maraviglie
Con tre belle eccellenzie in lui raccolte :
Le bionde trecce sopra 'l collo sciolte,
Ov' ogni latte perderia sua prova ;
E le guance, ch' adorna un dolce foco.
Ma pur che l' ôra un poco
Fior bianchi e gialli per le piagge mova,
Torna alla mente il loco
E 'l primo dì ch' i' vidi a l' aura sparsi
I capei d' oro, ond' io sì subit' arsi.

Ad una ad una annoverar le stelle,
E 'n picciol vetro chiuder tutte l' acque
Forse credea quando in sì poca carta
Novo pensier di ricontar mi nacque
In quante parti il fior dell' altre belle,
Stando in sè stessa, ha la sua luce sparta,
Acciocchè mai da lei non mi diparta :
Nè farò io ; e se pur talor fuggo,
In cielo e 'n terra m' ha racchiusi i passi ;

Il me semble voir Laure, alors qu'elle me quitte,
Plonger tous les objets dans une nuit subite.

Si dans un vase d'or par hasard j'aperçois
De roses un bouquet et blanches et vermeilles,
Qu'à l'instant une vierge a cueilli de ses doigts;
De celle qui bien loin laisse toutes merveilles
Je crois voir devant moi le portrait éclatant,
De trois perfections l'ensemble présentant :
La chevelure d'or sur ce cou dispersée,
Par lequel la blancheur du lait est surpassée,
Et le feu qui si doux sur sa joue apparaît.
Mais quand la brise volage
Jaunes et blanches fleurs agite sur la plage,
Dans mon esprit reparaît
Et le jour et le lieu qu'errante à l'aventure
De Laure j'aperçus la blonde chevelure.

Des étoiles la foule exactement compter,
Et dans un vase étroit voir la mer condensée,
Je prétendais, sans doute, en ayant la pensée,
En si peu de papier, de pouvoir raconter
Dans quels lieux si divers, quoique stable sa sphère,
De l'astre de beauté se répand la lumière,
Pour que j'aie en tout temps ses effets à subir.
J'y suis bien résolu, si parfois je veux fuir,
Sur terre et dans le ciel ma marche est ralentie;

Perchè agli occhi miei lassi
Sempre è presente, ond' io tutto mi struggo;
E così meco stassi,
Ch' altra non veggio mai, ne veder bramo,
Nè 'l nome d' altra ne' sospir miei chiamo.

Ben sai, Canzon, che quant' io parlo è nulla
Al celato amoroso mio pensiero,
Che dì e notte nella mente porto;
Solo per cui conforto
In così lunga guerra anco non pero:
Che ben m' avria già morto
La lontananza del mio cor, piangendo;
Ma quinci dalla morte indugio prendo.

A ma vue appesantie
Présente elle est toujours, tout entier me détruit,
Et tellement me séduit,
Qu'elle seule je vois, seule voir je désire,
Et qu'après son nom seul nuit et jour je soupire

Canzone, tu sais bien que dans mes entretiens
Bien peindre je ne peux des beaux pensers la flamme
Que, nuit et jour cachés, je porte dans mon âme;
Seulement tu me soutiens,
Pour qu'en de tels combats encore je ne meure;
Et je serais déjà mort
(D'être loin de mon cœur si constamment je pleure),
Si par mes entretiens je n'allégeais mon sort.

CANZONE XIII.

Nemico de' luoghi abitati, ama le solitudini per isfogarvi il suo cuore.

Di pensier in pensier, di monte in monte
Mi guida Amor; ch' ogni segnato calle
Provo contrario alla tranquilla vita.
Se 'n solitaria piaggia, rivo o fonte,
Se 'n fra duo poggi siede ombrosa valle,
Ivi s' acqueta l' alma sbigottita;
E, com' Amor la 'nvita,
Or ride or piagne or teme or s' assicura:
E 'l volto che lei segue, ov' ella il mena,
Si turba e rasserena,
Ed in un esser picciol tempo dura;
Onde alla vista uom di tal vita esperto
Diria: Questi arde, e di suo stato è incerto.

Per alti monti e per selve aspre trovo
Qualche riposo; ogni abitato loco
È nemico mortal degli occhi miei.

CANZONE XIII.

Ennemi des lieux habités, il recherche la solitude pour soulager son cœur.

De penser en penser l'Amour tenant ma main,
Je vais de monts en monts, car tout frayé chemin
Ne saurait me donner le calme de la vie ;
Ce calme est bien plutôt pour mon âme alanguie
Tout près des bords déserts d'un paisible cours d'eau ,
Ou d'un vallon couvert entre un double côteau ;
    Et, comme l'Amour l'engage,
Elle pleure, elle rit, ou craint, ou prend courage;
Mon visage la suit, partage son destin ,
    Et calme ou triste est son teint;
Tout état, quel qu'il soit, est de courte existence ;
Celui qui d'un tel sort a fait l'expérience
Dirait, en me voyant : Tel brûle, est incertain.

Mes yeux auront toujours une haine mortelle
Pour tous lieux que je vois par les gens occupés :
Les sombres bois seuls j'aime et les monts escarpés.

A ciascun passo nasce un pensìer novo
Della mia donna, che sovente in gioco
Gira il tormento ch' i' porto per lei;
Ed appena vorrei
Cangiar questo mio viver dolce amaro,
Ch' i' dico : Forse ancor ti serva Amore
Ad un tempo migliore;
Forse a te stesso vile, altrui se' caro :
Ed in questa trapasso sospirando :
Or potrebb' esser vero ? or come ? or quando ?

Ove porge ombra un pino alto od un colle,
Talor m' arresto, e pur nel primo sasso
Disegno con la mente il suo bel viso.
Poi ch' a me torno, trovo il petto molle
Della pietate; ed allor dico : Ahi lasso,
Dove se' giunto; ed onde se' diviso !
Ma mentre tener fiso
Posso al primo pensier la mente vaga,
E mirar lei, ed obbliar me stesso,
Sento Amor sì da presso
Che del suo proprio error l' alma s' appaga :
In tante parti e sì bella la veggio,
Che se l' error durasse, altro non cheggio.

I' l' ho più volte (or chi fia che mel creda?)
Nell' acqua chiara e sopra l' erba verde

Une idée à tous pas je sens naître nouvelle,
Sur Laure, qui souvent tourne en dérision
Les tourments que j'endure, et par affection ;
Et je verrais avec peine
De mes jours, quoique amers, briser la douce chaîne,
Car je dis : Il se peut qu'Amour t'appelle encor
A jouir d'un meilleur sort ;
Et quand tu te crois vil, autrui ne te dédaigne :
Nourri de cet espoir, soupirant constamment,
Serait-il vrai ? me dis-je, ou bien quand ? ou comment ?

Sous l'ombrage d'un pin, ou bien d'une colline,
Je m'arrête parfois, et sa face divine
Dans mon esprit je peins sur le premier rocher ;
Quand je reviens à moi je ressens s'épancher
La pitié dans mon sein, et je dis : Je m'égare ;
Et la déception, hélas ! je me prépare.
Mais tant que je peux fixer
Mon esprit incertain sur le premier penser,
N'admirer qu'elle seule et m'oublier moi-même,
Si près je sens ce que j'aime
Que de sa propre erreur mon cœur est tout joyeux :
Je la vois en tous lieux, et si belle à l'extrême,
Que si l'erreur durait, j'en serais très-heureux.

Qui me croira jamais ? dans l'eau claire, vivante,
Bien des fois je l'ai vue, et sur l'herbe riante,

Veduta viva, e nel troncon d' un faggio,
E 'n bianca nube sì fatta che Leda
Avria ben detto che sua figlia perde,
Come stella che 'l Sol copre col raggio :
E quanto in più selvaggio
Loco mi trovo e 'n più deserto lido,
Tanto più bella il mio pensier l' adombra.
Poi quando il vero sgombra
Quel dolce error, pur lì medesmo assido
Me freddo, pietra morta in pietra viva,
In guisa d' uom che pensi e pianga e scriva.

Ove d' altra montagna ombra non tocchi,
Verso 'l maggior e 'l più spedito giogo,
Tirar mi suol un desiderio intenso :
Indi i miei danni a misurar con gli occh
Comincio, e 'ntanto lagrimando sfogo
Di dolorosa nebbia il cor condenso,
Allor ch' i' miro e penso,
Quanta aria dal bel viso mi diparte,
Che sempre m' è sì presso e sì lontano.
Poscia fra me pian piano :
Che fai tu lasso ? forse in quella parte
Or di tua lontananza si sospira :
Ed in questo pensier l' alma respira.

Canzone, oltra quell' alpe,
Là dove 'l ciel è più sereno e lieto,

D'un hêtre dans le tronc que le temps corroda,
Dans une blanche nue, et telle que Léda
Aurait, certes, trouvé sa fille surpassée,
Tel que par le soleil l'étoile est éclipsée;
Et plus sombres sont les lieux
Où je porte mes pas, plus déserte la plage,
Plus belle mon penser la dépeint à mes yeux;
Puis, quand le vrai me dégage
De ma bien douce erreur, sur ce même rivage
Je m'assieds, roc glacé, sur un rocher vivant,
Tel qu'un homme qui pense et pleure en écrivant.

Vers la cime des monts de hauteur sans égale,
Dont la déclivité ne connaît de rivale,
M'attire fréquemment un désir bien fougueux;
Et de là je commence à mesurer des yeux
De mon mal l'étendue; et, pleurant, je soulage
De mon cœur encombré la trop grande douleur,
Quand je vois, pour mon malheur,
Que si distant je suis du bien-aimé visage,
Lui toujours si lointain pour moi-même, et si près.
Mais je dis bientôt après:
Que fais-tu, malheureux? Peut-être en tel parage
On soupire beaucoup de ton éloignement!
Mon âme en ce penser trouve un soulagement.

Au delà des Alpes, Canzon,
Où plus joyeuse et calme est pour moi l'atmosphère,

Mi rivedrai sovr' un ruscel corrente,
Ove l' aura si sente
D' un fresco ed odorifero laureto.
Ivi è 'l mio cor, e quella che 'l m' invola :
Qui veder puoi l' immagine mia sola.

Tu me retrouveras près la claire rivière [1],
Où si doux et si frais sont
Les parfums d'un laurier vert en toute saison.
Là réside mon cœur et la dame qu'il aime ;
Ici seule tu vois l'image de moi-même.

NOTES.

—

Sonnet II.

1. Pétrarque doit entendre par ce coteau la Vertu ou la Raison.

Sonnet IV.

1. Cet astre, c'est Laure.

Sonnet V.

1. Pour bien rendre en français le charme de ce beau sonnet, il faudrait que les trois mots français, *louant*, *royal* et *tais-toi*, commençassent comme les trois mots italiens, *lau*dando, *re*ale, *ta*ci, dont les premières syllabes de chacun de ces trois mots réunies ensemble et par ordre font le mot *Laureta*, comme on le voit indiqué dans le texte italien par la plus grande grosseur des caractères de ces trois syllabes.

   Pétrarque dit donc : qu'en la louant, *laudando*, il commence à entendre la douce harmonie du nom de Laure, car il en a prononcé la première syllabe. La deuxième syllabe de son nom, qui est la première de *reale*, royal, lui donne du courage pour la louer, car il lui trouve un aspect royal. Mais, pour ce motif même, la dernière syllabe de son nom, *ta*, première du verbe *tacere*, se taire, lui dit de se taire, car il est incapable de bien la louer.

2. Le même mot, *Laureta*, renferme, en effet, la pre-

mière syllabe du verbe *laudare*, louer, et la première syllabe du verbe *reverire*, révérer.

3. Nouvelle allusion au nom de Laure, l'arbre d'Apollon étant le laurier. Or, dans tout le cours de ses poésies, toutes les fois que Pétrarque prononce le nom de laurier, c'est de Laure qu'il entend parler.

Sonnet VI.

1. Le laurier, ou Laure, ne lui donne aucune satisfaction dans son amour : elle le rend, au contraire, malheureux.

Ballade II.

1. Ce moindre objet que la mort, c'est la distance et les montagnes qu'il prévoit devoir le séparer de Laure.

Sextine I.

1. Pour laisser aux sextines toute leur originalité, j'ai dû conserver, dans la majeure partie, les rimes naturelles de Pétrarque ; il eût été difficile d'agir autrement sans dénaturer l'idée et l'intention du poëte, les mêmes rimes s'alternant et se répétant dans chaque strophe.

2. *Avant que je retourne à vous, belles étoiles ;* il veut dire : Avant que je meure, et que mon âme aille dans ces bois où résident les âmes de ceux qui étaient sujets de l'Amour.

3. C'est-à-dire le rendre heureux, si Laure vient à lui accorder ses faveurs.

4. Il fait allusion à la fable de Daphné, qui fut transformée en laurier pour la soustraire à la poursuite d'Apollon.

Canzone I.

1. Ce fleuve plus puissant, c'est le Rhône, qui passe à Avignon, résidence de Laure.

2. *Oh mon seigneur !* c'est l'Amour.

3. Il appelle Laure sa mort.

4. Il fait allusion à la fable de Danaé et de Jupiter.

5. Le laurier, c'est Laure.

Canzone II.

1. Laure était fille d'Audibert de Noves. Sa mère se nommait Ermessende. La maison de Noves était distinguée par sa noblesse, et elle occupait le premier rang à Noves, situé à deux lieues d'Avignon, dont il est séparé par la Durance. Laure épousa Hugues de Sade. Son père lui laissa par testament 6,000 livres tournois, argent de France, pour sa dot. Sa mère lui donna en outre, par contrat de mariage, deux habits complets, l'un *vert* et l'autre *écarlate* avec plumes, une couronne d'argent du prix de 20 florins d'or, un lit honnête, et tout ce qui convient à une nouvelle épousée, suivant la condition des personnes. Tels sont les termes du contrat. C'est à ces vêtements que Pétrarque fait allusion dans la première strophe de cette Canzone et ailleurs.

2. *Qui m'ont chassé de moi :* c'est-à-dire que son cœur l'a quitté pour aller se fixer avec Laure.

3. Didon se perça le sein avec le glaive de son amant Énée.

Sonnet XX.

1. Cette nouvelle voie, c'est l'esprit ou l'imagination.

Sonnet XXVI.

1. Le laurier, c'est Laure.

2. *Qu'en un mortel :* c'est de Daphné que le poëte veut parler.

3. César signifie ici le mois de juillet, de son prénom de *Julius*. Janus, c'est le mois de janvier, qui lui était consacré.

Sonnet XXVII.

1. Junon, sœur de Jupiter, veut dire ici l'air.

Sonnet XXVIII.

1. C'est Daphné, qui se confond ici avec Laure.

2 On pense que Laure passait sa journée chez un parent malade : dès lors il ne pouvait la voir.

Sonnet XXIX.

1. Jules César.

2. Le roi David.

3. Absalon.

Sonnet XXX.

1. C'est-à-dire que l'herbe peut bien produire une fleur comme Narcisse ; mais elle est indigne de porter une fleur comme Laure.

Sonnet XXXI.

1. L'Amour.

Sonnet XXXIII.

1. Par les liquides, mais alcooliques ou spiritueux.

Canzone IV.

1. Laure, qui est insensible comme un rocher.

Sonnet XXXV.

1. Le mont Atlas.

Sonnet LX.

1. L'Amour.

Ballade V.

1. Les clés de la joie et de la tristesse.

Sonnet LXIII.

1. Sa présence à lui-même.
2. Il se réjouit qu'après avoir vu ses yeux si souvent mouillés par les larmes, ses pieds soient baignés à leur tour.
3. C'est au mois d'avril que Pétrarque connut Laure, et, chaque fois que ce mois revient, il renouvelle ses souffrances, car Laure est toujours sans pitié pour lui. Il désirerait donc un mois d'avril plus courtois, c'est-à-dire plus favorable à ses désirs.

Canzone V.

1. Cette Canzone est composée de 5 strophes, qui se terminent chacune par le premier vers de 5 Canzones. La première d'Arnoult Daniel, poëte provençal; la seconde de Guide Cavalcante; la troisième du Dante; la quatrième de Cino de Pistoie; la cinquième, enfin, de Pétrarque lui-même.

Canzone VI.

1. Son cœur, c'est-à-dire le cœur de Laure.
2. *Ni de lui :* c'est-à-dire de l'Amour.

Canzone VIII.

1. La grande et la petite Ourse.

Sonnet LVII.

1. Les yeux de Laure.

Sonnet LVIII.

1. Les yeux de Laure.

Sonnet LXIII.

1. Quittant le corps de l'homme aimant, le cœur se réfugie dans celui de l'amante, où il parvient à se fixer; et de là sa joie.

Sonnet LXVI.

1. Il nomme Laure sa mort.

Sonnet LXVIII.

1. Le premier soleil, c'est Laure; le second soleil, c'est le soleil lui-même.

Canzone IX.

1. Cest-à-dire l'espoir qu'il a de parvenir au ciel.

Sonnet LXXI.

1. C'est Laure.

Sonnet LXXII.

1. Sennuccio, poëte contemporain de Pétrarque.

Sonnet LXXVIII.

1. Avignon, où résidait alors le pape. — Ce sonnet a été censuré par la cour de Rome.

Sonnet LXXXI.

1. Vaucluse, en italien *Valchiusa*, signifie vallon fermé.

2. Babel, veut dire ici Avignon.

Canzone XII.

1. Il fait allusion à la couleur des deux robes de Laure qui faisaient partie de son trousseau de noces.

2. La blancheur de sa peau et la couleur dorée de ses cheveux.

FIN DU PREMIER VOLUME

Paris, imprimerie Jouaust, 338, rue Saint-Honoré.



